

Faculté de Médecine et de Pharmacie de Lyon

ANNÉE SCOLAIRE 1901-1902. — N° 109

DU
DÉPEÇAGE CRIMINEL

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le jeudi 30 janvier 1902

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Augustin de SAINT-VINCENT DE PAROIS

Né à Laxou (Meurthe-et-Moselle), le 28 août 1877

Élève de l'École du Service de santé militaire



LYON

A. STORCK & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, Rue de la Méditerranée, 8

1902



Digitized by the Internet Archive
in 2026

Faculté de Médecine et de Pharmacie de Lyon

ANNÉE SCOLAIRE 1901-1902. — N° 109

DU
DÉPEÇAGE CRIMINEL

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le jeudi 30 janvier 1902

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Augustin de SAINT-VINCENT DE PAROIS

Né à Laxou (Meurthe-et-Moselle), le 28 août 1877

Élève de l'École du Service de santé militaire



LYON

A. STORCK & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, Rue de la Méditerranée, 8

—
1902

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. LORTET	DOYEN.
LACASSAGNE	ASSESEUR.
CROLAS	QUESTEUR.

Professeurs honoraires

MM. PAULET, CHAUVEAU.

Professeurs

	MM.
Cliniques médicales	LÉPINE.
Cliniques chirurgicales	BONDET.
Clinique obstétricale et Accouchements	BARD.
Clinique ophtalmologique	PONCET.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	X.
Clinique des maladies mentales	FOCHIER.
Clinique des maladies des enfants	GAYET.
Physique médicale	GAILLETON.
Chimie médicale et pharmaceutique	PIERRET.
Chimie organique et Toxicologie	WEILL.
Matière médicale et Botanique	MONOYER.
Parasitologie	HUGOUNENQ.
Anatomie	CAZENEUVE.
Anatomie générale et Histologie	FLORENCE.
Physiologie	LORTET.
Pathologie interne	TESTUT.
Pathologie externe	RENAUT.
Pathologie et Thérapeutique générales	MORAT.
Anatomie pathologique	TEISSIER.
Médecine opératoire	AUGAGNEUR.
Médecine expérimentale et comparée	MAYET.
Médecine légale	TRIPIER.
Hygiène	POLLOSSON (Maurice).
Thérapeutique	ARLOING.
Pharmacologie	LACASSAGNE.
	COURMONT (J.).
	SOULIER.
	CROLAS.

Professeur adjoint

Clinique des maladies des femmes	M. LAROYENNE.
--	---------------

Chargés de cours complémentaires

Maladies des voies urinaires	MM. CHANDELUX,	agrégé
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS,	—
Propédeutique médicale	ROQUE,	—
Propédeutique chirurgicale	GANGOLPHE,	—
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN,	—
Anatomie pathologique	DEVIC,	—
Physiologie	DOYON,	—
Accouchements	FABRE,	—
Botanique	BEAUVISAGE,	—
Hydrologie et matières alimentaires	CAUSSE,	docteur en sciences.

Agrégés

MM.	MM.	MM.	MM.
BEAUVISAGE	VALLAS	NOVÉ-JOSSERAND	CHATIN
ROUX	SIRAUD	BERARD	VILLARD
COLLET	DURAND	SAMBUC	TIXIER
BOYER	PIC	BORDIER	FABRE
BARRAL	PAVIOT	COURMONT (P.)	REGAUD
MOREAU			

M. BEAUDUN, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. LACASSAGNE, président; FLORENCE, assesseur;
MM. PIC et VILLARD, agrégés.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

*Je dédie ce premier travail comme
témoinage de ma profonde affection
et de ma sincère reconnaissance.*

A MES SŒURS

A MON AMI, LE DOCTEUR HÉZARD

Conseiller général de la Haute-Saône

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. le Professeur LACASSAGNE

Professeur de médecine légale à la Faculté de Lyon
Correspondant de l'Académie de médecine
Officier de la Légion d'honneur

A MONSIEUR LE PROFESSEUR GROSS

Doyen de la Faculté de médecine de Nancy
Professeur de clinique chirurgicale
Correspondant de l'Académie de médecine
Chevalier de la Légion d'honneur

A MONSIEUR LE DOCTEUR BOYER

Professeur agrégé à la Faculté de Lyon
Médecin expert des Tribunaux

*A MES ANCIENS MAÎTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY*

*A MES MAÎTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE LYON*

Arrivé au terme officiel de nos études, ce n'est pas sans quelque émotion que nous quittons cette grande famille de l'Université, et en particulier les Maîtres bienveillants qui nous ont témoigné quelque intérêt pendant le cours de nos études.

En dédiant ce travail à notre savant maître le professeur Lacassagne, nous tenons à lui prouver notre profonde reconnaissance pour ses conseils si précieux, sa grande amabilité, la charmante hospitalité qu'il nous a donnée dans son laboratoire, et le grand honneur qu'il nous fait en acceptant la présidence de cette thèse. Qu'il veuille bien voir dans ces remerciements, non pas une formule banale, consacrée par l'usage et la tradition, mais l'expression d'une pensée reflétée par le cœur !

A notre ancien et vénéré maître, M. le professeur Gross, doyen de la Faculté de médecine de Nancy, qui nous a toujours témoigné le plus vif intérêt, nous sommes heureux d'adresser ce modeste travail comme un faible hommage de notre grande affection et de notre profond respect.

Un souvenir reconnaissant et ineffaçable restera toujours attaché au nom de M. le professeur agrégé

Boyer, qui nous a souvent accordé son appui avec la plus extrême bienveillance. Nous n'oublierons pas les longues causeries familières faites ensemble à la table d'autopsie, dans les intéressantes expertises auxquelles il a bien voulu nous faire participer.

Nous nous faisons également un devoir d'adresser nos meilleurs remerciements à tous ceux qui ont répondu avec le plus vif empressement aux renseignements que nous leur avons demandés, notamment à l'étranger : MM. les professeurs Strassmann et Puppe, de l'Université de Berlin ; Dallemagne, de l'Université de Bruxelles ; Arrigo Tamassia, de l'Université de Padoue ; en France : MM. les docteurs Laugier, de Paris ; Jude Hue, de Rouen ; Henrot, de Reims ; Ollive, de Nantes et Saint-Paul, de Tours.— Qu'ils soient persuadés de notre entière gratitude.

Nous gardons un souvenir tout particulier à M. le docteur Jules Socquet, médecin expert des tribunaux de la Seine, qui nous a fait à Paris un si charmant accueil, et qui a mis à notre disposition, avec une inépuisable bienveillance, ses nombreux documents de médecine légale.

Merci enfin à M. le docteur Étienne Martin, préparateur du laboratoire, pour ses bons conseils.

S.-V.

INTRODUCTION

Dans un article intitulé « Énigmes » et publié dans le *Journal*, il y a quelque temps, Paul Adam s'exprimait ainsi au sujet du récent crime de Malakoff.

« Il y a le cadavre sans malle, et le cadavre avec malle, le cadavre vulgaire : le malheureux qui tue sa maîtresse, naturellement, par sport amoureux, et le cadavre de luxe, le cadavre littéraire qui voyage entre des cartons à chapeaux, suscite la prose artistique du reportage, rivalise en popularité avec le Tsar et même avec le gagnant de Paris-Brest.

« Le cadavre sous malle l'emporte évidemment sur le cadavre à l'air libre que la tueuse au lieu de prévenir officiellement le commissaire, ainsi qu'il sied, se mette en peine de ligoter et d'emballer, d'enfermer et de cadenasser, de véhiculer et d'abandonner ironiquement le petit homme sous un hangar de banlieue, notre admiration exulte. Tous les esprits travaillent. Dans les cafés, la manille elle-même chôme. L'ivrogne oublie d'assommer sa femme en rentrant le soir et la femme de changer d'amant. Une extrême excitation accroit, par un salubre exercice,

l'intelligence latine. A la place des rengaines politiques, l'histoire de la malle occupe toutes les âmes généreuses, inquiètes, enthousiastes, nobles, astucieuses, ennemies de la canaille, tous les bons Français. »

Ces paroles ne s'appliquent-elles pas également à ce procédé criminel devenu si fréquent de nos jours et qui consiste à mettre en pièces un cadavre ? Et d'ailleurs, la relation entre la malle cercueil et le dépeçage est étroite. L'emballage des fragments de la victime suit en général le dépeçage, et n'est pas un moyen nouveau employé de nos jours pour dépister les recherches d'une police intelligente et active. A ce point de vue la perversité de nos ancêtres égalait bien la nôtre : témoin ce capitaine de la garnison de Metz, écrit Pierre de l'Estoile, dans son journal, à la date de de 1580, qui « fut mis en ce mois prisonnier à la conciergerie pour avoir violé une fille de la dite ville, lequel, après l'avoir tuée, l'aurait coupée par quartiers et mise dans une malle, puis jetée dans la rivière de Moselle, où on aurait pesché ladite malle et trouvé dedans cette pauvre créature par pièces ».

Comme le demandait Paul Adam, nous ne chercherons point toutefois à résoudre cette question de la mentalité populaire, à savoir pourquoi nous sommes laissés presque indifférents par la découverte d'un cadavre, du « macchabée » banal qui gît en plein air, et sommes-nous inconsciemment intéressés par la découverte d'un cadavre plié dans une caisse ou dépecé ? Peu nous importe.

L'étude que nous nous proposons de faire sur le

dépeçage criminel a une autre importance et aussi un tout autre but. Cette importance, au point de vue médico-légal, est très grande.

C'est à notre maître, M. le professeur Lacassagne, que revient l'honneur d'avoir, le premier, appelé l'attention du médecin légiste sur ces sortes de crime et d'avoir montré la marche à suivre dans une expertise médico-légale de ce genre. Par ses nombreux travaux personnels et par ceux plus nombreux encore qu'il a inspirés à ses élèves, sur la recherche de l'identité, sur la détermination de l'âge, de la taille, du sexe, de la date et des causes de la mort, le professeur Lacassagne nous a montré qu'à l'heure actuelle, une expertise de dépeçage était peut-être plus longue, mais non plus embarrassante qu'une opération quelconque de médecine judiciaire.

Toutefois, aider aux recherches de la justice en déterminant par des procédés scientifiques l'identité de la victime, c'est faire là évidemment œuvre fort utile et de « bon citoyen ».

Mais il n'y a pas que la victime, il y a aussi l'assassin, le dépeceur. Quelque « incorrect » qu'il soit, il mérite cependant considération ; celui-là comme sa victime relève aussi du médecin légiste. Au professeur Lacassagne et à l'École d'anthropologie lyonnaise, revient également l'honneur d'avoir formulé des vœux énergiques pour que ce criminel soit soumis à un examen médical complet. Dans cet examen, le médecin ne doit pas simplement se contenter de rechercher si l'accusé est un véritable aliéné, un dément, dans toute l'acception du mot ;

mais il doit fouiller avec soin les antécédents héréditaires et personnels de l'inculpé, rechercher s'il existe chez lui des signes de dégénérescence physique et mentale, apprécier son caractère particulier, son degré d'impulsivité, son tempérament, ses mœurs, enfin le milieu social où il a vécu.

Et après un tel examen, le médecin comme le juge se feront peut-être une idée plus nette du degré de responsabilité de l'accusé, et ils en arriveront à cette conclusion, aphorisme souvent répété par le professeur Lacassagne, et qui reviendra souvent aussi dans le cours de ce travail : « Les sociétés ont les criminels qu'elles méritent. »

Cet examen médical de l'inculpé devra donc faire partie intégrante de tout dossier d'affaire criminelle, mais ce sera surtout dans le crime familial, comme le parricide, ou dans un crime étrange, comme le dépeçage, que l'enquête médicale devra être poussée jusqu'à ses dernières limites. N'oublions pas cette phrase de Legrand Du Saulle, dans son *Traité de Médecine légale* : « Plus un crime est inouï, moins il faut en chercher la cause dans les mobiles ordinaires. »

Par une étude attentive des cas de dépeçage connus jusqu'à ce jour, et plus particulièrement dans ces dernières années, nous chercherons à établir, dans la première partie de ce travail, les raisons d'un tel acte de destruction. Le dépeceur était-il un fou, un dégénéré, un sadique, en un mot un cérébral ? A-t-il agi sous l'influence de la haine, de la colère ou de principes religieux ? A-t-il mutilé sa victime uniquement

pour le plaisir de satisfaire son instinct destructeur ? Ou bien encore, pris de peur à la vue de sa victime, de ce cadavre, témoin gênant de son forfait, a-t-il redouté les rigueurs de la justice et a-t-il décidé de le mutiler et d'en éparpiller les morceaux pour égarer les recherches de la police ? Le dépeçage, en un mot, pour nous servir d'une heureuse expression de M. Nina-Rodrigues. a-t-il été offensif ou défensif ? Cette première partie sera donc consacrée à la psychologie, non pas du dépeçage criminel, comme l'a écrit dernièrement le D^r Prieur dans le *Mercur de France*, mais à la psychologie du dépeceur.

D'après cette étude, nous essaierons de tirer quelques conclusions sur le degré de responsabilité de ce grand criminel qu'est un dépeceur, et de montrer le véritable rôle du magistrat et du médecin légiste dans une affaire de ce genre.

La deuxième partie sera consacrée à l'examen des cas d'infanticide, suivis de dépeçage. C'est encore, hélas ! un procédé criminel devenu bien fréquent de nos jours, et qui mérite une étude attentive.

A cette deuxième partie, nous ajouterons deux chapitres qui ne sont pas sans quelque intérêt, sur « le Rôle de la Femme dans le Dépeçage criminel », et sur « la Profession du Dépeceur ».

L'étude de l'expertise médico-légale fera l'objet de la troisième partie de ce travail.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

FRÉQUENCE DES DÉPEÇAGES

Depuis quelques années, la découverte de cadavres coupés en morceaux, tant en France qu'en Europe, et en général en pays civilisés, est devenue pour ainsi dire un fait banal.

On est encore tout ému de l'horrible découverte des débris humains trouvés à Lyon et à Paris, et qu'à l'heure actuelle, on n'est point encore parvenu à identifier.

Tandis que Ravoux, dans sa thèse du laboratoire de médecine légale de Lyon, réunissait environ quarante cas dans une période de plus d'un siècle et demi, de 1721 à 1888, le Dr Aubry, dans son livre sur la contagion du meurtre, en comptait trente-six dans une période de six années, de 1888 à 1892. Nous-même, en France, dans les seules années 1900, 1901, avons pu en réunir six cas (1).

(1) Nous aurions voulu pouvoir construire un graphique analogue à ceux qui ont été faits pour le suicide et les divers genres de crimes, mais il aurait été nécessairement inexact, car il est, sans aucun doute, bien des cas de dépeçage que nous ignorons, et d'autres sur lesquels il nous a été impossible de nous procurer quelques renseignements.

Nous résumons en un tableau synoptique, semblable à celui qui a été fait autrefois dans les *Archives d'anthropologie criminelle* par le professeur Lacasagne, tous les cas de dépeçage que nous avons pu rassembler dans une période de treize ans, de 1888 à 1902 (1).

Cette progression criminelle est réellement inquiétante. Le « dépeçage » semble donc être définitivement entré dans les mœurs des artisans du crime.

Quelles peuvent être les raisons de la fréquence de plus en plus grande de ce procédé criminel et barbare ?

Pour les uns, ce n'est qu'une application nouvelle de cette loi des séries, et rien de plus ; pour d'autres, il ne faut y voir que la contagion du meurtre. Telle est l'opinion soutenue par les docteurs Corre et Aubry. Pour ce dernier, la contagion du meurtre est « l'acte par lequel l'idée du meurtre s'impose ou se transmet à un individu le plus souvent prédisposé ». Cette contagion du meurtre se transmettrait surtout dans quelques-uns de ses modes spéciaux, tels que vitriol, revolver, empoisonnement, dépeçage criminel. Il y aurait donc en quelque sorte suggestion.

Ce sont là, a écrit à ce sujet le D^r Cabanès, des vues spéculatives, des appréciations superficielles dont on ne peut se contenter pour peu qu'on ait quelque penchant à l'analyse des faits basée sur une méthode rigoureusement scientifique.

(1) Pour la commodité de l'impression, nous avons reporté les tableaux synoptiques à la fin de ce travail.

Pour M. Lacassagne, il ne faut admettre ni la contagion; ni la loi des séries. Selon lui, le problème est plus complexe et mérite un examen plus approfondi. « Malgré les changements de nos sociétés, disait-il l'an dernier dans son cours de médecine légale sur le dépeçage, malgré l'apparence, le fond reste le même. Il y a des gens à peu d'idées inventives, et ceux-là sont tout prêts à l'imitation. »

C'est, en effet, par les lois de l'imitation que l'on peut expliquer cette fréquence de plus en plus grande des dépeçages.

Apparemment, assassiner quelqu'un et dépecer ensuite son cadavre, cela semble être un moyen bien simple et bien commode pour faire disparaître toute trace du corps du délit. Ne pouvant transporter un corps trop volumineux, le meilleur moyen est de le fragmenter. De plus, la reconnaissance de l'identité devient plus difficile, quelquefois même impossible. Il s'écoule entre l'identification de la victime et la découverte du crime un temps plus ou moins long dont profite le coupable pour se mettre à l'abri des investigations de la justice.

Aussi, il ne faut point s'étonner de voir des individus imiter un tel procédé, et ils imitent parce qu'ils pensent encore pouvoir perfectionner ce procédé qu'ils ont eu sous les yeux. « Les cerveaux de ces grands criminels sont très simples, a écrit à ce sujet le professeur Lacassagne, ils ont trop d'impulsions pour se livrer à des combinaisons. Il ne faut pas dans les enquêtes leur prêter des plans machiavéliques. Le magistrat ou le médecin doivent cher-

cher à penser comme eux et toujours commencer par faire l'hypothèse la plus simple. »

Aux lois de l'imitation, il faut ajouter aussi la divulgation par la presse, avec de nombreux détails, de ces sortes de crime à sensation. Les feuilles journalières reproduisent avec une scrupuleuse exactitude tous les renseignements qu'elles peuvent obtenir sur une telle affaire. Elles montrent, dans des descriptions de la plus stricte réalité, les procédés employés par l'assassin pour arriver à son but, les fautes qu'il a commises, les difficultés qu'éprouve le médecin légiste pour arriver à la reconstitution de l'identité ; peu s'en faut même que dans leur désir de tout divulguer, elles n'arrivent à empêcher les recherches de la justice.

Toutefois, il ne faut regarder la presse que comme un facteur adjuvant de ces crimes et non comme un facteur déterminant. De même qu'il n'y a que les esprits faibles, indécis, peu inventifs, les esprits retardés, en un mot, qui obéissent aux lois de l'imitation, de même l'influence effective, directe de la presse ne se fera sentir que sur les prédisposés. « Le récit détaillé d'un crime, comme le fait observer un rédacteur anonyme de la *Revue scientifique*, produit chez les prédisposés un choc moral, qui les fait tomber du côté où ils penchaient. C'est la goutte qui fait déborder le vase, c'est le traumatisme qui réveille la diathèse.

Nous ne pourrions donner une idée plus exacte de ce rôle de l'imitation et de la presse comme raisons de la fréquence des dépeçages modernes, qu'en rap-

pelant ces quelques phrases de Legrand du Saulle : « C'est d'abord avec une répulsion profonde que l'homme accueille les relations de ces drames journaliers. Las de se révolter en pure perte, il proteste ensuite timidement et, comme rien n'est plus tyrannique que l'habitude, il arrive à une indifférence complète. Peu à peu, ses yeux se reposent avec complaisance sur cette clinique de l'assassinat et il va s'assimilant tacitement toutes les particularités insolites de l'acte commis. De là à la propagation sympathique, il n'y a qu'un pas. Plus un crime est entouré de mystère et de circonstances extraordinaires, plus il s'est accompagné de ruse et de raffinement de barbarie, plus les causes en ont été impénétrables, plus les récits de la presse en ont été rendus pittoresques et émouvants, et plus le pouvoir exercé sur l'imagination humaine et sur l'influence imitatrice est fécond en dangereux enseignements. Un jour viendra peut-être où les passions, ensevelies dans les replis les plus cachés du cœur, demanderont impérieusement à être assouvies ; les moyens d'exécution font-ils défaut, on interroge ses souvenirs, on recourt au texte et, muni de ces instructions, le bras frappe en calquant ses coups sur ceux dont le journal lui a dévoilé la justesse. »

Enfin, pour être vraiment complet, il faut ajouter que cette fréquence des dépeçages est en corrélation avec l'augmentation du crime en général. Or, si le crime augmente, la société ne peut s'en prendre qu'à elle-même. C'est un fait que l'École d'anthropologie lyonnaise a bien mis en lumière et qu'elle se plait à

répéter. La prépondérance des facteurs sociaux dans l'étiologie du crime est incontestable, et elle se fait d'autant plus sentir que souvent des crimes aussi barbares que le dépeçage sont le fait d'aliénés, peut-être pas de véritables délirants, mais tout au moins de dégénérés. C'est d'ailleurs ce que nous prouvera, dans la suite, l'analyse des faits. Rappelons seulement en quelques mots quels sont ces facteurs sociaux sur lesquels a encore tant insisté le docteur Étienne Martin au dernier Congrès d'anthropologie criminelle, à Amsterdam. Outre l'influence des lois de l'imitation, et le rôle de la presse, ainsi que nous l'avons démontré; outre l'influence des idées religieuses, des lois elles-mêmes et le rôle du milieu, il faut faire une large part à l'alcoolisme, à la syphilis, à la tuberculose, etc., en un mot à tous ces fléaux qui provoquent et créent la plupart des dégénérescences physiques et mentales, et nous ne pouvons que terminer ce premier chapitre en répétant ce que nous disions au commencement de ce travail :

« Les sociétés ont les criminels qu'elles méritent. »

CHAPITRE II

DÉPEÇAGE RELIGIEUX

*La religion n'empêche ni le vice,
ni le crime; elle sert même quel-
quefois de prétexte à l'un et à
l'autre. (CORRE.)*

Il est intéressant de constater que le sacrifice humain naquit du respect que toutes les religions ont su inspirer pour la personne humaine. L'homme est fait à l'image de Dieu, disent-elles, et tout acte de violence commis sur lui est une véritable profanation. Par contre, lorsqu'il s'agit d'apaiser la colère divine, quelle victime peut-on lui offrir qui soit réellement digne d'un Dieu, si ce n'est l'homme lui-même? Or, par une recherche bien naturelle, on arrive à penser que la divinité s'estimera bien plus satisfaite si, faisant un choix dans la partie de ce corps qui vient de lui être immolé, le prêtre lui réserve la tête, le cœur, le foie ou les entrailles, où l'âme semble résider de préférence. Ainsi fut créé le *dépeçage religieux* né du *sacrifice humain* avec lequel il est confondu par le professeur Lacassagne (Le dépeçage criminel, in *Archives d'anthropologie criminelle et de criminologie*, n° 15).

L'histoire ancienne ou plutôt la mythologie sont riches en exemples symboliques d'une aussi répugnante coutume. « Lycaon fit manger à Jupiter son fils Arcas. Tantale donna aux dieux un ragoût préparé avec le corps de son fils Pélops, et l'on dit que Cérès, qui mangea l'épaule de la victime, la trouva excellente. »

On s'est demandé quel avait été le mobile du sacrifice humain ou du dépeçage religieux. Nina Rodriguez croit que la *peur* est ici, comme dans les autres formes de dépeçage, la grande et unique cause. Albert Prieur dans son article « Psychologie du dépeçage criminel » (*Mercur de France*, V, 1901) combat très vivement cette opinion et ne peut pas admettre que l'on range dans une même catégorie Phénicius Hila, inaugurateur du sacrifice humain, deux mille ans avant notre ère, qui offrit les morceaux de son fils à la divinité, et Billoir qui dépeça la femme Le Manach après l'avoir tuée d'un coup de pied dans le ventre.

La crainte du châtiment pousse certainement l'assassin vulgaire à faire disparaître les vestiges du cadavre de sa victime, mais nous ne croyons pas que cette même terreur soit le mobile habituel du sacrifice humain. Notre nature est ainsi faite (il est triste de l'avouer) que nos sacrifices sont rarement désintéressés, mais presque toujours guidés par le sentiment de donner un peu pour recevoir beaucoup.

Nos aspirations sont-elles surnaturelles, humanitaires ou sociales, nous sacrifions notre bien-être pour les satisfaire, parce que nous trouvons là le

vrai bonheur et notre dévouement n'aura que l'apparence du désintéressement.

Le père qui tue son fils pour complaire au Seigneur (sacrifice d'Abraham) fait un acte de soumission héroïque, mais il obéit encore à la même préférence ; rien au monde ne lui semble supérieur à l'amour de son Dieu et ce serait un crime à ses yeux que de sauver le fils dont le Seigneur a voulu la mort.

Bouché-Leclercq, cité par Toutain, tout en attribuant au sentiment de la *peur* l'origine de la plupart des sacrifices, met en relief l'intérêt caché de celui qui sacrifie : « Les dieux n'étaient pour la plupart ni bons, ni généreux, mais plutôt irascibles, vindicatifs, perfides, sanguinaires, étrangers, pour mieux dire, à la distinction du bien et du mal... Il fallait inventer des moyens d'apaiser et surtout de prévenir leurs fureurs inexplicables. Le plus sûr, en somme, était de leur accorder par avance le genre de satisfactions qu'ils paraissaient rechercher, moins amples sans doute, mais présentées avec une déférence qui pût les déterminer à ne pas exiger davantage. De là la nécessité du sacrifice qui est l'acte essentiel et fondamental du culte. » Le croyant sacrifiera une part des produits de son labeur, pour jouir en paix du reste ; une société se croira le droit et le devoir de sacrifier quelqu'un de ses membres pour racheter la vie du plus grand nombre... Le sacrifice suppose que la divinité peut se laisser fléchir, en raison de satisfactions qui lui sont offertes. » (Article Sacrifice de la *Grande Encyclopédie*.)

Tandis que l'assassin détruit et fait disparaître un

cadavre dont la vue est une condamnation de son crime et lui fait entrevoir le châtement, le dépeceur religieux, au contraire, se plaît à la contemplation de son œuvre : Pourquoi dissimuler et craindre puisqu'il a pour le protéger la divinité elle-même ?

Nina Rodrigues entend sans doute par le mot *peur* la crainte de la colère céleste, mais avec ce sens particulier même, son opinion est également souvent inexacte, car les sacrifices humains ont eu pour but de remercier les dieux et de mériter leur faveur aussi bien que de calmer leur courroux.

Telle ne fut pas l'unique pensée qui motiva toujours le sacrifice humain dans l'antiquité. Et nous voyons quelquefois le prétexte religieux servir de masque à la haine et pousser à l'arène ou au bûcher un grand nombre de malheureux dont le tort consistait à ne pas applaudir aux cruautés d'un tyran.

Dans les contrées sauvages du Nouveau-Monde, où les sacrifices humains sont encore en honneur, c'est *coram populo* qu'ils sont exécutés pour la grande édification de tous les assistants dont chacun se retire en emportant un morceau de la victime qui doit lui servir de régal ou de talisman.

En Océanie la coutume d'immoler un être humain à l'occasion d'une cérémonie religieuse, comme l'inauguration d'un temple, est notée par les explorateurs. Chez les Viticus en particulier le sacrifice est suivi d'un festin dont la victime fait les frais.

Aux îles Marquises, le privilège de se nourrir de chair humaine est réservé aux chefs, aux grands prêtres et aux vieillards, en temps ordinaire.

Mais à l'occasion de certaines réjouissances guerrières, tous les habitants sont conviés à un repas de chair humaine. Le corps du malheureux sacrifié (un prisonnier généralement) est alors débité et la distribution des morceaux se fait d'après certaines règles de préséance bien établies. Les guerriers reçoivent les yeux et le cœur et les mangent crus. Le reste du corps est entouré de feuilles et rôti. Les chefs prennent pour leur part les mains et les pieds et le grand-prêtre les fesses. La présence de ce dernier et le morceau de choix qu'il s'attribue prouvent le caractère religieux de cette scène d'anthropophagie.

Aux îles de la Société, à Taïti, le dépeçage religieux existait encore il y a peu de temps. La victime une fois mise à mort, le sacrificateur lui arrachait les yeux et les offrait au chef, puis, sur le refus de ce dernier, en faisait présent à la divinité avec le reste du corps.

La simple superstition, sans qu'on fasse intervenir un principe rituel, peut être l'origine de semblables abominations : M. Chevé, officier de marine, rapporte qu'un vieux chef marquisien, impotent et perclus, fit mettre à mort, sur le conseil du grand prêtre, un jeune homme réputé pour sa force et son agilité, et se nourrit de sa chair afin de « faire passer en lui la souplesse, la vigueur, l'âme du malheureux... »

L'Inde et la Chine nous fournissent de nombreux exemples de cette cruauté superstitieuse. On cite (1)

(1) Sir Spencer Saint-John, dans son ouvrage sur Haïti, donne de curieux aperçus sur le culte du Vandoux.

en particulier l'exemple d'un Chinois qui, après un massacre, dévorait le cœur de son ennemi pour se donner du courage. Mais on ne peut en être surpris lorsqu'on songe que, dans le même but, deux Siciliens mordirent le cœur d'un Napolitain agonisant encore. On retrouve dans ces derniers actes de sauvagerie monstrueuse ce sentiment très ancien que le sang humain était doué de vertus mystérieuses et que Strack donne comme explication d'une série de légendes ou de coutumes curieuses, telles que les pactes avec le diable, signés avec du sang, les pactes d'amitié et jusqu'à de simples échanges de politesse accomplis avec les mêmes rites, la thérapeutique des sorciers, etc..., enfin le *crime rituel* qui reste la forme (contestée d'ailleurs) du sacrifice humain ayant survécu jusqu'à nos jours au sein des sociétés civilisées d'Europe.

Qu'est-ce donc que le crime rituel et quels rapports offre-t-il avec le dépeçage religieux ? Marcus (thèse de Paris 1900) en donne la définition générale suivante : « Le meurtre rituel, dans l'acception la plus large du terme, est un meurtre commis au cours ou en vue de l'accomplissement d'un rite religieux. »

Toutefois, il réserve plus spécialement ce nom « au meurtre qu'on accuse les juifs de commettre sur les chrétiens dans le but de mêler du sang de leurs victimes au pain azyme dont ils font usage pendant la Pâque. » Il rappelle que dans les premiers temps du christianisme les chrétiens furent eux-mêmes accusés de faire immoler par leurs nouveaux convertis un enfant dont le sang était bu et le corps

dépecé par tous les assistants qui s'en disputaient les morceaux et juraient de tenir la chose secrète.

Après les chrétiens, ce fut le tour des hérétiques. Les juifs ne furent accusés qu'à partir du xii^e siècle, mais cette réputation de tueurs d'enfants leur est restée jusqu'à nos jours; et l'on est surpris de voir qu'il y a un an à peine la crédulité populaire acceptait encore sans réflexion l'idée du meurtre rituel que l'on ne peut plus accueillir sans sourire après les affaires de Xanten, de Polna et de Kœnitz. On comprendrait à la rigueur qu'à l'époque troublée des guerres de religion le fanatisme ait aveuglé les esprits au point de leur faire admettre de pareilles invraisemblances; mais ce que l'on comprend plus difficilement, c'est que des médecins et des magistrats, appelés à décider du bien fondé de pareilles accusations, se soient laissé entraîner par des préjugés et des légendes plutôt que de soumettre les faits à la double critique du bon sens et de la science.

Dans les deux cas importants rapportés dans la thèse de Marcus, l'expertise fait reconnaître que le but recherché dans le cas de crime rituel n'a pu être atteint, puisque dans les deux cas d'égorgement, la quantité de sang retrouvée sur le sol et les divers objets paraît bien représenter la massetotale du sang perdu par la victime. Enfin, les circonstances étaient absolument incapables de confirmer l'hypothèse d'un meurtre rituel.

Et l'auteur arrive à cette conclusion que « dans aucun des procès de meurtre rituel où la démon-

tration (par évaluation de la quantité de sang) a été tentée, elle n'a pu être établie sur des bases scientifiques ».

L'affaire de Kœnitz diffère des deux précédentes par le fait que le meurtre a été suivi de dépeçage, tandis que la plaie d'égorgement était la seule lésion importante constatée sur les cadavres de Jean Hegman (Xanten) et d'Agnès Hruza (de Klein Wezenitz, près de Polna). Le D^r Puppe, de Berlin, a bien voulu nous donner quelques détails à son sujet :

« Il s'agit d'un jeune homme de dix-sept ans, nommé Winter (élève du gymnase) qui aimait beaucoup les femmes. Il disparut le dimanche 11 avril 1900. Le 13, on découvrait le thorax avec les intestins et l'abdomen, vide de son contenu, dans le lac de Munch près de Kœnitz. Le 15 on trouva dans le même lac le fémur gauche désarticulé à ses deux extrémités, dans le cimetière de la ville, le bras droit de la victime, et la tête dans un bois voisin de Kœnitz (dans un fossé). On remarquait quelques signes de suffocation ; des ecchymoses punctiformes sur le visage, sous l'aponévrose épicroânienne et sous la plèvre. Toutes les sections étaient exsangues.

« Après une année environ, plusieurs vêtements de Winter étaient trouvés à Kœnitz où ils avaient été jetés pendant la nuit. Dans son gilet on découvrit un peu de sang et à l'extérieur du pantalon des traces de sperme.

« J'émis l'avis qu'il s'agissait d'un cas de suffocation suivi de dépeçage criminel, sans aucun caractère rituel, et cela il y a une année, c'est-à-dire

à une époque où les vêtements n'étaient pas retrouvés.

« Plusieurs médecins légistes avaient émis l'opinion que Winter avait été victime d'un égorgement rituel. Tout le monde le croyait, et mon avis qui suivit le leur ne convainquit personne. Ces jours derniers, le *Medicinal Collegium* de Province a émis un avis conforme au mien : Winter a été suffoqué (étranglé) pendant le coït (vraisemblablement), puis dépecé.

« On n'eut aucun renseignement sur le meurtrier, ni sur les circonstances du crime, car tous les vestiges furent perdus par la faute des gens unanimes à crier au meurtre rituel... »

Ainsi donc dans cette dernière affaire l'idée du meurtre rituel est encore rejetée, et nous avons la conviction que les juifs sont désormais à l'abri des soupçons injustes dont fut victime le boucher Bouschoff et bien d'autres avant lui.

A l'époque même où les catholiques vouaient au supplice les juifs et les hérétiques, n'avait-on pas de raison de croire que certains d'entre les leurs s'exposaient, avec plus de raison peut-être, à l'accusation d'infanticide rituel ? Ne peut-on pas comparer à cette pratique abominable, dont on accuse la race israélite, certains faits de sorcellerie qui n'auraient eu sur le meurtre rituel qu'une supériorité, c'est d'être patronnés par les personnages haut placés de l'époque et mis ainsi à l'abri d'une juste sanction ? La victime pascalle était immolée au Dieu des Juifs, mais les malheureux petits êtres dont le sang servait à la

messe noire étaient sacrifiés à la superstition et au vice d'une royale courtisane. Lorsqu'on lit la description de cette horrible cérémonie, faite par Funck-Brentano, on hésite à croire qu'à la fin du XVIII^e siècle la corruption des mœurs et l'aberration du sens moral pussent atteindre un pareil degré à la cour de France... « Dans la chapelle du château, le prêtre dit la messe sur le corps de la favorite couchée sur l'autel. A la consécration, il récita la conjuration, dont il donna le texte aux commissaires de la chambre : « Astaroth, Asmodée, princes de l'Amitié, je vous conjure d'accepter le sacrifice que je vous présente de cet enfant pour les choses que je vous demande, qui sont que l'amitié du Roi, de Monseigneur le Dauphin me soit continuée, et honorée des princes et princesses de la cour, que rien ne me soit dénié de tout ce que je demanderai au Roi, tant pour mes parents que serviteurs. »

Un enfant fut alors présenté à l'abbé Quibourg qui lui fit une plaie à la gorge, recueillit le sang dans le calice, après quoi l'enfant fut déposé en lieu sûr, enfoui ou brûlé dans un four approprié. Les autres pratiques de la sorcellerie exigeaient encore des sacrifices d'enfants, et la Voisin et les devineresses en faisaient une effroyable consommation. La Voisin avouait avoir brûlé ou enterré dans son jardin plus de 2.500 enfants nés avant terme.

Si le crime rituel des Juifs est contestable et même inadmissible pour certains, la *messe noire* paraît être un fait bien établi, et les victimes dont elle fit verser le sang seraient assurément plus nom-

breuses que les enfants immolés à l'occasion de la Pâque.

En résumé, le sacrifice humain ou dépeçage religieux ne devient l'œuvre de la peur que dans certains cas exceptionnels, tels que la messe noire ou le meurtre rituel. Dans ce dernier cas on ne peut même guère prononcer le mot de dépeçage. Dans les autres cas, comme dans les pratiques des peuples sauvages ou anthropophages, la victime humaine est tantôt choisie pour honorer plus dignement la divinité, tantôt pour alimenter un festin dont le rite religieux n'est que le préambule et le prétexte.

CHAPITRE III

LES FOULES CRIMINELLES ET LE DÉPEÇAGE

LE DÉPEÇAGE GUERRIER

Si, à l'heure actuelle, le dépeçage religieux, comme il faut l'espérer, est un fait rare dans les pays civilisés, si le dépeçage judiciaire n'est plus conservé qu'en Angleterre pour punir le régicide, il existe cependant encore une variété de dépeçage que nous pouvons rencontrer. Ce sont ceux pratiqués par les foules en colère.

« Les colères de la foule étant en tous les temps toujours à peu près les mêmes, elle est capable aujourd'hui comme hier de dépecer sa victime et de s'en partager les morceaux. Elle n'a plus comme autrefois, dans les pays dits civilisés, les occasions de terminer de cette façon l'œuvre du bourreau (comme au temps où elle mangea le cadavre de Ravayrac). Elle est obligée d'attendre les émeutes et les révolutions, alors elle se rattrape. » (D^r Prieur, *le Mercure de France*.)

Malgré les innombrables bienfaits, malgré les réformes sociales et philanthropiques issues de notre grande Révolution française et continuées par la Ré-

publique avec une ténacité superbe, une persévérance remarquable et digne d'éloges, nous n'oserions affirmer que les émeutes et les révolutions sont à jamais éteintes. Nous l'espérons cependant pour notre pays, car un jour viendra où les lois votées par notre Parlement dans ces dernières années finiront par produire leurs effets bienfaisants. Ce sont des grains semés : nous sommes en droit d'attendre une récolte dont la qualité ne le cèdera en rien à la quantité. Dans un discours prononcé, il y a quelques années à la Société d'économie politique de Lyon, M. Lacassagne s'est exprimé ainsi : Quand les illettrés qui diminuent chaque jour auront disparu, on verra disparaître aussi les crimes barbares, tels que le parricide, l'empoisonnement (nous pourrions ajouter les dépeçages), et ceux-ci, par leur cruauté même, seront considérés un jour comme les fossiles de la criminalité.

Quoi qu'il en soit nous voyons encore des illettrés, — ils deviennent rares, il est vrai — et nous pouvons voir encore des émeutes.

Nous citerons à ce propos quelques faits historiques.

Sans remonter aux atrocités commises par les paysans allemands du xvi^e siècle qui s'étaient soulevés et armés au nom de la charité et de la fraternité évangélique (1), ni aux luttes féroces entre Bourguignons et Armagnacs, ces derniers violant les femmes, égorgeant les hommes, enfermant les paysans dans des souterrains, mutilant les bourgeois

(1) Jean JANSEN : *De l'Allemagne*.

et les marchands de Paris sur les routes, et les renvoyant les yeux crevés, les oreilles et le nez coupés, nous prendrons des exemples plus rapprochés de nous.

Sous la Révolution, surtout au moment des massacres de septembre, on peut en trouver de nombreux cas. Taine, dans les *Origines de la France contemporaine*, met bien en relief ce rôle de la foule criminelle. « Tous les monstres, dit-il, qui rampaient enchaînés dans les bas-fonds du cœur sortent à la fois de la caverne humaine, non seulement les instincts haineux avec leurs crocs, mais aussi les instincts immondes avec leur bave, et les deux meutes réunies s'acharnent sur les femmes que leur célébrité infâme ou glorieuse a mises en évidence, sur M^{me} de Lamballe, amie de la reine, sur la Desrues, veuve du fameux empoisonneur, sur une bouquetière du Palais-Royal, qui deux ans auparavant, dans un accès de jalousie, a mutilé son amant, un garde-français. Ici, à la férocité s'adjoint la lubricité pour introduire la profanation dans la torture et pour attenter à la vie par des attentats à la pudeur. Dans M^{me} de Lamballe, tuée trop vite, les bouchers libidineux ne peuvent outrager qu'un cadavre ; mais pour la Desrues (1), surtout pour la bouquetière (2),

(1) Elle poussait des cris horribles, pendant que les brigands s'amusaient à lui faire des indignités. Son corps n'en fut pas exempt après sa mort. Les gens avaient ouï dire qu'elle avait été belle. (RÉTIF DE LA BRETONNE : *les Nuits de Paris*, IX^e nuit.)

(2) Le peuple fit subir la peine du talion à la bouquetière du Palais-Royal. (PRUDHOMME : *les Révolutions de Paris*.)

ils retrouvent, avec les imaginations de Néron, le cadre de feu des Iroquois. De l'Iroquois au cannibale, la distance est courte, et quelques-uns la franchissent... A la Force, on dépèce M^{me} de Lamballe ; ce qu'a fait le perruquier Charlot, qui portait sa tête, je ne puis l'écrire ; je dirai seulement qu'un autre, rue Saint-Antoine, portait son cœur et le mordait... Depuis deux heures, disait un fédéré, que j'abats des membres de droite et de gauche, je suis plus fatigué qu'un maçon qui bat du plâtre depuis deux jours. »

D'après les récits des historiens, le cadavre de la princesse de Lamballe fut dépouillé de ses vêtements, après qu'on lui eut coupé la tête, on arracha ensuite le cœur, on déchira les entrailles, et on mutila les seins et les parties sexuelles.

Sous la Commune, il nous eût été sans doute facile de rechercher également quelques exemples de ce genre.

Le grand romancier Zola n'a pas oublié non plus de faire allusion à ces crimes généralement suivis de mutilations, commis par les foules : Tout le monde connaît la célèbre scène de *Germinal* où on voit en particulier le rôle de la femme : « Mais les femmes avaient à tirer du boulanger Maigrat d'autres vengeances. Elles tournaient en le flairant pareilles à des louves. Toutes cherchaient un outrage, une sauvagerie qui les soulagerait : On entendit la voix aigre de la Brulée : Faut le couper comme un matou ! Oui, oui ! au chat ! au chat ! Il en a trop fait, le salaud !

« Déjà la Mouquette le déculottait, tirait le pantalon, tandis que la Lévaque soulevait les jambes. Et

la Brûlé, de ses mains sèches de vieille, écarta les cuisses nues, empoigna cette virilité morte. Elle tenait tout, arrachant dans un effort qui tendait sa maigre échine et faisait craquer ses grands bras. Les peaux molles résistaient, elle dut s'y reprendre, elle finit par emporter le lambeau, un paquet de chair velue et sanglante qu'elle agita avec un rire de triomphe :

« — Je l'ai ! je l'ai ! (1) »

M. Tarde, dans un rapport présenté au Congrès d'anthropologie criminelle de Genève, sur les Crimes des foules, s'est inspiré des idées de M. Sighele dans sa *Folla delinquente*. Il est certain que moralement et intellectuellement, les hommes en gros valent moins qu'en détail. « Dans les neuf dixièmes des cas, chacun des individus composant la foule criminelle, pris en son particulier, serait incapable de commettre l'acte auquel il coopère. » (Sighele.) M. Tarde a bien insisté aussi sur le rôle de la femme. « La sexualité a une grande influence. Quand les femmes interviennent dans les foules, les sectes mêmes, et qu'elles concourent à l'entraînement opéré par les meneurs, les effets de cette alliance sont invincibles. On le voit bien par les grandes journées révolutionnaires. »

Ce qui nous frappe, en résumé, c'est cet instinct de destruction qui anime et qui dirige une foule criminelle. Aussi quoi d'étonnant qu'elle se livre à des actes aussi féroces que le dépeçage ? La foule est

(1) Il en fut de même de l'ingénieur Watrin ; de là le mot « watri-ner. »

plutôt spinale, comme dit le D^r Fournial, d'après M. Lacassagne.

Comme cet auteur l'a observé avec beaucoup de justesse, une foule composée d'adultes a ordinairement quelque chose d'enfantin, de puéril dans ses actes, dans ses colères, par exemple, et ses méchancetés gratuites. Elle détruit souvent pour le plaisir de détruire. Au xvi^e siècle comme sous la Révolution française, comme en tous temps et en tous lieux, on la voit fréquemment, formée de voleurs ou conduite par eux, préférer l'incendie au pillage et le meurtre inutile au vol.

Pourquoi faut-il que la foule mette toujours, de ses mains dégradées, quelque chose de vil sur les grandes idées ? (Victor Hugo.)

Pour être complet, disons quelques mots du dépeçage guerrier. A notre avis, M. Nina-Rodrigues en a fait, à juste titre, une division particulière du dépeçage pratiqué par les foules criminelles.

M. Prieur, que nous avons déjà cité, semble avoir bien compris cette distinction. « La cruauté mutilante guerrière, chronique chez les peuples non civilisés, mais n'existant chez les autres qu'à l'état de crises aiguës, n'est pas la même que celle de la foule, non pas tant par ses manifestations que par ses origines. Elle dépend de facteurs particuliers, tels que le patriotisme surexcité et dévoyé, qui ne sont que la déviation momentanée de principes sociaux explicables, et peut revêtir des formes, pour ainsi dire raisonnées, qui sont le résultat de l'immixtion dans les idées de colère et de vengeance de principes

stratégiques, au préalable mûris et combinés. Où le dépeçage guerrier présente d'intimes rapports avec celui des foules, c'est lorsque l'on est en présence d'une foule armée plus ou moins organisée, gardant alors ses caractères d'excitabilité propre : un bel exemple en vient d'être mis en lumière par l'étude écrite, il y a quelques jours, par M. Matignon, sur la révolte des Boxeurs (1). »

Nous en avons relaté également un cas, qui avait été publié dans les *Archives* par M. Nina-Rodrigues. C'est l'affaire de Peraunas, qui s'est passée au Brésil en 1891. C'est un exemple de dépeçage mi-guerrier, mi-criminel. « Sur les points éloignés du littoral, a écrit à ce sujet M. Nina Rodrigues, où l'influence de la civilisation se fait à peine sentir, cette population mène une existence tout à fait nomade, une vie d'incursions, exactement semblable à celle qu'ont vécue leurs ancêtres sauvages ici, en Amérique ou en Afrique. Les gens se livrent sans cesse à des assauts à main armée, où se révèlent tous les sentiments et les instincts barbares encore mal étouffés de leurs ascendants. »

Il ne faut donc pas confondre le dépeçage pratiqué par ces « hordes armées » et plus ou moins sauvages, qui peut rentrer si l'on veut dans la catégorie du dépeçage pratiqué par des foules criminelles — nous l'avons montré dans le cours de ce chapitre, les foules criminelles se comportent presque comme des sauvages — avec le vrai dépeçage guerrier, consécutif aux guerres et qui est l'apanage des peuples non civilisés.

(1) MATIGNON : *Com. à l'Acad. de Méd.*, 1901.

CHAPITRE IV

DÉPEÇAGE, FOLIE ET DÉGÉNÉRESCENCE

« Les folies, les voici. Elles s'avancent en une longue théorie qui naît au fond du passé lointain et se perd en silhouettes encore plus touffues dans l'effroi de l'avenir menaçant. Ni le temps, ni les mœurs n'ont rien pu sur elles : si, grossir leurs rangs. Car il est logique d'admettre que alors que toutes les déviations morales aboutissant au dépeçage d'ordre religieux, d'ordre guerrier, d'ordre judiciaire, d'ordre criminel pur, auront à jamais disparu, les exploits des fous, trouvant dans la douleur croissante de vivre un terrain chaque jour plus propice, resteront intangibles, en dehors de tout, au-dessus de tout, agissant dans la superbe indépendance que crée la folie et contre laquelle se brisent nos volontés. » (Prieur, *Mercur de France*, 1901.)

Le champ de la folie est bien vaste en effet et les exemples de dépeçage commis par ces aliénés sont nombreux. Nous n'en citerons que quelques cas parmi les plus typiques.

Dans l'histoire des traditions germaniques, on trouve des faits très singuliers et bien instructifs. On y voit, entre autres choses, dit M. Prieur, que les voleurs, pour se rendre invisibles, se procuraient de la graisse de femme enceinte et en faisaient des bougies : le nombre des femmes éventrées et fouillées est incalculable, et certainement cette croyance n'a pas encore disparu. Dans la nuit de la Saint-Sylvestre 1864, un ouvrier de Neukirch, assomma une jeune fille de vingt-trois ans, découpa un fragment de son ventre de neuf pouces carrés et le fit rôtir chez lui. « En ajoutant du suif, à cette graisse humaine, il s'était façonné une chandelle de cambrioleur et avait mangé les graillons restants » (1).

La vertu des bains de sang a fait aussi des ravages énormes. Wagener raconte l'extraordinaire histoire de la comtesse Nadaski, laquelle alla jusqu'à faire périr six cent cinquante jeunes filles : « pour plaire aux hommes, elle prenait des bains de sang dans une auge à 4 heures du matin. »

Le 14 avril 1892, l'artilleur Radoulowitch tua un de ses camarades, lui ôta le larynx, lui arracha le cœur et aspergea de son sang certain endroit où il croyait trouver un trésor.

Ce sont évidemment aussi des aliénés, tous ces

(1) Il fut condamné à mort par le jury d'Elbing, le 23 juin 1865.

individus qui tuent, dépècent et salent les débris pour en manger tous les jours.

Nous n'insisterons pas davantage sur ces exemples que l'on pourrait multiplier à l'excès.

Ce seront tantôt des maniaques, qui en proie à un moment donné à des accès de fureur extrême, tueront et mutileront ensuite leur victime avec une rage sans égale ; tantôt des délirants systématisés, ou des délirants mystiques qui considéreront leur mission comme divine, et tueront leurs enfants, pour accomplir un vœu ou renouveler le sacrifice d'Abraham ; tantôt des délirants impulsifs ou des épileptiques ; enfin des dégénérés, et ces derniers seront en plus grand nombre.

Depuis quelques années on insiste beaucoup sur les relations de la dégénérescence et de la criminalité.

Qu'est-ce que la dégénérescence ? C'est l'état pathologique de l'être qui, comparativement à ses générateurs les plus immédiats, est constitutionnellement amoindri dans sa résistance psycho-physique et ne réalise qu'incomplètement les conditions de la lutte pour la vie. C'est un état essentiellement progressif, il aboutit à la dégénérescence du sujet amoindri lui-même (Professeur Pierret, cours inédit, 1900). Telle est aussi l'opinion de Magnan, pour qui le dégénéré est un amoindri.

Or, le nombre des dégénérés est considérable. Et les dégénérescences ne sont que le résultat ou plutôt la conséquence d'intoxications (alcoolisme) ; d'infections (syphilis, tuberculose) ; de diathèses (arthri-

tisme) et enfin d'une certaine hérédité psychopathique. Aucune famille ne peut se vanter d'être exempte de toute tare psychopathique. Il se peut que chez un sujet on ne trouve aucun stigmat physique de son hérédité psychopathique, mais on pourra arriver à découvrir chez lui des stigmates psychiques. Pour Pierret, ces individus sont des *épileptoïdes* et ils sont en nombre considérable. Or, ce qui caractérise l'épileptoïde, c'est un état mental à caractère impulsif.

C'est pourquoi on commence à bien comprendre maintenant toute l'importance de ces théories nouvelles en pathologie mentale et surtout en anthropologie criminelle. On comprend la nécessité de rechercher si un criminel présente des stigmates de dégénérescence physique ou psychique, et dans un cas donné on cherchera à bien montrer l'importance de la tare dégénérative et comment il convient d'estimer la prédisposition que comporte une manifestation criminelle.

Et c'est surtout dans des crimes sanguinaires, féroces, comme le dépeçage, que ces données devront être recherchées (1).

Peut-être sera-t-il des cas où les crimes les plus atroces se trouveront associés à un minimum de tares dégénératives — c'était sans nul doute le cas de Richetto; — peut-être verrons-nous le maximum de

(1) S'il nous avait été possible d'obtenir les renseignements nécessaires, nous nous serions empressé de réunir en un chapitre spécial tous les signes de dégénérescence physique et mentale relevés chez les dépeceurs.

dégénérescence ne comporter qu'un minimum de criminalité. Quoi qu'il en soit, nous nous refusons à qualifier de criminels toute cette catégorie de dépeceurs offensifs délirants proprement dits, ou dégénérés.

CHAPITRE V

DÉPEÇAGE ET SADISME

Il nous a semblé intéressant de faire un chapitre spécial sur cette question. Les faits de dépeçage ou de mutilation en relation avec les meurtres sadiques sont nombreux.

Pour traiter ce sujet, nous ferons de fréquents emprunts à l'excellente thèse de mon sympathique camarade et ami, le D^r Épaulard, sur le vampirisme.

En quoi tout d'abord consiste le sadisme? C'est en un besoin d'association de violence ou de cruauté à la jouissance sexuelle. Le sadisme vrai s'objective par les actes les plus variés; tantôt tout se borne à des mauvais traitements ou à des souillures, tantôt c'est la mutilation, le meurtre qui s'impose. Plusieurs sadiques n'éprouvaient une véritable satisfaction sexuelle qu'en étranglant leur victime, en la découpant ou en la mutilant (Jack l'éventreur, Vacher)(1).

(1) FERRÉ : *L'instinct sexuel*.

Tel était aussi le cas de ce fameux X..., clerc d'avoué à Alton, qui est cité dans tous les travaux faits sur le dépeçage criminel et dont l'histoire nous est longuement racontée par Maudsley dans son livre *Crime et Folie*. « Une petite fille disparut un jour ; des recherches furent faites dans une houblonnière et on retrouva disséminées çà et là les diverses parties de son corps coupé en morceaux. Les soupçons se portèrent sur le clerc, qui fut immédiatement arrêté. On trouva dans son pupitre un journal de ses actions soigneusement tenu, et à la dernière feuille, cette mention d'une encre encore fraîche : « Tué une petite fille aujourd'hui ; c'était bon et chaud. » Il avait tué l'enfant et coupé son corps en morceaux, sans autre motif que de satisfaire une envie irrésistible qui s'était emparée soudain de son esprit. Il fut déclaré coupable et l'heure venue, on le pendit. »

Comme le fait remarquer très justement Épaulard, ce n'est que par hypothèse que l'on peut rattacher cette observation au sadisme. Elle peut être citée également comme un bel exemple de folie impulsive.

Le caractère dominant qui se dégage néanmoins de tout acte sadique, quel qu'il soit, c'est le besoin de cruauté qui se manifeste en même temps que les désirs vénériens, auxquels il semble lié indissolublement. Ce besoin de cruauté se traduit tantôt par des actes qui précèdent l'explosion génitale, actes qui sont en quelque sorte le prélude nécessaire de l'orgasme, d'autres fois ils suivent l'acte vénérien et constituent un complément de la décharge. Cette distinction a son importance. Le *sadisme* vrai, le

meurtre sadique consiste essentiellement dans la mutilation *d'êtres vivants*, et le meurtrier sadique trouve l'excitation génitale dans la réaction que présentent ces êtres vivants sous l'influence de la douleur.

Le *Nécrosadique*, suivant l'heureuse expression proposée par Épaulard, trouve l'excitation sexuelle dans la mutilation du cadavre. Il est poussé par l'instinct de destruction. Le nécrosadisme s'observe sous deux aspects : le *Dépeçage* et la *Nécrophagie* qui complète parfois le dépeçage.

Nous laisserons donc de côté dans cette étude le sadisme vrai tel que nous l'avons défini, qui ne nous semble pas avoir une relation bien directe avec le dépeçage, pour nous occuper seulement du nécrosadisme dans ses deux formes : dépeçage et nécrophagie.

Les faits de dépeçage et de mutilation de cadavres pratiqués dans un but de satisfaction sexuelle ont été bien résumés dans la thèse d'Épaulard.

La récente affaire du vampire du Muy a fait rappeler la fameuse histoire du sergent Bertrand.

Les premiers dépeçages qu'il accomplit remontent au mois de juin 1848, dans le cimetière du Père-Lachaise : « M'étant approché de la fosse commune, je me mis à déterrer un cadavre. Ce corps était celui d'une femme d'environ quarante ans, assez bien conservé ; je lui ouvris le ventre, j'en arrachai les entrailles, je le coupai en mille morceaux avec rage, mais je ne commis sur cette femme aucun acte impudique... Pendant une quinzaine de jours

j'allai à ce cimetière presque tous les soirs. Dans cet espace de temps, je déterrai trois ou quatre femmes que je traitai comme la première sans attenter à la pudeur. Après avoir arraché les entrailles aux divers cadavres dont je viens de parler et les avoir mutilés, je me retirai après m'être masturbé deux ou trois fois à genoux près du cadavre. Je me masturbais d'une main tandis que je serrais convulsivement de l'autre une partie quelconque du cadavre, mais plus particulièrement les entrailles... »

A Douai, il se livra à des actes impudiques sur le corps d'une jeune fille de quinze à dix-sept ans, puis la mutila. Il en fut de même à Lille sur quatre corps de femmes...., etc.

Du 30 juillet au 6 novembre 1848, il déterra de nombreux corps. Sur les femmes âgées de soixante à soixante-dix ans, il se livra à un nouveau genre de mutilation. Ceci se passait dans le cimetière Montparnasse. « Après avoir assouvi ma passion brutale sur leurs cadavres, leur avoir ouvert le ventre et en avoir retiré les entrailles, je leur fendis la bouche, je leur coupai les membres, je leur lacérai le corps dans tous les sens, ce qui ne m'était pas encore arrivé. Ma fureur ne fut pas satisfaite après ces actes horribles ; je saisis les membres coupés, je me mis à les tordre, à jouer avec comme un chat avec sa proie, j'aurais voulu pouvoir les anéantir ; jamais je ne m'étais vu dans un tel état ; je terminai comme d'habitude par la masturbation. »

Le Dr Pajot, qui fut appelé un jour au cimetière Montparnasse pour faire l'examen médico-légal d'un

cadavre de femme qui avait été mutilé par Bertrand, fit les constatations suivantes : La commissure droite de la bouche avait été fendue par un instrument tranchant, dans l'étendue de quatre à cinq centimètres. Une incision profonde avait été pratiquée sur le cou. Toute la partie antérieure du tronc était ouverte par une immense incision comprenant l'étendue des parois thoraciques et abdominales antérieures. La plus grande mutilation portait sur les membres. Le bras droit avait été complètement désarticulé : il était placé entre les jambes de la morte. La cuisse et la jambe gauche avaient été désarticulées, les tissus étaient hachés.... »

Épaulard cite encore de nombreux faits de nécrosadisme sous la forme de dépeçage. Telle est l'histoire de Gilles de Rays (Barbe-Bleue), de Diaz de Garayo, de L... condamné en 1884 par la Cour d'assises de la Drôme pour avoir violé sa sœur et l'avoir ensuite mutilée. Plus près de nous, nous arrivons aux crimes de Jack l'éventreur et de Vacher l'éventreur (1).

Nous résumons ici ce qu'a écrit M. le professeur Lacassagne sur les dépeçages pratiqués par Jack ou Jacks les éventreurs. « Le meurtrier devait tuer ses victimes par surprise, car on ne trouve pas de traces de lutte. Il coupait la gorge de façon à recevoir le moins de sang possible, puis il mutilait le cadavre avec un couteau très effilé et toujours après la mort

(1) Voir LACASSAGNE : *Vacher l'éventreur et les crimes sadiques*, Lyon, 1899.

de la victime. Il sectionnait l'abdomen, manipulait probablement les intestins, arrachait les viscères, tailladait la face. Il semblait avoir assez d'expérience dans ces dépeçages, peut-être à cause du nombre très grand de ces crimes. Dans quelques cas il emportait les organes sexuels (1). »

En résumé, tous ces faits sont importants à connaître. Ce sont des *dépeçages d'origine sexuelle*. Il importe de les différencier des autres formes de dépeçage.

Tout d'abord, nous ferons remarquer que dans la plupart des cas les victimes sont des femmes. Le sergent Bertrand, cependant, déterra et mutila des cadavres d'hommes, mais si cela lui était arrivé quelquefois, « c'était la rage de ne pas trouver de femmes ». Il en fut de même de Vacher qui mutila plusieurs jeunes garçons après s'être livré sur eux au coït sodomitique.

La caractéristique de ces dépeçages consistera en des mutilations spéciales, presque toujours les mêmes et de par l'examen du cadavre on reconnaîtra facilement l'*œuvre du dépeceur nécrosadique*. Épaulard a d'ailleurs tracé un tableau fort exact de ce dépeçage : « La presque identité des mutilations dans tous les cas est remarquable, dit-il. La région génitale, celle qui intéresse le plus le nécrosadique, présente le siège le plus fréquent des mutilations : vulve ou organes sexuels mâles, face antérieure des cuisses,

(1) On alla jusqu'à accuser, à la suite des crimes de Londres, un libraire américain de donner des ovaires comme primes à ses clients.

hypogastre. Les seins, à ce point de vue comme à tant d'autres, doivent être considérés comme des organes génitaux. L'éventration vient en seconde ligne : le nécrosadique plonge la main dans les cavités splanchniques, étreint les viscères, les arrache, comme s'il pénétrait par là plus intimement dans l'objet de sa passion. La face qui généralement est un des excitants génésiques principaux est souvent dilacérée. Les membres ne sont point épargnés. Les amputations de Jack l'Éventreur en font foi. »

Ce que l'on constatera en outre sur le cadavre, seront non seulement les mutilations caractéristiques signalées, mais des dilacérations sans but, montrant bien cet instinct de destruction qui pousse le nécrosadique. Il détruit pour détruire. *J'ai toujours aimé la destruction*, a dit le sergent Bertrand.

Enfin, nous en arrivons à dire quelques mots de la nécrophagie. Du nécrosadisme à la nécrophagie, il n'y a qu'un degré, et souvent il est vite franchi. « Le mutilateur, dit Épaulard, a recours dans les cas d'extrême fureur à ses armes tranchantes naturelles qui sont les dents. Lorsque le lambeau mordu est avalé, nous nous trouvons en présence de nécrophagie vraie. »

Ce n'est plus alors de l'aberration sexuelle, c'est le cannibalisme dans toute sa pureté, et nous rentrons alors, à notre avis, dans la catégorie des cas que nous avons signalés dans notre précédent chapitre sur le dépeçage, la folie et les dégénérés.

Cependant étaient-ils bien des fous ou des pervers sexuels ces hommes qui au xvi^e siècle se croyaient

transformés en loups-garous ? A en juger de l'observation suivante de lycanthropie, que nous devons à l'obligeance de M. le professeur Florence, nous estimons que les lycanthropes étaient de vulgaires précurseurs de notre Vacher : « Il s'agit d'un Lyonnais qui fut brûlé vif, pour avoir dépecé et mangé, en loup-garou, plusieurs enfants. »

« L'arrêt est du 18 janvier 1574. Ce malheureux fut convaincu d'avoir, le jour de la Saint-Michel, paru sous la forme d'un loup-garou et d'avoir emporté une fille de douze ans près du bois de la Serre, dans une vigne du château qui n'est qu'à un quart de lieue de Dole, de l'avoir déchirée de ses mains qui paraissaient des pattes de loup et d'avoir arraché avec ses dents un bras et une cuisse, dont il porta encore une portion à sa femme... et un mois après, sous la même figure, il étrangla une jeune fille à dessein de la manger, mais il en fut empêché par trois personnes, ainsi que lui-même l'a confessé et, quinze jours après, il égorga un petit enfant dont il dévora la plus grande partie... Le même, sans avoir changé de figure, fut vu étrangler un enfant près du village de..., pour le manger, si ceux qui accoururent à ce spectacle ne lui eussent fait prendre la fuite, ce qu'il confessa sans y être contraint par la violence des tourments, et sur sa confession, et sur les preuves manifestes de ses crimes, il fut condamné à être brûlé tout vif. » (Documents de Péricaud).

De nombreux faits de nécrophagie d'origine religieuse existent encore, du moins dans les pays non civilisés ; nous les avons examinés plus en détail dans notre chapitre sur Dépeçage et Religion.

En résumé, les faits de nécrosadisme, et quelquefois aussi ceux de nécrophagie, impliquent un dépeçage préalable du cadavre. Ce dépeçage est nettement d'origine sexuelle, puisque le seul fait de dépecer, de détruire suffit au nécrosadique pour le porter à son maximum d'éréthisme sexuel. Sans doute, comme le dit Épaulard dans ses conclusions, le diagnostic peut être fort délicat avec un dépeçage criminel simple, mais nous estimons que dans la plupart des cas, les mutilations nécrosadiques sont caractéristiques.

Ajoutons que la plupart du temps, ces nécrosadiques dépeceurs sont des dégénérés impulsifs ou des débiles mentaux.

CHAPITRE VI

LE DÉPECEUR PROPREMENT DIT

LE DÉPECEUR DÉFENSIF

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que des dépeceurs offensifs, et comme nous l'avons vu, ce ne sont en général que des fous, des dégénérés, des sadiques ou des impulsifs : en un mot ce sont des individus que nous ne pouvons qualifier de criminels. Nous en arrivons maintenant aux dépeceurs défensifs, c'est-à-dire aux vrais dépeceurs.

Qu'entend-on par dépeceur défensif ?

M. Nina-Rodrigues, à qui revient l'honneur d'avoir fait cette distinction entre les offensifs et les défensifs, s'exprime ainsi : « La forme défensive du dépeçage criminel qui, rigoureusement, est aujourd'hui le dépeçage par excellence, est relativement récente. Elle est née de la nécessité dans laquelle se trouve le criminel d'échapper à l'action de la justice et par suite au châtiment mérité, tantôt en faisant disparaître le corps du délit, c'est-à-dire le cadavre qui, réduit en petits morceaux ou à des formes culinaires diverses,

rend sa tâche plus facile, tantôt parce que le dépeçage peut empêcher d'établir l'identité de la victime, tantôt parce qu'il peut faire obstacle à la reconnaissance de l'origine criminelle de la mort qui se trouve ainsi voilée, et qui peut être mise sur le compte d'un simple accident. »

Tels sont les vrais mobiles du dépeceur défensif, et celui-là est d'autant plus dangereux que son crime commis, il emploie toute son intelligence à le dissimuler et à égarer les recherches de la justice.

Pourquoi agit-il ainsi? Quelle en est la cause efficiente, celle qui plane, évolue sur tous les cas de dépeçage défensif, c'est-à-dire sur la plupart des manifestations du dépeçage criminel moderne? Est-ce bien la peur, et en particulier la peur de la police, la crainte du châtiment qui poussent au dépeçage, comme le croit M. Prieur? « C'est la peur, dit-il, qui est la caractéristique du dépeçage criminel actuel, c'est elle qui guide la main de l'assassin. Souteneurs à l'affût des demi-mondaines, brutes guettant les garçons de recettes, vieux ou jeunes débauchés attirant les fillettes, qu'ils aient ou non prémédité leur coup, ils ont, au moment du meurtre, l'excitation, quelle qu'elle soit, qui donne le courage de frapper. La résistance augmente même leur rage. Mais une fois l'excitation passée, la réaction se fait, une sorte de fatigue survient et la terreur surgit du corps étendu là, sanglant. »

Pour nous, nous ne pensons pas que le dépeçage moderne, le dépeçage défensif, « le vrai dépeçage d'assassin » soit né de la peur. Avant de commettre

leurs actes, les dépeceurs défensifs l'envisagent ainsi que ses conséquences avec un sang-froid, un calme qu'il est bon de mettre en évidence. Leur intelligence est, en général, assez développée et leur esprit sort de la banalité. Ils dépècent, ils mutilent parce que le procédé est bon pour empêcher la reconstitution de l'identité. S'il y avait un procédé meilleur que le dépeçage pour faire disparaître les traces de leur forfait, ils l'emploieraient. Sans doute, ils montrent leur absence de sens moral, mais l'audace, la ruse, les qualités intellectuelles dont ils font preuve, les machinations multiples qu'ils inventent pour arriver à leur but, tout cela nous démontre qu'ils n'ont pas peur. Non seulement ils n'ont pas peur, mais ils se croient absolument sûrs d'eux-mêmes et de l'impunité. S'ils sont pris, ils ne le doivent qu'à une imprudence de leur part, à une faute qu'ils ont commise, et ils ne s'en prendront qu'à eux-mêmes. Par toutes les précautions dont ils s'entourent, ils ne nous font pas l'effet de gens affolés par la peur.

Ils font preuve au contraire d'une lucidité entière et se montrent pleinement possesseur de leur conscience et de leur volonté.

Tels sont les vrais dépeceurs défensifs. Richetto en est un bel exemple. « L'instruction, lisons-nous dans le rapport des D^{rs} Boyer et Rebatel, nous montre ce criminel choisissant judicieusement ses victimes, les isolant d'un entourage gênant, captant leur confiance, aiguisant leur crédulité, alimentant leur convoitise, les enveloppant de sa sollicitude, les attirant habilement vers lui et les faisant enfin disparaître

avec un luxe de précautions tel que leur disparition a pu rester longtemps ignorée et que le hasard seul paraît en avoir fait découvrir les traces. De pareils procédés, une prudence aussi avisée et une attitude aussi froidement soutenue ne peuvent être le fait d'un impulsif, d'un inconscient, d'un délirant ou d'un dément. » En quoi voyons-nous la peur comme idée dominante de tous ces actes ?

Cependant, il ne suffit pas de montrer le sang-froid, l'habileté et la prévoyance qui règnent dans ses actes pour dire d'un dépeceur qu'il est réellement défensif. Une autre condition est nécessaire, et celle-là doit être mise en évidence par le médecin légiste. Il faut que le dépeceur soit exempt de toute tare physique ou psychique.

Ainsi considéré, le dépeceur proprement dit, le dépeceur défensif, est vraiment criminel : il a envisagé son acte et ses conséquences avec un sang-froid remarquable. On ne peut plaider pour lui l'irresponsabilité.

CHAPITRE VII

RESPONSABILITÉ DU DÉPECEUR

Apprécier la responsabilité des dépeceurs est certainement fort délicat.

Dans le procès Vaubourg, l'avocat général Cruppi représenta aux jurés que les assassins dépeceurs étaient *toujours* de grands criminels, exemple Pel, Prévost, Barré, Lebiez, etc.

D'après l'étude que nous avons faite, nous est-il permis de porter un semblable jugement ?

Nous ne le pensons pas.

Dans toute affaire de dépeçage, le magistrat devra s'efforcer de rechercher dans quelle catégorie de dépeceurs il faut placer l'inculpé. Est-ce un défensif ou un offensif ? Si c'est un offensif, ce sera la plupart du temps un fou ou un dégénéré. Si c'est un défensif, c'est un criminel, un antisocial. La société a le droit et le devoir de prendre des mesures contre lui et de se défendre contre ses actes nuisibles.

Mais pour arriver à faire cette distinction délicate chez les dépeceurs que faut-il ? Suffit-il de déclarer

que les dépeceurs sont toujours de grands criminels, et que, comme tels, ils méritent un châtiment exemplaire ? Agir ainsi, ce serait en quelque sorte appliquer la loi brutale du talion : punir le mal par le mal.

Ce qu'il faut, c'est faire apprécier la responsabilité des dépeceurs par des gens compétents. Pour des fonctions spéciales, il faut des hommes spéciaux. Et c'est ce qu'a fort bien compris un distingué magistrat de Paris, M. Louis Albanel, délégué du ministère au Congrès d'anthropologie d'Amsterdam.

Dans un article intitulé le « Mal criminel », et publié dans la *Revue Bleue*, il y a quelques semaines, M. Albanel s'exprime ainsi : « Il y a nécessité d'orienter la législation de l'avenir vers une méthode nouvelle, tendant à combattre le mal criminel avant son éclosion et à le réduire par une médication pénale tout autre que celle qui a été jusqu'ici appliquée. Pour cela il est utile, bien entendu, de changer tout d'abord les moyens à employer et de refaire une législation répressive basée sur les principes scientifiques, mais aussi de transformer la manière d'administrer la justice ainsi réformée. Il ne suffit pas en effet de changer la loi, il faut encore modifier le rôle du juge et jusqu'à son esprit. Pour cela, il est indispensable tout d'abord, à côté des sciences juridiques proprement dites, d'enseigner aux futurs magistrats la sociologie et l'anthropologie criminelle pour les préparer à une nouvelle pratique destinée à leur faire apercevoir, à côté de l'acte commis, le facteur l'ayant déterminé, et surtout à envisager l'auteur du méfait dans sa personnalité biologique et sociologique. Le

magistrat jugeant un criminel doit être doué d'une psychologie toute spéciale. On l'a compris dans d'autres pays, où la séparation de la justice civile et de la justice criminelle est depuis longtemps un fait accompli. »

Par ces magistrales paroles, M. Albanel établit formellement quel devra être désormais le rôle du juge et les idées directrices qui devront l'animer, pour apprécier le degré de responsabilité des criminels. Il a vraiment compris toute l'importance des théories formulées par l'École d'anthropologie lyonnaise.

C'est dans cet état d'esprit et avec ces idées nouvelles, vraiment scientifiques, sur la criminalité, que les juges devront examiner la responsabilité des dépeceurs. C'est ainsi qu'ils arriveront à bien voir cette distinction du dépeceur offensif et du dépeceur défensif.

Si l'inculpé appartient à la première catégorie, la plupart du temps, ce n'est plus un criminel, mais un malade; s'il appartient à la seconde, si c'est un antisocial, nous devons l'empêcher de nuire, et même en ce cas, nous rappeler ce qu'a dit Maudsley dans son livre *Crime et Folie* : « Entre le crime et l'insanité, il existe une zone neutre : sur un des bords, on n'observe qu'un peu de folie et beaucoup de perversité ; à la limite opposée, la perversité est moindre et la folie domine.... Quand nous saurons mieux ce que c'est que le crime, il se peut que nous nous gardions bien de traiter les criminels comme nous traitons aujourd'hui les fous, mais il est probable que nous

aurons pour eux *d'autres sentiments et plus de tolérance*. Mieux instruits de ce qui fait défaut dans leur organisation, nous aurons pour eux des sentiments moins hostiles, tout au moins serons-nous portés à l'indulgence pour tous ces sujets équivoques habitant la zone neutre entre l'insanité et le crime. »

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

INFANTICIDE ET DÉPEÇAGE

L'infanticide est un crime fréquent et dont on signale partout, en Allemagne, en Angleterre comme en France, l'extension croissante. La progression serait même vraiment effrayante, s'il ne fallait attribuer en partie le chiffre plus considérable de ces crimes à l'activité et à l'efficacité plus grande des poursuites dont ils sont l'objet. Il ne faut donc pas y voir la preuve d'une dépravation plus profonde.

1831 à 1835	471	infanticides
1836 à 1840	676	—
1841 à 1845	745	—
1846 à 1850	761	—
1851 à 1855	915	—
1856 à 1860	1.069	—
1861 à 1865	1.018	—
1866 à 1870	932	—
1871 à 1875	1.031	—
1876 à 1880	970	—

Les causes de la mort de ces nouveau-nés sont toujours les mêmes et peuvent se grouper sous onze titres différents, d'une fréquence assez variable suivant les auteurs.

Statistique de Tardieu sur 804 nouveau-nés.

— de Brouardel sur 531 nouveau-nés.

— de Vibert sur 434 nouveau-nés.

	Tardieu	Brouardel	Vibert
Suffocation	34 %	5	3
Immersion (fosses d'aisances).	9	9	6
Fractures du crâne.	9	9	8
Strangulation	7	8	8
Submersion	4	4	0
Défaut de soins	1.7	0	0
Blessures	1	4	1.4
Combustion	1	1	0
Hémorragies.	1	2	0
Exposition au froid	0.5	1	0
Empoisonnement.	0.2	0.5	0
	69	43.5	26

Il n'est pas fait mention dans ces différentes statistiques des cas de dépeçage d'enfants nouveau-nés. On nous objectera, il est vrai, et avec raison que le dépeçage n'est pas cause de mort, qu'il a lieu dans l'immense majorité des cas *post mortem*, sauf peut-être quelques cas douteux, comme celui cité par Toulmouche.

Cependant le découpage doit suivre de tellement près le meurtre, qu'il n'en est en quelque sorte que

l'acte initial, préparatoire que l'on peut les considérer tous deux comme inhérents l'un à l'autre, et les grouper sous la même étiquette.

En raison du nombre fréquent des cas de dépeçage, suivant l'infanticide, commis dans ces dernières années, il paraît intéressant d'étudier particulièrement cette question un peu spéciale. Depuis quelque temps, en effet, il semble que cette façon d'opérer et de faire des assassins soit devenue à la mode et le dépeçage, lui aussi, marche vers une progression constante, dessinant une courbe analogue, et tendant à devenir parallèle à celle des infanticides.

Si nous consultons l'article de M. le professeur Lacassagne « Du dépeçage criminel », et la thèse du D^r Ravoux, nous trouvons :

1846 à 1850	2 cas
1851 à 1855	2 —
1856 à 1860	2 —
1861 à 1865	1 —

Il nous faut maintenant attendre à 1882 pour trouver un nouveau dépeçage, l'affaire de Louise Bazin, à Paris.

1881 à 1885	2 cas
1886 à 1890	2 —
1891 à 1895	7 —
1896 à 1901	6 —

Dans cette dernière période de dix années, le nombre des dépeçages de nouveau-nés a plus que triplé et encore devons-nous dire que nos recherches

se sont limitées aux affaires jugées par les tribunaux français.

Nous avons constaté déjà, d'ailleurs, au début de ce travail, une progression semblable du nombre des dépeçages, ayant pour victimes des adultes.

Nous nous occuperons spécialement des treize cas que nous avons réunis depuis 1888, et étudierons si les déductions que nous pouvons en tirer correspondent aux conclusions de nos prédécesseurs, auteurs d'études semblables (1).

Coupables. — Quels sont donc les auteurs de ces dépeçages? Comme le fait a été souvent constaté déjà (Lacassagne, Ravoux, Pitoiset, etc.), nous ne trouvons, sauf une seule exception, celle de Plot, ouvrier maçon, 1890, que des femmes.

Dans douze des cas que nous avons en vue, les coupables sont toutes les mères des victimes.

« Dans le dernier, il s'agit de Georgette Boges, douze ans, mère de l'enfant, rendue enceinte par Plot, ouvrier maçon, amant de la femme Séraphine Boges. Le dépeçage fut fait par Plot, par des sections nettes et habilement faites, vingt-trois fragments. Ici, l'homme est complice, et non meurtrier, car l'enfant nouveau-né, à terme, fut tué à coups de pied sur la tête par la femme Boges. » Nous ne trouvons pas de cas analogue dans le tableau publié par le professeur Lacassagne.

(1) Les tableaux synoptiques des infanticides suivis de dépeçage, de 1888 à 1902, ont été reportés à la fin de ce travail.

L'accusée est presque toujours une fille dont l'aspect inspire aux juges une profonde pitié. « Ce ne sont guère, dit Brouardel, que les filles honnêtes qui tuent leurs enfants : elles ont été séduites, elles ont réussi à cacher leur grossesse, elles sont restées muettes pendant les tortures de l'accouchement, parce qu'elles sont affolées à l'idée que leur faute va être connue, que leur déshonneur sera public. »

D'ailleurs ne savons-nous pas que dans l'infanticide pris en général, le crime n'est perpétré que par des femmes sauf quelques exceptions. Parmi les coupables on ne compte guère qu'un homme sur quinze femmes. L'homme dans ces cas est un complice.

Dans les dépeçages, la proportion semble donc encore être plus faible.

Cette constatation a son importance, car elle implique, en effet, des procédés meurtriers différents de ceux qu'emploie d'ordinaire la main de l'homme, et l'auteur du crime, une femme, peut ainsi être dénoncée à l'avance après l'inspection attentive et détaillée du médecin expert.

Dans tous nos cas, il n'y a qu'un seul dépeceur, ce qui rentre encore dans la généralité des faits étudiés jusqu'à ce jour.

Depuis 1846 nous n'avons pas trouvé un seul exemple de dépeçage à deux suivant un infanticide.

Enfin, très souvent, nous trouvons parmi les accusées des domestiques, des servantes et surtout, fait capital, des cuisinières (célèbre cas de Tarare, 1884, Collongeon, cuisinière.)

La victime. — Un fait nous frappe tout d'abord, dans les différents cas survenus depuis 1888, partout le meurtre a été perpétré sur des enfants du sexe mâle, sauf cependant dans le cas d'Anna M..., 1891, Paris ; et là encore, disons vite qu'il s'agissait de deux fœtus jumeaux de sexe différent, à sept mois environ de la vie intra-utérine. Décollation complète des fœtus [*post mortem*]. Disons, en passant, que nous trouvons là une constatation nouvelle à l'appui de la remarque faite par M. Dejouany dans sa thèse de 1897, à savoir que dans les infanticides de jumeaux, les deux nouveau-nés meurent toujours du même mode de mort.

De 1846 à 1897, nous ne trouvons qu'un cas du sexe féminin ; il s'agit de l'affaire de Batignolles 1846, coupable : la mère de l'enfant. Dépeçage au couteau après la mort. Cinq tronçons.

Quelle est l'explication de cette sélection bizarre ? Est-ce un pur effet du hasard ? On ne peut faire que des hypothèses.

Peut-être pourrait-on faire intervenir un état psychologique particulier de la mère, celle-ci ayant plus d'attachement, l'amour maternel étant plus puissant pour un enfant de son sexe, plutôt que pour un mâle.

Ou bien, abandonnée dans tous ces cas le plus souvent par son amant, craint-elle de retrouver dans l'enfant mâle les traits de celui qu'elle maudit, prend-elle en haine le sexe masculin en général et se venge-t-elle sur un des membres de cette catégorie ?

Autre constatation non moins importante, tous ces dépeçages ont eu lieu *post mortem*.

Dans aucun cas l'enfant n'a été dépecé vivant, et nous doutons qu'il l'ait été jamais.

Cependant, Toulmouche, ancien médecin légiste de Rennes, a pensé que des enfants avaient été dépecés vivants ; il a basé son opinion sur une constatation de Billaud. Celui-ci avait très bien remarqué que si on ouvre une artère avec un instrument tranchant, le sang jaillit suivant une forme particulière ; on trouve à l'endroit que le jet de sang a frappé, une grosse goutte de sang ovale, puis sur la même ligne, une deuxième plus petite, une troisième encore plus petite et ainsi de suite. Mais il ne faudrait pas conclure de cette constatation qu'un individu a été dépecé vivant. En effet, d'après la constatation de M. Brouardel à la Morgue : « Si une partie du corps est congestionnée, si la putréfaction est commencée, surtout si le sang est liquide, lorsqu'on jette un morceau de chair découpé sur une table, on obtient une projection de sang analogue à celle qui résulte de l'ouverture d'une petite artère, chez l'individu vivant. Cependant MM. Isnard et Dieu ont cité le cas d'une femme qui avouait avoir porté des coups de couteau sur la tête de son enfant pendant qu'il était encore au passage (*Revue rétrospective des cas judiciaires*, Paris, 1874, p. 59).

Enfin dans presque tous les cas, les nouveau-nés sont à terme et ont respiré.

Dépeçage. — Dans presque tous les cas, l'acte

initial a été la suffocation (fracture du crâne, § 8 — coups de pied sur la tête, § 15).

Dans presque toutes nos observations, il y a eu décollation complète. On comprend que l'assassin se soit surtout préoccupé de faire disparaître la partie du corps la plus accusatrice et la plus terrifiante.

Observations II, III, IV, V, VI, VII, IX, XI, XII, XIII, XIV, XV.

La tête est donc totalement séparée du tronc, et l'opération peut révéler une main plus ou moins habile.

Ensuite viennent les membres inférieurs et supérieurs ; remarquons que l'on trouve parfois les têtes humérales encore adhérentes aux omoplates.

L'éviscération est moins fréquente (§ 5). Le plus souvent le dépeceur s'arrête à la tête et aux membres (obs. I, II, III, IV, VIII, IX, X, XII, XV).

Parfois cependant le cadavre a été découpé en un très grand nombre de fragments.

§ 5. — Nombreuses incisions dans tous les sens. Éviscération des organes thoraciques, absence du cerveau.

§ 6. — Incinération, débris d'os du crâne, os longs, arcs vertébraux.

§ 12. — 40 fragments.

§ 14. — 18 fragments.

§ 15. — 23 fragments.

Citons un cas d'incinération (§ 6), et un procédé fantaisiste, pour ainsi dire, se rapprochant du cas de Reissessen (une femme découpe son enfant, le fait bouillir avec des choux, et le sert ensuite sur la table

à son mari), ou de celui de Thoinet, d'Ancenis (enfant découpé, bouilli dans un chaudron avec la lessive, et enfermé dans un tonneau de vinaigre). Ici, la fille X., domestique, a découpé le corps du nouveau-né dans l'eau bouillante, l'a dépouillé de sa peau, et ensuite dépecé à l'aide d'un solide instrument de cuisine. Les extrémités des membres ont été grillées à la flamme et en partie calcinées. Nous le publions d'ailleurs en entier.

Rapport médico-légal fait sur une affaire d'infanticide
avec dépeçage (Tours, juin 1901).

Fille X..., vingt-six ans. domestique, inculpée.

A. — D^r DANNER. — *Conclusions.* — 1° La fille X..., présente les signes indéniables d'un accouchement récent; 2° cet accouchement qui doit remonter à trois ou quatre jours a eu lieu à terme ou à une date très rapprochée du terme; 3° il n'existe pas de signes d'une grossesse ancienne.

B. — D^r DANNER. — Nous, Danner, etc..., examen des restes. Il nous a été facile de reconnaître que ces débris de cadavres ont appartenu au corps d'un enfant nouveau-né, venu à terme. Ces fragments au nombre de seize sont entièrement dépouillés de leur peau. Ils sont d'aspect grisâtre et n'ont encore subi aucun commencement de décomposition.

La naissance et la mort de l'enfant doivent remonter à un petit nombre de jours. Quelques-uns de ces débris de cadavre ont l'aspect de chair cuite et paraissent aussi être ébouillantés. Quelques autres ont dû être soumis à l'action de la flamme.

La section du cadavre en un certain nombre de fragments a

été effectuée avec un instrument tranchant et lourd, tel qu'un couperet de cuisine ou un hachereau. Les surfaces de section sont en effet très nettes et très régulières et intéressent à la fois les parties molles et les os.

Un des débris du cadavre fait partie de la cage thoracique et contient le cœur et les poumons, les viscères extraits de la poitrine sont en parfait état de conservation. Les poumons marbrés de rouge et de blanc ne présentent à leur surface aucune trace de bulles gazeuses attribuables à la décomposition, ils crépitent sous le doigt et doivent avoir été pénétrés par l'air de la respiration. L'épreuve docimastique à laquelle nous procédons à la suite confirme ces présomptions : Plongés dans un seau rempli d'eau les poumons se portent aussitôt à la surface du liquide.

L'enfant dont nous examinons les restes a donc vécu et respiré.

Conclusions. — 1° Les débris du cadavre trouvés dans les fosses d'aisances de la maison n° de la place de l'Archevêché appartiennent à un enfant nouveau-né venu à terme, il y a peu de jours ; 2° ce nouveau-né a vécu et respiré ; 3° le cadavre, dépouillé de ses téguments, a été découpé en un certain nombre de morceaux, qui ont été précipités dans les fosses d'aisances.

C. — D^r DANNER. — *Autopsie des débris.* — Les morceaux de cadavre d'enfant nouveau-né donnés à notre examen sont au nombre de dix-huit et représentent non la totalité, mais la plus grande partie du cadavre, qu'il nous a été possible de reconstituer. A ces débris humains, il faut joindre un volumineux placenta, parfaitement intact, pesant 380 grammes, et ayant les dimensions d'un placenta provenant d'un accouchement à terme. Le cordon ombilical a été arraché. Deux caillots volumineux formés par le sang maternel et quelques lanières de peau larges de 2 à 3 centimètres et longues de 8 à 10 centimètres nettement coupées au couteau et détachées du cadavre du nouveau-né complètent le funèbre paquet de chairs que nous avons à examiner.

Les dix-huit fragments du cadavre se classent ainsi qu'il suit :

1° La moitié droite de l'os frontal ; 2° la moitié gauche du même os. Ces deux os sont à nu et entièrement dépouillés de la chair [qui les recouvrait ; 3° un pariétal gauche en partie brisé et totalement dénudé ; 4° un débris comprenant la partie supérieure de la colonne vertébrale, la moitié droite de la base de crâne et d'une partie de la face ; la peau en a été enlevée en grande partie ; les chairs sont noirâtres et ont dû être soumises à l'action du feu. On y remarque le pavillon de l'oreille droite du nouveau-né, le globe de l'œil droit, la langue en totalité, une portion du maxillaire inférieur, quelques lambeaux de la nuque encore recouverte de fins cheveux d'enfant. La boîte crânienne est vide, le cerveau n'ayant pas été retrouvé ; 5° un débris de 17 centimètres de hauteur, constitué par la moitié inférieure de la colonne vertébrale ; à droite et à gauche, les côtes en ont été nettement séparées et coupées avec un instrument tranchant. La peau des régions dorsale et lombaire a disparu ; 6° un fragment du thorax avec le sternum et la partie antérieure des côtes ; 7° un second fragment de la cage thoracique ayant contenu le cœur et les poumons. Déjà examinés hier, les poumons ont été de nouveau soumis à l'épreuve docimasique. Plongés dans l'eau, ils surnagent aussitôt ; il en est de même de chacun des fragments des poumons divisés ; comprimés sous l'eau, ces fragments laissent échapper des bulles d'air qui viennent crever à la surface du liquide. Il suit de là que l'enfant a vécu et respiré et que les poumons dans toute leur étendue ont été pénétrés par l'air atmosphérique ; 8° la moitié droite du bassin, dépouillée des téguments et comprenant l'os iliaque, la vessie et les organes sexuels mâles (verge et testicule). Les os ont été nettement séparés des os du côté gauche à l'aide d'un instrument tranchant. La verge et le scrotum ont une coloration brune, charbonneuse ; la peau qui est restée adhérente à ce niveau est desséchée, friable ; elle a dû être grillée sur une flamme ; 9° la partie gauche du bassin dont la peau a été enlevée ; la tête du fémur encore incluse dans la cavité cotyloïde a été coupée au couperet ; 10° une partie

de la fin du gros intestin remplie de méconium, comme cela a lieu au terme de la grossesse ; 41° le foie volumineux, gris, friable, ayant l'aspect de la viande cuite, ainsi que les deux reins qui y adhèrent.

42° La rate avec quelques débris de peau, tranchée au couteau, friable, s'effrite au moindre contact et ayant dû comme les fragments qui précèdent séjourner dans l'eau bouillante ; 43° l'omoplate gauche avec les chairs qui la recouvrent, moins la peau qui a été enlevée ; 44° le membre supérieur droit (omoplate, portions de côtes, clavicule, bras et avant-bras entièrement dépouillés de la peau, main droite en partie carbonisée, notamment au niveau des dernières phalanges ; 45° l'avant-bras et la main du côté gauche, les chairs sont dénudées, grillées jusqu'aux os ; les doigts sont noirs et calcinés ; 46° la cuisse droite, dépouillée, dont les muscles sont mous, grisâtres et ont l'apparence de la viande cuite ; 47° un péroné calciné ; 48° l'extrémité supérieure du tibia droit également calciné.

L'autopsie des débris mutilés du cadavre trouvé dans les fosses d'aisances nous permet de déduire de notre expertise les conclusions suivantes :

1° Les morceaux de chair soumis à notre examen appartiennent au cadavre d'un enfant nouveau-né, du sexe masculin, né à terme.

2° Cet enfant a vécu et largement respiré.

3° La cause de sa mort n'a pu être déterminée en raison de l'état de mutilation du cadavre et de l'altération qu'on a fait subir aux organes.

4° Nous pensons que le corps du nouveau-né, vivant ou mort, a été plongé dans l'eau bouillante, qu'il a été dépouillé de sa peau avec un soin attentif ; qu'il a été découpé en une vingtaine de morceaux à l'aide d'un solide instrument de cuisine, couperet ou hachereau ; que plusieurs des débris, notamment les parties les plus reconnaissables, telles que la tête, les organes sexuels, les extrémités des membres, ont été ensuite grillés sur une flamme et en partie calcinés, et qu'à la suite de ces manœuvres criminelles, entreprises assurément pour dissimuler la nature des

débris du cadavre et les rendre assimilables à des restes de viande cuite provenant de la cuisine, les diverses portions du petit cadavre ont été successivement précipitées dans les fosses d'aisances.

5° Si l'on considère que ces opérations successives ont exigé un temps assez considérable, et qu'elles supposent de la part de l'accusée qui s'y serait livrée un calme, un sang-froid, une présence d'esprit, un surcroît de précautions véritablement extraordinaires, il y a lieu de se demander si le crime dont il s'agit n'aurait pas été commis avec la participation d'un complice.

D^r DANNER.

La fille X... fut condamnée à trois ans de prison.

Souvent, avons-nous dit, le crime est commis par des cuisinières et, en effet, dans les constatations médico-légales on retrouve, pour ainsi dire, les traces de la main professionnelle. Elles dépècent comme elles feraient pour un lapin, ou comme elles l'ont vu faire pour les moutons ou les porcs à la boucherie. « Vous vous rappellerez du reste, dit Brouardel, que lorsqu'une cuisinière apprête un lapin, elle laisse toujours, adhérentes à l'omoplate, la tête et la partie supérieure de l'humérus. »

Chacun connaît l'affaire de Tarare 1884. Le professeur Lacassagne, pendant l'examen médico-légal, fut frappé de la façon dont le membre droit du fœtus avait été enlevé. La désarticulation avait été pratiquée par le procédé dont on se sert pour abattre une aile de volaille. « Nous avons donné, dit le professeur Lacassagne, à cette façon de faire le nom de procédé de cuisinière. » On ne tarda pas à découvrir

que l'auteur du crime exerçait cette profession. Trois ans plus tard, une observation analogue a été faite à Florence par le professeur Montalti. (Affaire B..., de Reggelo.

En général donc, on coupe la tête de l'enfant, on divise le tronc en deux moitiés égales, en fendant le sternum et la colonne vertébrale, puis on sépare le thorax de l'abdomen au niveau du diaphragme ; les membres ne sont pas désarticulés, ils sont sectionnés un peu au-dessous des jointures.

Dans quelques cas, la mutilation du nouveau-né indiquera en quelque sorte, jusqu'à un certain point, la profession de l'individu qui l'a exécutée.

Lieu du crime. — Dans nos 15 observations, nous constatons que le lieu du crime a été 13 fois Paris, 1 fois Tours, 1 fois Saumur.

Les dépeçages sont donc tous commis dans de grands centres. Le fait inverse se produit pour les infanticides en général. Nous savons, en effet, que la population rurale fournit une proportion d'infanticide de plus de 75 p. 100 ; la population urbaine, 25 p. 100.

Est-ce parce que les filles-mères qui deviennent enceintes émigrent de la campagne dans la ville afin de cacher leur grossesse et leur accouchement, alors que la conception s'est faite en dehors ?

Le plus souvent, dans les cas d'infanticide, l'enfant disparaît dans les fosses d'aisances. Or dans les campagnes, les cabinets sont le plus souvent constitués par une planche dans laquelle est pratiqué un

trou, en général fort large, où l'enfant peut passer très facilement.

Il n'en est plus de même dans les villes où les tuyaux de chute sont étroits et plus ou moins compliqués, est-ce là une explication ?

Ou bien encore les poursuites de la police dans les centres sont-elles mieux dirigées que dans les campagnes ? Simples hypothèses.

Causes du dépeçage. — Quel est donc le but du dépeçage : c'est évidemment de faire disparaître facilement le cadavre sans attirer l'attention.

Dans le plus grand nombre de cas, il est manifeste que la division du cadavre a simplement été destinée à en diminuer le volume et à en disperser les fragments qui sont jetés au hasard dans une mare, une rivière, un égout, une fosse d'aisances.

Il est très probable, qu'avant le découpage, l'assassin prévoit de quelle façon il fera disparaître les traces de son forfait. Or, le plus souvent, le cadavre est destiné à être enfoui dans les fosses d'aisances.

Dans les grandes villes, on trouve ordinairement des latrines pourvues d'une cuvette conique, terminée inférieurement par une lunette plus ou moins étroite ou garnie d'une fermeture hydraulique, aboutissant à un tuyau de chute qui, directement ou par un branchement coudé à angle plus ou moins aigu, conduit les matières dans la fosse. Le corps de l'enfant est donc forcé de suivre un trajet étroit (8 à 11 centimètres), plus ou moins long, sinueux ; il court le risque de rester en chemin. Le dépeçage aura pour but le

cheminement facile dans le tuyau de chute. Nous en citerons un bel exemple (*Lo Sperimentale*, t. LIX, 1887, Florence) :

« Sur la réquisition de l'autorité judiciaire, j'ai eu occasion, en compagnie de mon maître, le professeur Angelo Filippi, d'examiner le cas suivant qui ne me semble pas dépourvu d'importance médico-légale, autant par la rareté relative du fait, que par l'enseignement pratique que l'on peut en retirer.

« Voici le cas :

« Requis le 24 mars..., constater si une certaine B., de Reggelo, couturière, avait accouché depuis un mois environ.

« Celle-ci, en confirmation de son premier interrogatoire, nous raconte ce qui suit :

« Prise de douleurs le soir du 25 février, dans le milieu de la nuit, elle va aux cabinets et met au monde un enfant qui tombe brusquement sur les dalles et pousse des gémissements. De peur d'attirer l'attention si elle le laissait crier, elle le jette dans l'ouverture des latrines ; mais comme il y avait une soupape, et que l'ouverture inférieure avait 8 centimètres à peine, l'enfant ne pouvait y passer. Voyant que l'enfant était mort, et ayant résolu de le faire disparaître, elle va à la cuisine chercher un couteau et réduit l'enfant en pièces qui peuvent alors passer par l'ouverture du tuyau. »

L'identité du cadavre est en outre beaucoup plus difficile à établir, surtout si les différentes pièces ont été dispersées, et s'il en manque d'importantes au moment de l'expertise.

Faut-il tenir compte aussi de ce l'on a appelé la contagion du meurtre ? M. Lacassagne, nous l'avons vu, ne l'admet pas. Il croit plutôt à l'imitation, due à la diffusion de la presse.

Mais aussi, ne faut-il pas tenir compte de l'*instinct destructeur*, d'un moment d'affolement dû à un esprit obscurci ; le meurtre n'est-il pas commis par « une main aveugle », comme le dit M. Brouardel ?

État d'esprit de la coupable au moment du meurtre.

— Cette question a souvent préoccupé les médecins légistes et les juges. M. Bourdon s'est occupé particulièrement de cette difficile question dans un de ses discours.

« La femme qui accouche est une malade ; elle est placée dans un état physique susceptible d'exercer une action profonde sur sa volonté, et si la crise qu'elle traverse n'abolit pas son libre arbitre, elle lui porte cependant une certaine atteinte en laissant seulement subsister une responsabilité sensiblement atténuée. C'est là un fait universellement constaté par la science médicale, et il faut peu s'étonner que l'irritabilité nerveuse, les bizarreries de caractère si fréquentes et si apparentes pendant la grossesse aillent en croissant jusqu'à l'heure de la délivrance. Or, si, à cet instant de suprême souffrance, la mère, femme mariée ou fille, tue son enfant, peut-elle être traitée comme une meurtrière ordinaire, et n'est-elle pas dans un état physiologique dont il est juste de tenir compte par rapport à l'imputabilité de l'acte criminel ? »

Peut-il arriver donc, comme le prétendent certains auteurs, que la femme soit prise au moment de l'accouchement d'un accès de délire pendant lequel elle tue son enfant ; après quoi elle retrouve entièrement la raison ? (thèse reposant sur trois cas cités par Marcé). « Rien, répond Brouardel, en pathologie mentale, ne nous permet d'accepter un tel phénomène physiologique. »

L'acte de dépeçage est insensé, mais comme Lasègue l'a dit depuis longtemps : « Quelque insensé que soit un acte, il ne prouve pas, par lui seul, que celui qui l'a commis était aliéné. »

Cependant n'y a-t-il pas un trouble de la raison, une perversion des facultés affectives, une sorte de délire passager qui peut suivre la délivrance, auxquels on peut attribuer le meurtre du nouveau-né ? C'est revenir encore à la question tant débattue et controversée, la question médico-légale de la folie.

Il y a évidemment des faits incontestables dont on pourra tenir compte ; mais il faut admettre que nous sommes en présence d'une surexcitation de la sensibilité, et que cette sensibilité, elle, laisse intacte la raison.

Burdach cite des cas analogues chez les animaux : « Les femelles de certains animaux, dit-il, sont quelquefois prises, pendant la parturition, d'une fureur durant laquelle elles se jettent sur leurs petits et les mordent au point de les tuer. »

Mais les animaux manquent de raison, excuse qui fait défaut à l'homme.

Comment interpréter tous ces cas différents et

contradictoires cités soit par Marcé, soit par Gall, Castelneau, Barbier, Michu et tant d'autres. — Que valent ces faits, que conclure ?

L'appréciation de l'état mental dans les cas de dépeçage ne doit pas, nous semble-t-il, différer ici de ce qu'il doit être dans tous les autres cas. — Recherche des antécédents et des circonstances qui ont accompagné le crime. — Y a-t-il, oui ou non, des traces manifestes d'impulsions irrésistibles, d'idées délirantes qui ont pu modifier la liberté morale de la coupable et lui enlever la responsabilité morale de ses actes ?

Que les jurés soient pitoyables, qu'il y ait de nombreuses circonstances atténuantes dues à l'état de ces coupables obsédées depuis plusieurs mois par la crainte du déshonneur qui les attend, obligées de vivre enfermées dans leur secret, n'ayant rien préparé et ne pouvant rien préparer ni pour elles ni pour leur enfant sans se dénoncer, abandonnées le plus souvent par leur amant, soit, nous ne soulèverons aucune objection.

Nous dirons seulement que le médecin expert doit se dégager de ces peintures et fermer l'oreille à ces mouvements d'éloquence pour juger froidement les faits après qu'ils auront été replacés dans leur véritable jour et réduits aux proportions qui leur appartiennent dans la réalité.

Il est des cas évidents d'irresponsabilité. Par exemple, cette femme, en Allemagne, qui découpait en morceaux l'enfant qu'elle allaitait, le mit dans une marmite avec du lard et des choux, et se prépara

à servir à son mari ces horribles mets. Il y a là quelque chose qui indique l'aberration mentale la plus éclatante, et du même coup, l'irresponsabilité de cette femme devenue criminelle sans le savoir.

Mais le plus souvent, nous le croyons du moins, il n'existe pas de folie et d'impulsion plus ou moins temporaire, à moins que nous ne soyons en présence d'alcooliques, d'épileptiques ou d'hystériques.

Qu'il y ait des circonstances atténuantes, c'est possible, c'est même certain ; de l'irresponsabilité, nous ne le croyons pas.

CHAPITRE II

DU ROLE DE LA FEMME DANS LE DÉPEÇAGE CRIMINEL

Ainsi que nous venons de le voir dans cette étude sur l'infanticide et le dépeçage, le coupable est, à de très rares exceptions, presque toujours une femme.

Cette constatation jointe à d'autres précédemment faites, dans un chapitre sur les foules criminelles, nous a amené à étudier cette question un peu particulière du rôle de la femme dans le dépeçage criminel.

Les faits de dépeçage pratiqués par des femmes sont-ils fréquents ?

Nous trouvons dans les chroniques de G. Paradin en 1547, le récit fait sur « une femme Cléopâtre, de Lyon, qui ne sachant comment se débarrasser d'un mari ivrogne et vicieux, l'égorge un soir qu'il estoit tout noyé de vin, dormant et ronflant, et puis désirant si secrètement conduire son affaire qu'elle ne fust point décelée et que tout fust tellement enveloppé en secrest et silence qu'il ne s'en engendrast aucune suspicion ny conjecture, entreprist de mettre

le corps de son mari en pièces et quartiers, et le porter la nuit au Rhône. »

Le Dr Aubry, dans un intéressant article sur l'homicide commis par la femme, cite également quelques cas : les uns sont empruntés à Trélat, qui parle de deux femmes, dont l'une tue son père, ouvre sa poitrine et commence à dévorer son cœur ; l'autre tue des petits enfants, les découpe et sale leur corps pour s'en nourrir ; les autres à Corre, dans les Antilles : 1° sous la direction de Jeanne, on immole la petite Claireine, on la dépèce et on la mange en grande pompe (1864) ; 2° on arrête une dizaine de cannibales parmi lesquels une mère qui a livré et mangé ses propres enfants (1869) ; 3° en 1870, deux femmes sont surprises se régaland de la chair d'un enfant (Corre : *le Crime en pays créole*).

Mais la plupart des observations faites sur ce sujet ont été recueillies par Ravoux dans sa thèse. La liste est assez longue des cas où la femme est complice (le dernier en date est Vétard à Joigny), mais il n'en est plus de même des cas où la femme opère seule. « Sur les trente cas, que nous avons réunis, a écrit le professeur Lacassagne, les dépeceurs opérant seuls sont toujours des hommes, sauf dans l'observation de cette paysanne de Schlestadt, une folle, sans doute, qui tua son enfant, le dépeça et le mit en ragoût, et dans l'observation de la femme Henry, de Saint-Brieuc, d'une force herculéenne, qui assomma son mari, un ivrogne, à coups de trique, et le lendemain coupa le corps en six morceaux avec une hachette. »

La conclusion de ces observations est que si ce genre de crimes est rarement accompli par une femme seule — deux fois sur trente —, il est au contraire très fréquemment commis, huit fois sur trente, plus du quart, par un homme aidé ou assisté d'une ou de plusieurs femmes.

Dans nos tableaux synoptiques, nous n'avons pu relever aucun cas de dépeçage pratiqué par une femme seule (1). Dans un cas seulement, il y a eu sans doute complicité et encore il n'a pas été possible à l'instruction de l'établir. C'est dans l'affaire du parricide de Leyr (Meurthe-et-Moselle). Que penser de cette femme Ancion qui voyant son fils dépecer le corps de son père, à l'aide d'une hache, d'une scie et d'un chevalet, se contenta de lui dire : « Voilà de la belle ouvrage que tu fais là. »

Cependant, il est incontestable que dans certains crimes de dépeçage, la participation de la femme a été évidente, ou comme auteur même de l'acte, ou comme complice.

Comme ayant entrepris elle-même cette funèbre besogne du dépeçage d'un cadavre, il ne faut voir en général parmi les mobiles qui y ont poussé la femme que la folie avec ses subdivisions plus ou moins nombreuses, le sadisme dans quelques cas très rares, la haine et la colère, enfin la religion.

La folie. — Il est encore assez facile d'en trouver de nombreux exemples. C'était évidemment une folle

(1) Nous ne sommes pas assez documentés sur le cas que nous signalons en Égypte.

que cette paysanne de Schlestadt, dont nous avons parlé tout à l'heure.

Il en était de même de Maria de Las Dolores, dépeçant et mangeant le cœur de son père. Que dire aussi de cette femme, dont parle Laugius, qui désirant manger de la chair de son mari, l'assassina et en sala une grande partie pour prolonger son plaisir (Légrand du Saulle, *Traité de médecine légale*).

Le sentiment religieux. — On sait combien sa puissance est grande chez la femme et combien de crimes ont été commis au nom de la religion. La plupart des faits d'anthropophagie dans les Antilles, et que nous avons cités, d'après Corre, sont des actes purement religieux, mais dans lesquels la femme fait voir toute la férocité dont elle est capable.

Enfin la haine alliée à la colère ont été souvent des mobiles puissants de crimes de dépeçage, et dans ces cas surtout, la femme a en quelque sorte imprimé un cachet tout particulier à son acte. Nous l'avons vu à propos du dépeçage pratiqué par les foules criminelles. « Les émotions violentes, la colère notamment, a écrit le D^r Prieur, ont chez les femmes une sorte de retentissement génital qui se manifeste par des mutilations de ce genre. La célèbre scène décrite par Zola dans *Germinal* n'a rien d'exagéré. »

Rappelons encore le crime de Monterotondo cité dans la thèse de Ravoux : « Le domestique des Tozzi, qui avait assisté au dépeçage, raconta qu'à ce moment le père enleva le couteau que tenait son fils en lui disant : Laisse-moi faire ; je vais t'enseigner comment

on désarticule les membres. Il se mit à l'œuvre et le dépeçage avait commencé, quand la femme Tozzi lui arracha à son tour le couteau des mains pour faire subir au mort une dernière mutilation, en lui enlevant les parties génitales ».

Les cas sont donc assez rares dans lesquels nous voyons la femme prendre une part active et personnelle au dépeçage proprement dit. Comme complice, nous la retrouvons plus souvent. Et alors le mobile du crime a été le vol, la jalousie, la suite d'un adultère.

Le vol difficilement combiné ; tel a été le mobile dans l'affaire du bijoutier Vétard. Le public présent à l'audience fut vraiment stupéfait d'entendre la femme Joséphine Martin raconter avec le plus grand-froid, tout en se déchargeant sur ses co-accusés, la scène du dépeçage à laquelle elle avait été présente. Tel a été aussi le mobile de l'affaire de Barnaz où le propriétaire Claude Faure fut tué et dépecé par son frère Jean Faure et sa belle-sœur Rosine Plancher.

Dans les crimes en quelque sorte passionnels dictés par la jalousie, l'adultère, nous remarquons qu'il est rare de voir la femme jouer un rôle actif. C'est en général l'amant qui se charge de la funèbre besogne. La femme, toujours complice à un degré plus ou moins grand, reste dissimulée.

En résumé, quoi qu'en aient dit de nombreux auteurs qui ont étudié la femme criminelle, et ont conclu qu'au point de vue de la férocité, elle laissait l'homme bien loin derrière elle, on aurait pu être en droit de croire que dans les crimes de dépeçage, la

femme aurait pris une part active à la mutilation du cadavre.

Il n'en est pourtant pas ainsi.

D'un côté, d'après l'enquête, les aveux mêmes des coupables, le résultat des condamnations prononcées dans les affaires de dépeçage où nous voyons la participation de la femme; de l'autre, si nous faisons exception pour les cas de folie ou de colère excessive qui pourront toujours se présenter, nous estimons que dans le dépeçage criminel moderne la femme ne joue, la plupart du temps, qu'un rôle secondaire, en rapport avec son caractère et ses aptitudes spéciales : « Ce sera souvent en simulant une caresse qu'elle préparera l'assassinat. » L'homme, son complice, tuera et dépècera. La femme mettra ensuite à profit ses talents particuliers, pour enfermer, envelopper et coudre les paquets contenant les funèbres débris. La femme n'aime pas les crimes sanglants, son arme véritable, c'est le poison.

Ajoutons enfin, qu'au point de vue psycho-pathologique, la femme fait preuve en ces circonstances d'une insensibilité morale complète et d'une absence totale de sentiments affectifs.

Peut-être dans cet article ne nous aura-t-on pas trouvé assez explicite pour établir nettement le rôle de la femme dans le dépeçage criminel.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir fait un examen complet de la question. Il serait sans doute intéressant de rechercher le pourquoi de ces mutilations génitales dont nous avons parlé et de voir les relations qui peuvent exister entre les périodes mens-

truelles de la femme et ses actes criminels. Le problème est très complexe.

D'ailleurs, si dans les affaires criminelles du genre de celles qui nous occupent, il est difficile d'établir exactement le rôle de la femme, c'est qu'il est bien difficile aussi d'établir la vérité. « Les femmes, comme l'a écrit Zola, ne peuvent raconter exactement les choses. Elles mentent à tout le monde, aux juges, à leurs amants, à leurs femmes de chambre, à elles-mêmes. »

CHAPITRE III

PROFESSIONS ET PROCÉDÉS DES DÉPECEURS

Dans un rapport présenté au Congrès international d'anthropologie criminelle, à Genève, en 1892, le Dr Henry Coutagne s'exprimait ainsi : « La réalité de l'influence des professions sur la criminalité nous paraît admise en principe. Si nous nous faisons illusion sur ce point, l'existence de cette relation pourrait être démontrée, sans aller plus loin, par l'étude de la technique matérielle des grands crimes, et surtout des crimes contre les personnes..... L'examen non pas chirurgical et thérapeutique, mais médico-légal d'une blessure conduit à chaque instant à reconnaître l'arme employée, la manière dont elle a été maniée, et comme conséquence naturelle la profession de celui qui s'en est servi. Dans les cas de dépeçage et d'égorgement, l'acquis professionnel du boucher, du cuisinier, de l'étudiant en médecine, a parfois imprimé à la forme des lésions un cachet équivalent à la signature du meurtrier. »

Nous ne voulons pas revenir sur les exemples déjà

tant cités du boucher Avinain, de l'étudiant en médecine Lebiez, de la cuisinière de Tarare. Ce qui est certain, c'est que dans la plupart des cas de dépeçage, le cadavre porte la signature, la marque de l'auteur.

Pour bien étudier cette influence de la profession dans les dépeçages, il faut considérer dans quelles conditions psychologiques; dans quel état d'âme se trouve le dépeceur en présence de sa victime.

Dans la plupart des cas, ainsi qu'il résulte de l'examen des faits, le dépeceur opère seul. Quel que soit le mobile qui l'ait poussé à tuer, quand il se trouve en présence de sa victime déjà morte ou agonisante, que fait-il? Il se pose cette question, à laquelle il a sans doute déjà réfléchi : Ce n'est pas tout; il me faut faire disparaître les traces de mon forfait. C'est alors qu'il entreprend une opération qu'il a peut-être prévue d'avance. La peur, l'état de surexcitation dans lequel il se trouve, la vue du sang, tout cela le grise en quelque sorte, et il dépèce avec la plus grande rapidité possible, craignant à chaque instant que quelqu'un ne le surprenne. Mais il dépèce mal, il plonge son couteau à tort et à travers; s'il rencontre une résistance osseuse contre laquelle son instrument vient heurter, il n'hésite pas à faire une nouvelle entaille, il s'y reprend à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'il arrive à son but. S'il n'y arrive pas, il tord, il arrache, il rompt. Comme Vaubourg le disait lui-même à l'audience : « Après avoir tranché la gorge, comme les vertèbres résistaient, j'ai dû faire tourner la tête sur elle-même. »

Telles sont généralement les conditions dans lesquelles un dépeçage est pratiqué par un dépeceur d'occasion, un individu exerçant une profession quelconque, mais qui de par cette profession n'a pas une culture intellectuelle suffisante et surtout pas la moindre connaissance anatomique. Il veut séparer la tête et les membres du tronc, il s'y prendra comme il pourra, pourvu qu'il y arrive. C'était évidemment le cas du manœuvre Vaubourg, qui après avoir étranglé Boutry, parce qu'il refusait de se prêter à des manœuvres pédérastiques, l'a dépecé.

A l'examen du cadavre, on trouvera donc, outre les signes évidents permettant d'affirmer que le dépeçage a été fait soit pendant la période agonique soit peu de temps après, en quelque sorte le stigmate de la rapidité avec laquelle l'opération a été pratiquée, le désir qu'a eu le criminel de se débarrasser au plus vite du cadavre, son affolement en présence de la mort, et enfin, par les nombreuses entailles faites à faux, son ignorance presque complète des connaissances anatomiques. De ces diverses constatations, le médecin légiste pourra déjà tirer d'intéressantes conclusions.

En d'autres cas, le dépeceur ne dépece pas de suite, il n'opère que sur des cadavres refroidis. Il pense non sans raison qu'il s'écoule moins de sang. Dans cette catégorie peuvent rentrer encore quelques dépeceurs d'occasion. « Fatigué par la lutte, a écrit le professeur Lacassagne, brisé par l'émotion, l'assassin se repose et dort parfois d'un profond sommeil. une fois son crime accompli. Au réveil, il

faut faire disparaître ce corps embarrassant, et c'est alors que surgit l'idée de le mettre en morceaux. »

L'irrégularité du dépeçage, les marques d'inhabileté de celui qui l'a fait, prouveront encore qu'il faut rechercher l'auteur dans une catégorie de gens peu intruits et peu habitués au spectacle de la mort.

Mais si dans la plupart de ces cas, où le dépeceur n'opère pas de suite, où les sections cutanées sont régulières, habilement faites, sans échappées, où nous remarquons l'emploi de procédés spéciaux, semblables ou analogues à ceux employés en médecine opératoire, en art vétérinaire, ou en boucherie, notre attention est mise en éveil et nous songeons de suite à quelques professions particulières, faciles à déterminer, telles que médecins, garçons d'amphithéâtre, bouchers, etc.

L'étudiant en médecine Lebiez avait désarticulé les membres de sa victime avec une précision technique. Le boucher Avinain, qui avait fait des autopsies à la prison centrale de Melun, avait acquis une grande habitude de la dissection et opérait avec habileté le découpage, la décollation, la désarticulation. « Je ne dépeçais pas les cadavres, dit-il à l'audience, je les désarticulais. »

Nous-même, dans la récente expertise faite sur la femme coupée en morceaux à Lyon, avons été frappé d'une désarticulation sacro-iliaque très habilement faite, ainsi que d'une désarticulation du genou par un procédé circulaire que bien des chirurgiens auraient pu prendre pour modèle. Loin de nous cependant l'idée de croire que le coupable appartient

au monde médical. La section longitudinale du sternum en parties égales, et l'emploi de la scie pour détacher l'autre partie du bassin nous ont suffisamment indiqué que le coupable n'avait en anatomie humaine que des connaissances très imparfaites. Il n'en est pas moins vrai que les recherches de la police portèrent principalement sur le monde des garçons bouchers qui abondent dans le quartier de Perrache où le crime fut découvert.

Ces dépeçages habilement pratiqués ne nous étonnent nullement de la part de gens habitués à vivre avec le spectacle de la mort, tels que des médecins, des garçons d'amphithéâtre. Nous comprenons fort bien leur état d'esprit. Nous nous rappelons encore les émotions que nous eûmes pour la première fois en pénétrant dans une salle d'autopsie. Ce ne fut pas sans une certaine appréhension que nous primes le scalpel pour commencer notre première dissection.

Et maintenant, éprouvons-nous la moindre émotion à la vue d'une autopsie, d'un cadavre déchiqueté ou même putréfié comme en voit quelquefois en médecine légale? N'est-il pas bien vrai que l'habitude est une seconde nature? Aussi qu'y a-t-il d'étonnant de voir un homme habitué au spectacle de la mort, le lendemain de son crime accompli, à la vue de sa victime, mesurer froidement les conséquences de son acte, et entreprendre tranquillement le dépeçage?

« Chassez le naturel, il revient au galop. » Sans doute ce cadavre, c'est sa victime, c'est lui qui lui a

ôté la vie ; mais à présent ce n'est plus qu'un « machabée banal. » Aussi il dépecera froidement, posément, sûrement. L'examen des débris révélera au médecin légiste le sang-froid, l'assurance dans le coup de main et la tranquillité parfaite de celui qui est l'auteur d'un dépeçage accompli dans ces conditions (1).

Nous en arrivons maintenant à une catégorie spéciale de dépeceurs, ceux-là de beaucoup les plus dangereux parmi les criminels, et dont le tristement célèbre Richetto nous présente un type assez parfait. Nous avons nommé le dépeceur de profession. Nous ne nous étendrons pas sur Richetto, puisque nous publions les rapports complets concernant cet énigmatique personnage.

Le dépeceur de profession, comme son nom l'indique, n'en est ni à son premier crime ni à son premier dépeçage. Le spectacle de la mort ne peut donc l'émouvoir. Il a fini par s'y habituer. Sa victime tuée, il attendra le moment propice pour commencer sa funèbre besogne, et il l'accomplira avec une réflexion et un sang-froid vraiment étonnants. Il combinera

(1) Tout récemment, en Italie, à Vérone, on jugeait une affaire d'avortement et d'homicide. On avait trouvé dans l'Adige les débris d'une femme coupée en morceaux. Plusieurs officiers italiens furent compromis dans l'affaire. Ce serait, paraît-il, un médecin militaire qui, une fois le crime accompli, se serait chargé du dépeçage. M. le professeur Arrigo Tamassia, de la Faculté de médecine de Padoue, que nous remercions d'avoir bien voulu nous communiquer quelques renseignements à ce sujet, est d'avis cependant qu'il ne faut pas attacher beaucoup d'importance à cette affaire. Il fut très difficile de connaître la vérité, et nous apprenions ces jours derniers que les officiers inculpés venaient d'être acquittés.

tous ses actes, il étudiera ses paroles, ses gestes, il modifiera ses manières s'il y a lieu ; enfin il aura des réponses toutes prêtes, pour si, le cas échéant, il venait à être soupçonné.

Le dépeceur de profession, au point de vue intellectuel, fait preuve sans doute de qualités supérieures à celles de la moyenne des criminels, mais si sa façon de dépecer est régulière, assez bien faite, prouvant le sang-froid et la tranquillité de l'opérateur, il ne s'ensuit pas qu'elle corresponde, comme pour l'étudiant en médecine, le boucher ou le garçon d'amphithéâtre à des procédés spéciaux prouvant des connaissances anatomiques plus ou moins parfaites. Ce qui caractérise essentiellement le dépeçage de profession c'est la monotonie, la méthode qu'une fois adoptée par le dépeceur, il répétera partout et toujours, dans tous ses dépeçages. On pourra lire avec intérêt, pour s'en convaincre, dans le rapport Richetto, le parallèle qui a été établi par M. Lacassagne entre les deux dépeçages de la femme Delorme et de la femme Catinot.

Nous en avons fini avec le rôle des professions dans le dépeçage. Nous ne dirons que quelques mots des procédés employés par les dépeceurs, puisque comme nous venons de le voir, l'étude de la profession des dépeceurs et des procédés qu'ils ont employés sont deux éléments qui se complètent l'un par l'autre.

Ce qui nous frappe surtout dans le *modus faciendi* employé par les dépeceurs, c'est que dans la grande majorité des cas, ils ont commencé par sectionner la

tête. Cette constatation n'est pas sans quelque intérêt, et elle n'a pas échappé à M. Lacassagne. Pour lui, il faut y voir deux raisons : faire disparaître d'abord la partie la plus accusatrice et la plus terrifiante du corps, et ensuite se convaincre de la certitude de la mort. Nous en ajouterons une troisième, celle-ci raison d'ordre mécanique : Il est plus facile de dépecer un corps privé de tête. C'est un fait d'observation banale dans les amphithéâtres que, lorsqu'on remue un cadavre, lorsqu'on le retourne pour lui faire prendre diverses positions, la tête est gênante par ses ballottements incessants. Le plus simple pour le criminel qui veut procéder au dépeçage, est donc de faire disparaître tout d'abord la tête.

Après avoir sectionné la tête, en général les dépeceurs enlèvent les membres inférieurs qui, par leurs dimensions, sont gênants ; ils les partagent en un ou deux fragments, la jambe et la cuisse. Ils enlèvent ensuite les membres supérieurs, en général intacts (quelquefois même ils les lient au tronc), puis le tronc en une ou deux parties sectionnées longitudinalement. Enfin, parfois ils pratiquent un véritable déchi-quetage de tout le corps.

Nous n'insisterons pas sur le nombre plus ou moins considérable de fragments dans les dépeçages. Qu'on se reporte aux tableaux synoptiques.

Outre les cas particuliers dans lesquels il faut faire intervenir la notion de l'instinct destructeur, et dont nous avons parlé dans un chapitre de ce travail, nous croyons que les raisons des différents procédés employés par les dépeceurs sont justifiées par des

considérations d'ordre purement matériel. S'ils mutilent pour empêcher la reconnaissance de l'identité, ils coupent aussi et ils enlèvent en adaptant la longueur et la dimension des fragments aux besoins de leur cause.

TROISIÈME PARTIE

L'expertise médico-légale dans une affaire de dépeçage et la docimasie hépatique.

Nous ne voulons pas reprendre ici cette longue et délicate question de l'expertise médico-légale dans une affaire de dépeçage. M. Lacassagne, comme nous l'avons déjà dit, nous a montré qu'à l'heure actuelle, cette expertise était peut-être plus longue, plus compliquée, mais pas plus difficile qu'une opération quelconque de médecine judiciaire.

Ravoux, dans sa thèse, s'est attaché à répondre aux questions que doit se poser le médecin légiste quand il se trouve en présence de cas de ce genre.

Quelles ont été les causes de la mort ? A quand remonte-t-elle ? Le dépeçage a-t-il été pratiqué pendant la vie, ou le crime une fois commis ?

S'agit-il d'un dépeçage ou de mutilations consécutives, par exemple, à une explosion, à des blessures

faites par certains animaux? Est-on en présence de débris anatomiques? (1).

Enfin comment parvenir à identifier le cadavre dépecé? Quel est son âge, sa taille, son sexe?

Nous renvoyons donc, pour l'exposé de toutes ces questions, fort bien traitées d'ailleurs, à la thèse de Ravoux. On pourra consulter aussi, non sans quelque intérêt, une thèse récente de Paris, sur le même sujet, faite par M. Pitoiset.

Ce que nous voulons ajouter ici, est un procédé scientifique spécial, qui devra être, chaque fois qu'on pourra le faire, le complément nécessaire et obligatoire d'une telle expertise médico-légale. Nous voulons parler de la docimasie hépatique.

« Depuis plus de cinq ans, écrivaient en 1899 MM. Lacassagne et Étienne Martin, dans les *Archives d'anthropologie*, nous avons entrepris au laboratoire

(1) Dans la récente affaire de l'homme coupé en morceaux à Paris, il fut très difficile aux experts de convaincre les magistrats qu'on se trouvait en présence d'un dépeçage criminel et non pas d'un cadavre ayant servi à des travaux anatomiques. On verra à la fin de ce travail, à la suite du rapport de M. le Dr Socquet à ce sujet, le rapport supplémentaire, fait en collaboration avec d'autres experts, qui lui fut demandé, pour affirmer de nouveau qu'il ne s'agissait point de débris anatomiques.

Nous avons eu l'occasion, pendant notre séjour au laboratoire, de prendre part avec M. le professeur agrégé Boyer à une expertise de ce genre. Il s'agissait d'une jambe qui avait été retirée du Rhône, près du pont des Facultés. Il nous fut facile de démontrer qu'il s'agissait d'une amputation de cuisse pratiquée au tiers inférieur. Il existait de plus à l'extrémité inférieure de la jambe un vaste phlegmon avec décollement.

L'enquête vint confirmer nos conclusions. Il s'agissait d'un diabétique. L'opération avait été faite par un chirurgien lyonnais. Comment cette jambe se trouvait-elle dans le Rhône? Mystère.

de médecine légale de Lyon des recherches sur les variations, sous l'influence de la longueur de l'agonie, de la teneur en glycogène et en glucose de la glande hépatique. A l'heure actuelle, le nombre considérable des vérifications faites sur les cadavres, les expériences pratiquées sur les animaux ont permis d'ériger en méthode cette recherche. On peut trouver là une preuve indiscutable de mort lente ou de mort subite, et cette preuve nous la dénommons *docimasie hépatique*. »

Dans plusieurs cas de dépeçage, la docimasie hépatique a été d'un grand secours.

On peut préciser, en effet, presque exactement, à combien de temps après le repas remonte la mort. Autrefois d'après l'examen de l'estomac, on ne pouvait rien dire de précis. Certaines substances, telles que le café, passent très vite. Actuellement, par la docimasie hépatique, on peut non seulement affirmer la date exacte de la mort, mais on peut diagnostiquer si le cadavre est celui d'un sujet tué en pleine santé, ou celui d'un individu ayant succombé aux suites d'une maladie, alors même que l'on ne posséderait qu'un lambeau de glande hépatique.

« Dans un lambeau de glande hépatique extrait d'un tronçon de corps retiré du Rhône et dont le séjour dans l'eau avait été assez prolongé, nous avons retrouvé du glycogène et du glucose ; il s'agissait d'une affaire de dépeçage et en la circonstance, la recherche avait toute son importance pour établir si on avait dépecé un corps mort ou vivant. » (Colomb, thèse de Lyon, 1894 : *la Fonction glycogénique du*

foie dans ses rapports avec les expertises médico-légales) (1).

Dans l'affaire Richetto, on verra que la recherche de la docimasie hépatique n'a pas été négligée.

En quoi consiste cette méthode de la docimasie hépatique ?

« On prélève dans une région quelconque du foie un fragment de tissu pesant 100 grammes environ. On le coupe en morceaux très ténus dans une capsule de porcelaine de façon à le transformer en une bouillie épaisse. On verse une masse d'eau à peu près double et le tout est porté à l'ébullition. On ajoute du noir animal pour décolorer et absorber les substances albuminoïdes. On filtre et on examine le liquide.

« Voici ce que l'on obtient :

« 1° Le liquide est opalescent, il contient du glycogène ;

« 2° Il précipite la liqueur de Fehling, il contient du glucose.

« Dans ces deux conditions, la réaction est complète, la docimasie est positive.

« Si le liquide est clair, il ne contient pas de glycogène. Il ne précipite pas la liqueur de Fehling, la réaction n'existe pas, la docimasie est négative.

« Reste une troisième éventualité. Le liquide est limpide et ne contient pas de glycogène, cependant par la liqueur de Fehling, nous obtenons un précipité. Il contient du glucose. »

(1) On pourra consulter aussi avec beaucoup d'intérêt la thèse de mon camarade et ami le Dr Azémar sur : *la Docimasie hépatique*, Lyon, 1901.

Nous terminerons en rappelant les conclusions de la thèse de M. Azémar.

1° La docimasie hépatique reste un signe très important parmi les faits qui peuvent prouver la mort lente avec agonie ou la mort brusque d'un individu bien portant.

2° L'absence complète de matières sucrées pourra faire penser à une mort survenue après maladie ; en tout cas elle permet d'écarter l'idée de mort violente, suicide, meurtre ou accident.

3° La présence de glycogène et de glucose est un excellent signe d'une mort surprenant un individu bien portant.

4° Dans un foie soumis à l'influence de la putréfaction, le glycogène et le glucose disparaissent lentement. Cette disparition plus ou moins rapide est liée à la richesse plus ou moins grande du tissu hépatique et aux causes qui peuvent favoriser ou retarder la putréfaction.

5° Le glycogène disparaît avant le glucose. A partir de la mort, le glycogène va constamment en diminuant ; le glucose au contraire augmente rapidement, passe par un maximum et décroît insensiblement pour tomber à 0.

6° Dans un foie contenant 3 p. 100 de glycogène, exposé à l'air libre, dans une atmosphère humide, à une température de — 5° à + 10°, on retrouvait du glycogène au bout d'un mois et demi ; le glucose disparaissait un mois après le glycogène. Donc pendant plus de trois mois la docimasie est restée positive.

7° Les hydrates de carbone du foie disparaissent plus vite dans la terre qu'à l'air libre, plus vite dans l'eau que dans la terre, au moins pour les expériences faites en plein été sur des lambeaux de foie.

Les oxydations et les fermentations se produisent d'abord à la périphérie de l'organe, on retrouvera pendant plus longtemps encore du glucose et du glycogène dans les parties centrales de la glande, soigneusement protégées de l'action des agents atmosphériques.

8° Le glucose provenant de la transformation du glycogène *post mortem* (nos expériences l'ont démontré), si l'on retrouve dans un foie de cadavre, à une époque plus ou moins éloignée de la mort, une quantité considérable de glucose, on pourra conclure à la présence antérieure du glycogène.

RAPPORTS

Rapport du Dr Jean BOYER, médecin expert près les Tribunaux sur la « Femme coupée en morceaux » trouvée dans le Rhône, à Lyon, au mois de février 1901 (1).

Je soussigné, Jean Boyer, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Lyon, demeurant dans cette ville, rue de la République, 58, sur les réquisitions de M. Benoist, juge d'instruction, et de M. Grata, commissaire de police du quartier Perrache, en date du 19 et du 21 février 1901.

Serment préalablement prêté, me suis transporté ces mêmes jours et jours suivants à la Morgue et à la Faculté de médecine, pour examiner des débris humains trouvés dans le Rhône, et faire toutes autres constatations utiles.

Le réquisitoire de M. le juge d'instruction déterminait ma mission dans les termes suivants :

« Commettons M. le Dr Boyer, médecin expert, à l'effet de décrire d'une façon complète et minutieuse les fragments : portion gauche du tronc et bras gauche (trouvaille du 19 courant) et jambe droite (trouvaille du 21) retirés du Rhône en deux points du quai Perrache et tous fragments du même cadavre qui pourraient être ultérieurement retrouvés ; y relever toutes les marque caractéristiques, professionnelles ou autres susceptibles d'aider à identifier la personne dépecée ; établir pour chaque fragment la manière dont le dépeçage a été opéré et les instruments qui ont dû être employés ; mouler chaque fragment des parties externes avant dissection ; rechercher, si la chose est possible, de quelle manière et dans quelles circonstances la mort s'est produite ; dire si le dépeçage paraît avoir été opéré au moment de la mort ou à une époque plus ou moins rapprochée ; s'il paraît être l'œu-

(1) M. le professeur Boyer a bien voulu nous faire participer à tous les détails de cette expertise.

vre d'une seule personne ou de plusieurs ; s'il suppose des mains fortes, habiles, expérimentées ; s'il décèle des qualités ou habitudes professionnelles chez son auteur ; dire à quelle époque la plus probable, en tenant compte de tous les facteurs connus ou inconnus qui ont pu retarder la décomposition, paraissent remonter la mort, le dépeçage et l'immersion ; examiner, en faisant appel, en cas de besoin, au concours de tous chimistes ou spécialistes, les résidus divers paraissant contenir du sang, prélevés sur les bords du Rhône dans les enrochements, vers l'endroit où la jambe droite a été retirée ; rechercher, dans la mesure du possible, si c'est bien du sang humain et s'il en résulte, par conséquent, que les fragments jetés dans le Rhône l'ont été au point marqué par une large tache ayant l'aspect d'une tache de sang ; examiner également avec le concours de tous spécialistes, tous linges, tous vêtements, instruments et autres objets quelconques qui pourraient, par la suite, être présumés se rattacher à la même affaire ; examiner, s'il y a lieu, à tous égards, tous individus arrêtés dans cette affaire ; procéder à toutes constatations et observations propres à la manifestation de la vérité. »

J'exposerai tout d'abord mes différentes constatations dans l'ordre chronologique où elles ont été faites, au fur et à mesure des découvertes de l'instruction ; puis j'examinerai la signification et la valeur de ces constatations au point de vue des questions posées par le réquisitoire ; et enfin je déduirai de ces examens et de ces considérations les réponses et les conclusions qui paraissent en découler.

I. — DESCRIPTION DE CHAQUE DÉBRIS

Le 49 février 1901, on transportait à la Morgue la moitié gauche d'un tronc de femme avec le bras gauche.

Le 21, on transportait un membre inférieur : cuisse et jambe, et on recevait de Vienne un paquet contenant des viscères.

Enfin, le 24, étaient trouvés et transportés à la morgue la moitié droite du thorax avec le membre supérieur droit et la tête. Tous ces débris ont été retirés du Rhône.

**1^o Membre supérieur gauche et moitié gauche
du thorax.**

Ces débris sont complètement nus. Le bras est resté attaché au tronc. Il n'existe plus aucune trace de viscères à l'intérieur de ce demi-thorax. Le poids total de ces débris est de 8 kil. 350 gr.

Il existe quatre sections :

Une *section supérieure*, faite au niveau du cou ; le lambeau demi-circulaire ainsi produit mesure 20 centimètres.

Une *section inférieure*, faite au niveau de la base du thorax, et mesurant de 43 à 44 centimètres.

Une *section antérieure* suivant la ligne médiane du sternum, 47 centimètres.

Une *section postérieure* portant sur la tête des côtes, parallèlement à la colonne vertébrale, qui manque. La longueur de cette section est de 90 centimètres.

a) *Section supérieure :*

Elle est constituée par une incision curviligne qui joint en avant l'incision médiane du thorax et en arrière l'incision postérieure.

On remarque, sur le bord de cette incision, trois éperons cutanés à pointe dirigée en dehors et en arrière, ce qui semble indiquer trois reprises de l'instrument tranchant, sous forme d'entailles inachevées. La direction de ces éperons cutanés indique, d'autre part, que la section a été pratiquée de gauche à droite.

b) *La section inférieure* ne présente qu'une particularité : c'est une encoche de 1 centimètre, située à 40 centimètres de l'angle antéro-inférieur du thorax.

c) *Section antérieure.* — Le sternum a été sectionné en son

milieu par une coupe longitudinale. Cette coupe, légèrement sinueuse, part de l'appendice xiphoïde, remonte directement sur une longueur de 14 cent. 5 et décrit finalement une courbe régulière jusqu'à l'articulation sterno-claviculaire droite, dont on aperçoit nettement la facette articulaire sternale. Au point où la section exécute cette courbe, la surface osseuse de section est rugueuse, comme si, à ce niveau, il s'était produit de petites cassures. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que cette section antérieure, pratiquée sur une ligne régulière médiane, en plein milieu d'un os friable et spongieux comme le sternum, et présentant une forme légèrement sinueuse, a été faite par une scie fine et légèrement flexible.

A 2 centimètres de la pointe (l'appendice xiphoïde non compris), il existe une échappée osseuse de l'instrument à languette dirigée en bas et en avant, ce qui permet d'affirmer que la section a été pratiquée de bas en haut, c'est-à-dire en commençant par l'appendice xiphoïde, et en remontant vers la poignée du sternum.

L'incision de la peau est très nette. Elle ne représente qu'une encoche située à 2 centimètres de la section supérieure. A la partie supérieure du revêtement cutané, près de la section médiane du sternum, on remarque une série de petites scarifications verticales très rapprochées, parallèles entre elles et parallèles à l'incision médiane, ayant à peine érodé la surface cutanée, et reposant sur une zone parcheminée longue de 7 cent. 5.

Ces scarifications donnent exactement l'impression de traits très fins, faits par un talon de scie.

Il existe enfin, sur ce demi-thorax gauche, de longues éraflures parallèles pour la plupart à l'incision médiane. La première, longue de 1 centimètre, située dans la région sous-claviculaire, est à 3 centimètres de l'incision médiane. La deuxième, longue de 18 millimètres, est à 15 millimètres de l'incision médiane. La troisième, située dans la région deltoïdienne antérieure, a une longueur de 97 millimètres. Ces éraflures, qui peuvent avoir été faites par la pointe d'un couteau ou la dent

d'une scie, ont pris une teinte parcheminée indiquant très vraisemblablement qu'elles ont été faites *post mortem*.

d) *Section postérieure*. — Cette section a porté sur les onze premières côtes qui ont été coupées au niveau de leurs têtes, près de leur articulation avec la colonne vertébrale. La douzième côte n'existe pas; elle est restée sans doute adhérente à un autre fragment. La section de la peau a été faite dans une direction nettement rectiligne; vers son extrémité inférieure, à 25 centimètres du bord de la section inférieure, elle présente une échappée dont l'éperon est à direction inférieure.

A 4 centimètres du bord de la section inférieure, perpendiculairement à la coupe postérieure que je viens de décrire, existe une ébauche d'incision transversale peu profonde, mesurant 7 cent. 4.

J'ai pratiqué dans différents points du fragment humain ci-dessus étudié des incisions profondes (crevés) qui ne m'ont révélé qu'une petite ecchymose siégeant au niveau de l'épaule.

Le bras est rond, de volume plutôt un peu au-dessus de la moyenne, bien formé et bien fait.

La *main* est petite, potelée, fine. Les doigts sont finement effilés en fuseau, les ongles réguliers, bien taillés et propres.

Peau fine, sans callosités, sans traces de piqures, sans aucune marque professionnelle, sans trace de bagues.

La circonférence du poignet est de 45 centimètres. La longueur du médius est de 8 centimètres.

Aucune blessure de défense. On remarque seulement sur l'éminence thénar une petite cicatrice de 4 centimètre, paraissant être plutôt récente.

Le sein est assez volumineux, piriforme, de consistance ferme, légèrement pendant; son mamelon n'est pas formé et l'aréole n'est pas pigmentée.

Les poils de l'aisselle sont de couleur châtain, ils sont foncés par des parcelles de charbon.

Je n'ai trouvé, sur toute la surface de ce demi-thorax et du bras, aucune marque spéciale, aucun signe particulier, aucune cicatrice autre que la petite cicatrice de la paume de la main.

2° Membre inférieur droit : *Deux fragments.*

Ces débris se composent non seulement du membre inférieur proprement dit : cuisse et jambe, mais aussi d'une partie du bassin. Il y a deux sections, à l'aîne et au genou ; le tout est ficelé par une cordelette.

a) *Cuisse droite et moitié droite du bassin.* — Le poids de ce fragment est de 44 kil. 300. Sa circonférence au niveau du pli de l'aîne est de 59 centimètres.

La circonférence prise au-dessus de la section inférieure, c'est-à-dire au-dessus du genou, est de 38 à 39 centimètres.

Section supérieure. — Elle a consisté essentiellement en une désarticulation du bassin. L'os coxal a été nettement désarticulé du sacrum et on voit sa facette articulaire encroûtée de cartilage.

Le pubis est sectionné sur la partie médiane, dans sa portion cartilagineuse.

Pour mettre quelque ordre dans la description, il est bon de suivre l'ordre présumé des sections.

On a dû commencer par une désarticulation sacro-iliaque et une symphyséotomie. L'incision a suivi les fentes vulvaire, périnéale et anale (en respectant toutefois les orifices vaginal et anal, puisqu'ils ont été retrouvés intacts, comme on le verra plus loin).

De là, la section est remontée en arrière sur une longueur de 40 centimètres. C'est donc, en quelque sorte, une incision longitudinale médiane.

Je remarque à la face interne de l'ischion de nombreuses traces de coups qui paraissent avoir été portés sur le périoste par un instrument piquant.

Le dépeceur devait ensuite séparer la masse des muscles lombaires de celle des muscles fessiers. C'est ce qu'il a réalisé dans sa *section postérieure*.

Celle-ci a été faite en pleine région fessière ; elle est dirigée obliquement de dedans en dehors et de bas en haut ; elle me-

sure 12 centimètres depuis la ligne médiane jusqu'au bord externe; elle présente deux échappées.

Faisant suite à cette incision, mais changeant brusquement de direction, une profonde entaille se dirige de haut en bas et de dedans en dehors, sur la partie postéro-externe de la cuisse, dans la direction du pli inguinal et sur une longueur de 24 centimètres.

Cette entaille a pénétré dans la profondeur des épaisses masses musculaires de la région en y laissant des reprises. Il est très probable que le dépeceur a plongé là, à deux ou trois reprises différentes, un couteau à lame longue et large, mais qu'il s'est senti arrêté par la partie postérieure de la grande échancrure sciatique.

A cette cuisse droite, au niveau de la section supérieure, est attenant un vaste lambeau de peau, de forme triangulaire, appartenant à la paroi abdominale; la base de ce lambeau correspond assez bien à la direction de l'arcade crurale, mesure de 20 à 21 centimètres; sa hauteur est de 23 centimètres. Il ne présente pas trace de vergetures, son côté interne est régulier et paraît avoir été taillé en dehors du muscle grand droit de l'abdomen; son bord s'éloigne de plus en plus de la ligne médiane en remontant de bas en haut.

Le côté externe, également régulier et rectiligne, se prolonge en bas par une incision courbe qui croise la crête iliaque pour se diriger en dehors et en arrière et devenir parallèle à la grande incision ébauchée, précédemment décrite.

En somme, ces deux dernières incisions limitent un lambeau rectangulaire qui reste adhérent, par sa face profonde, à la fosse iliaque externe.

La *section inférieure* de la cuisse consiste en une désarticulation du genou répondant à un procédé de médecine opératoire dit *procédé circulaire*.

L'incision de la peau est nette; elle ne présente que deux petites échappées situées à la partie antérieure; elle descend plus bas en avant qu'en arrière.

La rotule est restée adhérente à la cuisse et on perçoit sa mo-

bilité sur les condyles fémoraux qui, tous deux, apparaissent très nettement mis à nu.

Le fibro-cartilage externe du tibia est resté adhérent au condyle fémoral, mais une partie en a été sectionnée. A la partie interne du condyle externe, existe une trace d'éraflure produite par un instrument tranchant sur le cartilage, ce qui indique que le couteau, après avoir pénétré dans l'échancrure intercondylienne, est venu buter contre le condyle externe et, par conséquent, que la désarticulation a été commencée par la face interne du membre.

La surface du membre ne présente rien de particulier dans son aspect général. Je note la présence de petits poils blonds à la face antéro-externe et des traces de crasse à la partie interne.

Par des incisions profondes (crevés) on découvre de légères ecchymoses dans le tissu cellulaire sous-cutané, à la partie postéro-interne de la cuisse.

b) *Jambe et pied droit.* — Poids 3 kil. 390.

Circonférence au niveau du mollet : 38 centimètres ; circonférence à 19 centimètres du bord inférieur externe du pied : 26 centimètres. A ce niveau, trace d'un lien.

Longueur du pied : 22 cent. $1/2$.

Circonférence prise au niveau du cou-de-pied et passant par les deux malléoles : 28 cent. $1/2$. Circonférence immédiatement au-dessus des malléoles : 20 centimètres.

Il n'existe *qu'une section* à la partie supérieure ; c'est la ligne de désarticulation du genou par le procédé circulaire, ci-dessus décrit.

Les téguments sont nettement tranchés. La ligne de section, qui ne présente qu'une très légère reprise, descend un peu plus bas en arrière qu'en avant. Le cartilage semi-lunaire interne est resté adhérent au tibia. Sur la partie antérieure de ce cartilage on remarque la trace de deux traits produits par un instrument tranchant.

Les ligaments croisés sont sectionnés ; le ligament antérieur incomplètement à sa base, le postérieur est comme déchiqueté.

Il semble y avoir un peu de rétraction des tissus, ce qui permettrait de penser que le dépeçage a suivi de très près la mort.

Aspect extérieur. — Le mollet est gros, bien conformé; la peau est lisse, recouverte d'un léger duvet. Au niveau de la rotule, elle est marquée d'une légère tache grisâtre ressemblant à de la crasse, mais se laissant facilement enlever par un léger frottement. Il n'y a pas d'épaississement de la peau à ce niveau.

Le pied est petit, bien fait et propre; cependant, sur sa face dorsale, la peau présente une empreinte légèrement sale, disposée et limitée à la façon des empreintes de ce genre que détermine le soulier découvert.

En aucun point de la circonférence du membre et de la surface du pied je n'ai constaté de traces de violences.

3° Organes viscéraux trouvés à Saint-Romain-en-Gall.

Ces organes comprennent le vagin, l'utérus avec les ligaments larges et les ovaires, la vessie, l'anus et le rectum, une grande partie de l'intestin grêle et le gros intestin.

Le vagin est bien constitué; il présente des parois assez épaisses; l'ouverture vaginale est conservée avec les caroncules, mais la vulve est absente.

Le canal de l'urètre est intact.

L'utérus a une profondeur de 65 millimètres, sa largeur au niveau de l'interstice des ligaments larges est de 45 millimètres.

Le col utérin est petit, de forme conique, son orifice est arrondi, de petites dimensions et sans cicatrices, comme le col utérin des nullipares.

L'ovaire gauche a été sectionné en partie; la coupe en est très nette et passe par l'axe de cet organe (comme les coupes méthodiques pratiquées dans les autopsies).

J'ai constaté sur le gros intestin les nœuds déjà signalés par le Dr Frécon dans son rapport du 21 février. Sa description des

organes étant d'ailleurs très complète, je crois inutile de la répéter ici. J'aurai à la rappeler lorsque j'en déduirai les interprétations qu'elle comporte.

4° La tête, la moitié droite du thorax et le membre supérieur droit.

Le poids total de la pièce anatomique comprenant ces différents organes réunis entre eux est de 16 kilogrammes.

a) *La chevelure* est adhérente au cuir chevelu, mais celui-ci a été scalpé suivant la ligne d'implantation des cheveux. Ceux-ci sont assez abondants. Ils sont de nuance châtain foncé. Noués en tor sade derrière la tête, ils sont retenus par dix grandes épingles et neuf petites. Leur longueur moyenne est de 70 centimètres.

Un certain nombre d'entre eux sont groupés et réunis par un nœud, dont le lien est constitué lui-même par des cheveux semblables. Ce procédé de ligature serait, paraît-il, plus généralement employé par les coiffeurs.

D'une façon générale, cette chevelure paraît ne pas être très propre, mais elle a pu être traînée dans la boue ou la pous sière ; elle a été trouvée dans un sac plus ou moins propre, elle a séjourné dans l'eau et peut-être dans la vase.

Çà et là on y trouve quelques traces de sang.

La dissection du cuir chevelu présente une ligne sinueuse qui, en avant, suit généralement la ligne d'implantation des cheveux et descend en arrière sur la nuque. Le bord du lambeau est taillé en biseau. Il paraît avoir été scalpé d'avant en arrière.

Dans la continuité du cuir chevelu ainsi détaché, vers la région occipitale, un peu à droite de la ligne médiane, en un point correspondant sensiblement à l'angle postérieur et supérieur du pariétal droit, on constate une *plaie contuse* mesurant sur son plus grand côté 22 millimètres ; immédiatement

au-dessus de cette plaie, le cuir chevelu est érodé sur une étendue de 4 centimètres.

A son pourtour, surtout à droite, on voit une zone ecchymotique occupant la face interne, mesurant dans le sens antéro-postérieur 3 centimètres et dans le sens transversal 25 millimètres.

Cette plaie contuse présente tous les caractères d'une plaie faite pendant la vie : hémorragie, ecchymose, etc.

b) *La tête* est restée attachée à la colonne vertébrale.

Les dimensions sont les suivantes :

Diamètre bi-pariétal : 44 centimètres 6.

Diamètre antéro-postérieur : 47 centimètres.

Hauteur de l'oreille : 51 millimètres.

Longueur du nez : 43 millimètres.

Sur la joue gauche, un peu au-dessus de l'angle interne du maxillaire, existent cinq petites érosions de la peau, avec une petite incrustation bleuâtre, dont la nature est difficile à déterminer, mais qui pourraient le cas échéant constituer un signe particulier d'identité.

Au niveau de la plaie du cuir chevelu, on ne trouve aucune fracture ou simple fêlure de la voûte crânienne.

Le front est bien modelé, ni très haut, ni très large. Les sourcils sont châains ; les arcades sourcilières sont bien formées, l'intervalle qui les sépare est de 2 centimètres.

Les yeux sont gris, plutôt clairs, assez grands.

Les cils sont assez longs, bien fournis, châain.

Le nez est petit, légèrement busqué.

Léger duvet à la lèvre supérieure.

Bouche moyenne. La lèvre inférieure est un peu plus forte que la lèvre supérieure.

Les oreilles sont percées, plutôt petites et un peu larges.

La dentition est assez bonne. *En haut*, au maxillaire supérieur, à gauche, il manque la première grosse molaire. A droite, cette même première grosse molaire manque également.

Les deux dents de sagesse, aux extrémités, ne sont pas sorties.

Au maxillaire inférieur, à gauche, il manque deux grosses molaires. A droite, la première grosse molaire est cariée et à moitié cassée.

Il y a lieu de remarquer que parmi les dents présentes et en bon état, l'incisive latérale droite supérieure est reportée en arrière, tandis que la canine voisine est légèrement portée en avant, et qu'un léger intervalle sépare la canine inférieure gauche de la prémolaire voisine.

c) *Le cou.* — Le larynx, la trachée, l'œsophage et le corps thyroïde manquent.

A droite, on constate une longue section partant de la symphyse du menton, se dirigeant en arrière et en bas vers l'articulation sterno-claviculaire droite. De cet angle part une autre incision qui, remontant légèrement, se dirige en arrière et un peu en haut, jusque derrière le muscle sterno-cléido-mastoïdien puis de là, descend en arrière en suivant une ligne verticale située à 44 cent. 2 de la ligne médiane des apophyses épineuses et enfin, s'arrête à la partie supérieure de la fosse sus-épineuse.

Du côté gauche, à partir de la symphyse du menton, on trouve la lèvre gauche de l'incision précédemment décrite à droite.

Ces deux lèvres s'adaptent parfaitement et constituent une incision partant de la symphyse et traversant les régions sus et sous-hyoïdiennes d'avant en arrière sur une longueur de 64 millimètres.

De la partie inférieure de cette section, part une autre incision oblique se dirigeant en arrière et à gauche, passant à 8 centimètres-au dessous du lobule de l'oreille et allant rejoindre au niveau de la nuque une section verticale médiane, descendant le long du rachis et qui sera décrite plus tard.

Cette incision des téguments est beaucoup plus irrégulière à gauche qu'à droite; elle présente une grande encoche vers son milieu et de petites encoches plus en arrière.

Dans la région latérale droite du cou, on remarque *deux plaies*: la première est située à 6 centimètres au-dessus du lobule de l'oreille à 3 centimètres en arrière de l'angle du maxillaire sur le trajet du muscle sterno-cléido-mastoïdien:

C'est une petite plaie en boutonnière, à direction transversale, mesurant 14 millimètres, entourée d'une zone ecchymotique de 33 millimètres de hauteur sur 45 millimètres de largeur et dont les bords sont un peu contus.

A la partie postérieure de cette zone ecchymotique, sur un même plan horizontal, à 2 centimètres en arrière de cette première plaie, existe une *seconde plaie*, également en boutonnière légèrement oblique de haut en bas et d'arrière en avant et mesurant 7 millimètres.

Ces deux plaies ont tous les caractères de blessures faites pendant la vie.

Je pratique la dissection de la région occupée par elles.

Je constate alors que la première plaie a pénétré profondément et qu'elle a dû être faite par un instrument mixte, piquant et tranchant, de moyenne dimension. Le trajet suivi par l'instrument est légèrement oblique, de bas en haut et de dehors en dedans. La pointe a traversé en son milieu le muscle sterno-mastoïdien, à environ 75 millimètres de son insertion mastoïdienne; de là, elle a passé entre la jugulaire interne, qui a été en partie sectionnée, et la carotide primitive, dont la tunique externe a été éraflée à 4 centimètre de sa bifurcation, mais dont la paroi n'a pas été ouverte. Enfin, l'arme est allée entamer la partie latérale droite de la cinquième vertèbre cervicale, dont le périoste est éraflé sur une étendue de 13 millimètres. Toute cette région est infiltrée par un épanchement sanguin qui semble avoir été très abondant.

La plaie de la jugulaire interne a été évidemment la blessure grave de cette région; elle mesure 7 millimètres.

L'examen de la deuxième plaie indique que l'instrument a pénétré derrière le bord postérieur du muscle sterno-mastoïdien, à 6 cent. 1/2 de son insertion mastoïdienne. A l'aide d'une sonde, on constate que la direction de la plaie est oblique de haut en bas et de dehors en dedans; sa profondeur est de 5 centimètres à 5 cent. 1/2.

Dans le tissu cellulaire de la région prévertébrale, un épanchement sanguin abondant s'est produit.

La masse des muscles prévertébraux a été traversée et l'instrument s'est arrêté contre la colonne cervicale, au niveau des insertions moyennes du muscle scalène postérieur, derrière les deux tubercules postérieurs des cinquième et sixième vertèbres cervicales.

Le périoste vertébral, à ce niveau, présente une légère éraflure.

Dans cette deuxième blessure, aucun organe important ne semble avoir été atteint.

Dans les deux blessures, les éraflures du périoste des vertèbres indiquent que le coup de couteau ou de poignard a été porté avec une réelle violence.

d) *Moitié droite du thorax et membre supérieur droit.*

Il y a lieu de décrire trois sections :

4° *La section médiane antérieure* a une longueur de 39 centimètres; l'incision des téguments est nette et ne présente qu'une échappée, à l'éperon dirigé en bas et située à 12 centimètres de l'extrémité supérieure.

Le sternum est sectionné en son milieu par une coupe longitudinale partant de l'appendice xiphoïde, pour remonter en haut jusqu'à 12 centimètres et de là se diriger vers la droite, en formant une saillie convexe en haut, rugueuse et aboutissant à l'articulation sterno-claviculaire. Cette coupe droite du sternum correspond à la coupe signalée sur la première pièce. Le sternum a été ainsi divisé, comme on l'a vu précédemment, en deux fragments latéraux dont l'un est resté adhérent à la moitié gauche et l'autre à la moitié droite du thorax.

Ce deuxième fragment, dont la description se place ici, semble fracturé ou fissuré en plusieurs points. La poignée est séparée du corps et n'est restée adhérente que par les parties molles. Sa section est sinueuse.

A 2 centimètres de l'extrémité de l'appendice xiphoïde, on voit une entaille de l'os, profonde de 3 à 4 millimètres, à direction oblique en haut et à droite. A 4 centimètres au-dessus, on trouve une deuxième entaille avec languette osseuse à éperon dirigé en bas; à ce niveau, le fragment sternal est

fracturé ; à 2 centimètres au-dessus, légère encoche peu profonde, dont l'éperon osseux est, comme le précédent, dirigé en bas.

Les différents accidents : fractures, fêlures, entailles à éperon constatés sur ce fragment droit de la coupe sternale sembleraient révéler plutôt l'action d'un couperet, d'une hache ou d'un fort couteau, contrairement à ce qui est indiqué par la coupe du fragment gauche, mais sur cette dernière coupe, l'action de la scie est, comme je l'ai affirmé plus haut, marquée trop nettement pour qu'il puisse subsister un doute. Les irrégularités et les accidents de la coupe droite peuvent d'ailleurs facilement s'expliquer dans l'hypothèse de la scie. Il suffit en effet de supposer que le dépeceur, pendant qu'il sectionnait le sternum, appuyait plus ou moins fortement sur un des côtés de la section. Dans ce cas, le fragment sur lequel il appuyait devait se rompre de temps en temps, à mesure qu'il était détaché par le trait de scie.

Le sens des entailles de la coupe droite démontre comme l'a déjà démontré la coupe gauche que la section du sternum a été faite de bas en haut, en remontant de l'appendice xiphoïde vers la poignée sternale.

2^e Section inférieure :

On peut évaluer sa longueur demi-circulaire prise sur les téguments à environ 45 ou 46 centimètres.

Le caractère dominant de cette section, c'est l'irrégularité. Elle présente de nombreuses encoches, profondes, ayant déterminé de nombreux éperons cutanés.

Elle part de l'extrémité inférieure de la section longitudinale dorsale, qui sera décrite plus loin, et se dirige obliquement du haut en bas et de dedans en dehors sur une longueur de 14 centimètres ; puis, changeant brusquement de direction, elle forme une profonde encoche de 34 millimètres, remontant de bas en haut et de dehors en dedans. Au fond de cette encoche, on remarque un éperon cutané dont la pointe est dirigée en bas.

L'incision, après cette encoche, reprend sa direction transver-

sale primitive, avec quelques irrégularités, sur une longueur de 45 millimètres; puis elle continue en présentant sur un parcours de 72 millimètres deux échappées assez profondes à éperon dirigé en bas et en dedans.

Enfin elle contourne la région antéro-latérale de l'abdomen sur une longueur de 20 centimètres et vient rejoindre l'extrémité inférieure de la section antérieure; sur ce dernier parcours, elle ne présente qu'une échappée à éperon dirigé en haut et en dedans.

Pour compléter cette description, il faut signaler deux entailles profondes ébauchées, parallèles à la section inférieure que je viens de décrire.

La première de ces entailles est située en avant et part exactement de l'extrémité inférieure de la section antérieure; elle est transversalement oblique en dehors et en haut, elle mesure 48 centimètres de long.

La deuxième est située en arrière, elle commence à 4 centimètres au-dessus de l'extrémité inférieure de la section postérieure; elle est transversale, longue de 14 cent. $1/2$ et assez profonde.

Toute cette description de la grande section inférieure de l'hémithorax droit, avec ses irrégularités, ses échappées et les entailles secondaires, établit que le dépeceur a dû faire usage d'un couteau à lame longue et large et qu'il s'y est repris plusieurs fois, ne possédant probablement pas des notions anatomiques assez précises et allant buter avec son arme contre les plans osseux profonds. La grande encoche qui vient d'être signalée indique nettement que le couteau est venu buter contre l'os iliaque droit et l'a ensuite contourné.

Il faut noter qu'une grande partie des muscles psoas droits existent encore; ils sont sectionnés, mais ils ont conservé leurs insertions supérieures.

Quant aux sections osseuses, voici comment elles ont été pratiquées :

A droite, il y a une désarticulation sacro-iliaque absolument nette. Le sacrum et le bord supéro-postérieur de l'os iliaque

gauche ont été sectionnés à l'aide d'une scie. Cette section est nette, très régulière et sans aucune échappée osseuse. Le sacrum est coupé suivant une ligne fortement oblique de droite à gauche, commençant à droite au niveau de la deuxième vertèbre sacrée, remontant de bas en haut et atteignant le bord supéro-postérieur de l'os iliaque gauche.

Le dépeçage à ce niveau a dû commencer par la désarticulation sacro-iliaque droite et continuer par le sacrum et l'os iliaque gauche.

3^e Section postérieure. — Sa longueur est de 52 centimètres. Elle a été faite sur la ligne médiane de la région dorsale, plutôt un peu à gauche; elle aboutit non pas aux apophyses épineuses des vertèbres, mais au côté gauche du corps vertébral. Elle est régulièrement verticale et ne présente qu'une encoche en haut à 6 centimètres de la section supérieure; l'éperon cutané de cette encoche est dirigé en bas.

Elle rencontre en bas, à 4 centimètres de la section inférieure l'incision horizontale précédemment décrite. Comme je l'ai déjà indiqué, la section osseuse a porté sur la tête des côtes gauches. La 12^e côte est intacte et n'a pas été sectionnée. La 1^{re} côte est brisée, la 3^e présente quelques irrégularités; pour les autres, la section est nette. La colonne vertébrale qui a été, comme on le voit, prise avec la moitié droite du thorax, ne présente aucune autre particularité que celles déjà signalées dans la région du cou.

A la surface du fragment anatomique ci-dessus décrit, rien à signaler.

Les constatations faites sur la paroi thoracique, le sein et le membre supérieur: bras, avant-bras et main, sont exactement les mêmes que celles déjà indiquées pour la moitié gauche du thorax et le membre supérieur gauche.

Profondément, les incisions (crevés) n'ont révélé aucune ecchymose, aucune hémorragie.

D'ailleurs, au moment où ces recherches ont pu être faites, les tissus étaient déjà en pleine putréfaction.

II. — DESCRIPTION D'ENSEMBLE ET RECONSTITUTION

Tous les tronçons de cadavre qui ont fait l'objet de la description précédente se rapportent, sans aucun doute possible, au même sujet. Les deux moitiés du thorax, sa moitié droite et le tronçon portant le membre inférieur droit, les deux fragments de ce dernier, toutes ces pièces rapprochées et juxtaposées sur la table d'amphithéâtre s'adaptent exactement par leurs coupes et sont semblables entre elles par leur volume, leurs formes, leurs contours et leur aspect. Elles proviennent du corps d'une femme jeune et douée d'un certain embonpoint.

L'examen *du squelette*, après préparation spéciale ayant complètement détaché les parties molles, a donné les résultats suivants :

Les différents os sont plutôt frêles et légers ; leurs saillies, leurs rugosités et leurs crêtes sont peu saillantes, atténuées, adoucies ; les dépressions et les gouttières sont peu profondes.

Les *omoplates*, dans les bordures cartilagineuses de leur écaille, le long du bord interne et à l'angle inférieur, présentent des grains osseux (ce qui est considéré comme dénotant l'âge de seize à vingt ans).

Aux *humérus*, on voit encore distinctement le sillon de l'épiphyse supérieure, néanmoins la soudure est faite. (Présomption d'âge : vingt et un à vingt-cinq ans.)

Aux *cubitus*, on voit encore le sillon de soudure de l'épiphyse inférieure. (Vingt et un à vingt-quatre ans.)

Aux *radius*, le sillon de soudure inférieur est très distinct. (Vingt et un à vingt-quatre ans.)

Sur la *crête iliaque droite*, à sa partie postérieure et sur le petit fragment restant de la crête iliaque gauche, la soudure n'est pas faite. (Elle est généralement complète à vingt-neuf ans.)

Au *fémur*, toutes les soudures sont complètes, mais récentes.

Au *tibia*, on voit encore très nettement le sillon de soudure récente de l'épiphyse supérieure. (Dix-huit à vingt-quatre ans.)

Au *péroné*, tout est soudé. (Id.)

En somme, aux membres supérieurs et au membre inférieur droit (le seul qui ait encore été retrouvé), toutes les soudures des épiphyses aux diaphyses sont faites, mais elles sont de date récente. A l'os iliaque seul, cette soudure n'est pas encore complète.

Les *mensurations des os longs* et le calcul des moyennes, pour la recherche de la taille, ont fourni les renseignements suivants :

	Longueurs	Coefficients	Tailles approximatives
Fémur droit . . .	400 ^{mm} ×	3.74 =	1.4840
Tibia droit . . .	340 ×	4.64 =	1.5674
Péroné droit . . .	340 ×	4.66 =	1.5844
Humérus droit . .	295 ×	5.22 =	1.5399
Humérus gauche .	295 ×	5.22 =	1.5399
Cubitus droit . . .	240 ×	6.66 =	1.5984
Cubitus gauche . .	237 ×	6.66 =	1.5784
Radius droit . . .	224 ×	7.46 =	1.5824
Radius gauche . .	220 ×	7.46 =	1.5752
Moyenne :	$\frac{14,05}{9}$	= 1 ^m 555 taille approximative <i>très probable</i>	

III. — CONSTATATIONS ACCESSOIRES

Il m'a été remis deux flacons contenant : l'un un mélange de neige fondue et d'une matière colorante rougeâtre ; l'autre, de la neige non fondue, colorée en rouge sang.

J'ai constaté, en appliquant simplement la méthode Van Deen (teinture de gayac et essence de térébenthine) que le premier mélange n'était vraisemblablement pas coloré par du sang, tandis que le second a fourni une réaction positive, indice très probable de la présence du sang.

J'ai remis ces deux échantillons, pour plus amples examens, ainsi que le sac dans lequel ont été trouvés la moitié droite du thorax et la tête à M. le professeur Florence, conformément aux indications de ma commise. M. Florence rédigera, s'il y a lieu, une note complémentaire relatant les résultats de ses recherches.

IV. — RÉSUMÉ, DÉDUCTIONS ET CONCLUSIONS

Les constatations qui précèdent comportent les déductions suivantes :

1° *Identité de la victime :*

La victime était une femme âgée de près de vingt-cinq ans, d'une taille d'environ 1 m. 55, d'un certain embonpoint, aux cheveux châtain foncé, assez abondants, d'une longueur moyenne de 70 centimètres, au front bien modelé, ni très haut, ni très large, aux sourcils châtain, séparés au milieu par un intervalle de 2 centimètres, aux yeux gris, plutôt clairs, assez grands, aux cils assez longs, bien fournis, châtain, au nez petit et légèrement busqué, aux oreilles plutôt petites, un peu larges et percées à leur lobule.

La bouche est moyenne, la lèvre inférieure est un peu plus forte que la lèvre supérieure, celle-ci est recouverte d'un léger duvet. La dentition est assez bonne. Manquent : une première grosse molaire en haut et à droite, les dents de sagesse et deux grosses molaires en bas et à gauche, la première grosse molaire en bas et à droite est cariée et à moitié cassée, l'incisive latérale droite supérieure est reportée un peu en arrière, la canine voisine, portée en avant ; la canine inférieure gauche est séparée par un léger intervalle de la prémolaire voisine. Sur la joue gauche existent cinq petites érosions de la peau, avec une petite incrustation bleuâtre. Les mains sont petites, fines, potelées ; doigts finement effilés en fuseau, les ongles réguliers, bien taillés, propres ; on ne remarque aucune marque professionnelle, piqûres d'aiguille ou callosités, aucune trace de bague ; sur la paume de la main gauche, une petite cicatrice plutôt récente.

Les seins sont volumineux, bien formés, légèrement pendants, sans bout formé et sans aréole pigmentée.

Le pied est petit, bien fait et propre ; une empreinte semble indiquer que la victime portait des souliers découverts.

Cette femme n'a probablement eu aucune grossesse avancée.

2° *Cause de la mort.* — La victime a tout d'abord été frappée au sommet du crâne, à l'aide d'un instrument contondant, à petite surface d'application, d'un coup assez violent qui ne devait pas être mortel par lui-même, mais qui a dû déterminer la chute. Elle a été ensuite atteinte, au côté droit du cou, de deux plaies par un instrument tranchant et piquant, de volume moyen, assez long et peu large, manié avec une certaine vigueur; l'une des deux blessures a ouvert la veine jugulaire interne et déterminé la mort par [hémorragie; la direction profonde de cette blessure et son siège à droite indiquent: ou bien que l'instrument était tenu de la main gauche, ou bien que le meurtrier était placé derrière la tête de la victime.

3° *Dépeçage.* — Le dépeçage paraît avoir été fait au moment de la mort ou immédiatement après. Il peut être et il est probablement l'œuvre d'une seule personne; il suppose des mains assez fortes et habiles. Étant donné qu'habituellement le tronc n'est pas dépecé et que les dépeceurs se contentent ordinairement de la décapitation et de la désarticulation des quatre membres, étant donné qu'ici le tronc a été divisé en deux moitiés latérales, avec section médiane et longitudinale du sternum en avant et section des côtes près de la colonne vertébrale en arrière, et que des nœuds ont été pratiqués sur l'intestin, tous procédés ordinairement employés dans les abattoirs ou les boucheries, le dépeçage ici décrit paraît révéler chez son auteur une certaine expérience ou connaissance des habitudes professionnelles des bouchers ou garçons d'abattoir.

Au tronc, la section supérieure a été pratiquée de gauche à droite, la section antérieure et la section postérieure de bas en haut. Au bassin et à la cuisse, la section a dû commencer par le pubis, se continuer par la vulve, le périnée et l'anus, remonter en dehors vers la région fessière et se diriger ensuite vers le pli inguinal; puis l'instrument tranchant a été plongé profondément à la recherche de l'articulation coxo-fémorale. A ce moment, ayant buté contre l'os, il a repris au-dessus; l'opération s'est continuée par la désarticulation sacro-iliaque droite et s'est terminée par la section, à la scie, de la colonne lom-

baire et de la crête iliaque gauche. Enfin, le dépeceur a désarticulé le genou. Ces différentes sections ont dû être faites à l'aide d'un couteau solide et assez long et d'une scie fine et flexible.

En scalpant le cuir chevelu, le meurtrier avait probablement pour but de défigurer sa victime, imitant dans une certaine mesure cet autre dépeceur qui avait rasé la tête avant de la jeter à la Seine (Billoir):

4° *Époque probable de la mort, du dépeçage et de l'immersion.* — Étant donné que, d'une façon générale, la putréfaction des fragments d'un corps dépecé marche assez vite, l'état de conservation parfaite dans lequel ont été trouvés les fragments ci-dessus étudiés, tout en tenant compte des facteurs qui ont pu en retarder la décomposition : température extérieure froide, eau, hémorragie, etc., indique que la mort était récente, que le séjour dans l'eau a été de courte durée; en somme, que la mort, le dépeçage et l'immersion n'ont dû précéder que de trois ou quatre jours la découverte du premier tronçon.

5° *Résidus paraissant contenir du sang, prélevés sur les bords du Rhône.* — Les résidus de neige colorée prélevés sur les bords du Rhône contenaient :

L'un une matière colorante rouge qui n'était pas du sang, et l'autre une matière colorante constituée par du sang.

Il n'a pas été possible de rechercher si c'était bien du sang humain.

6° Le sac contenant les débris découverts en dernier lieu, le linge trouvé avec les viscères et tous autres objets qui pourraient être soumis à mon examen feront, en cas de constatations utiles, l'objet d'une note complémentaire.

Signé : D^r Jean BOYER.

1^{er} octobre 1901.

AFFAIRE RICHETTO

La Veuve Delorme.

Le 7 janvier 1900 furent apportés au laboratoire, provenant de la boutasse Noack, les restes d'une femme constitués par un crâne avec cheveux, un bassin, une portion de la colonne vertébrale et des débris de côtes.

1° Ce crâne est celui d'une femme âgée de soixante à soixante-dix ans environ ; il manque le maxillaire inférieur. Les cheveux sont gris : il y a une fausse natte constituant un chignon très fortement imprégné de poussières charbonneuses.

2° Le bassin est complet. Il y a les têtes des deux fémurs bien sectionnés à la scie. La transformation des muscles et tissus en adipocire montre un séjour dans l'eau que, à première vue, nous apprécions devoir être dix-huit mois environ.

Nous n'avons pas, comme l'avaient supposé les personnes qui avaient les premières examiné ces débris, trouvé de la chaux sur le bassin ou les différents os. La masse blanchâtre qui remplit la cavité du bassin est adhérente aux os et constituée par la transformation en adipocire des muscles et graisses de l'organisme.

En effet, si l'on met dans une capsule de porcelaine une partie de cette substance et qu'on porte le tout à la chaleur d'un bec Bunsen, on voit l'adipocire fondre lentement comme le font les graisses ; de plus, au toucher, on a une sensation savonneuse caractéristique.

Les fragments osseux ont été trouvés, le 26 janvier, chemin des Graviers, dans le fourré d'une haie épaisse. Ce sont des fragments d'os longs.

1° Deux condyles du fémur gauche avec la rotule, le tibia et le péroné.

2° Une portion inférieure de l'humérus droit avec les deux os de l'avant-bras.

3° Le cubitus (partie supérieure) et le radius gauche.

Les 27 et 28 janvier on nous apporte des ossements trouvés dans le même buisson et qui constituent plusieurs paquets.

I. — Dans l'un il y a des lambeaux de peau transformés en adipocire. Des deux fémurs, l'un, le droit, est presque décharné. A l'autre est attachée une grande quantité de tissu musculaire desséché.

Les condyles du fémur droit. — La rotule droite.

Des fragments d'humérus droit et gauche.

II. — Dans un autre paquet, il y a la partie inférieure des os de l'un des avant-bras — l'extrémité inférieure de l'humérus gauche — une main droite — quatre doigts — le grand os — l'os crochu — des métacarpiens — l'atlas — une molaire. — la mandibule.

III. — Dans ce paquet est un morceau de cuir bizarrement découpé — plus quatre doigts de la main gauche moins momifiés — plus humides.

IV. — Dans ce paquet sont les pieds droit et gauche desséchés.

V. — Ce cinquième paquet porte l'inscription « terre paraissant avoir été apportée avec un des pieds » on l'a trouvée tout à côté.

Le fragment du fémur est constitué par un débris osseux de 5 centimètres environ de hauteur. Au condyle externe est adhérent un long lambeau de peau chagrinée et verruqueuse en dedans, ressemblant un peu à la transformation en adipocire. La section du fémur a été faite à la partie antérieure, à 28 millimètres de la poulie articulaire. La section a été pratiquée de dehors en dedans ; il y a un éperon de substance qui indique que l'os a été cassé en cet endroit. La surface de section est une sorte de triangle dont le petit côté est en dehors. La moelle est à larges vacuoles : la portion osseuse est raréfiée et a à peine 2 millimètres.

Le tibia gauche a une longueur de 23 centimètres. Il y adhère

des portions tendineuses, ainsi que le tendon rotulien auquel la rotule est encore attachée et les tendons de la patte d'oie (couteur, demi-tendineux, droit interne). Rien de particulier au plateau tibial.

A la partie inférieure, section d'avant en arrière. Saillie de brisement en arrière, existant aussi sur le péroné.

La paroi osseuse a 5 millimètres environ. Un essai de scie a été fait sur la crête du tibia.

La rotule mesure 48 millimètres sur 35 millimètres.

Le péroné, d'une longueur de 24 centimètres, présente un lambeau musculaire qui paraît transformé en adipocire. Rien de spécial à la tête de cet os. La section a été faite d'avant en arrière. A noter une incision irrégulière à la face postérieure de l'os.

Au cubitus droit, tient encore un fragment de l'humérus. Il y a des muscles en adipocire et de la peau au côté interne du cubitus. Les deux os de l'avant-bras ont été sectionnés à 15 centimètres du coude et d'arrière en avant. La cassure de section est antérieure. De nombreux essais à la scie ont été faits sur le radius. On en compte quatre ou cinq.

Le fragment huméral est irrégulier, il a une hauteur de 34 millimètres, il est scié de dedans en dehors.

De nombreux traits de scie se trouvent au côté externe; il en est un presque complet.

Sur une des faces du radius se trouvent des algues vertes qui montrent, avec la transformation en adipocire, le séjour prolongé dans l'eau.

Une portion de l'humérus droit trouvée dans un autre paquet se superpose exactement par sa face inférieure à la section décrite au-dessus de la trochlée humérale. Section faite de dedans en dehors, fortement en biseau. La partie externe a été cassée, laissant une écaille, un long fragment osseux de 3 centimètres, qui a été arraché à la portion inférieure de l'os. Ce fragment a une longueur de 20 centimètres. Nous n'avons pas trouvé la tête humérale.

Cet os est complètement décharné. Il reste cependant, à la

partie antérieure, et en haut, quelques fragments musculaires transformés en adipocire.

Pour compléter le bras droit, nous avons trouvé le fragment inférieur du radius, dont la section s'adapte exactement à la section supérieure de l'autre portion. Ce fragment a 5 centimètres de longueur. A sa partie interne, tiennent encore des muscles en adipocire.

La main droite est représentée par les quatre doigts réunis par des tissus desséchés. Les tendons sont transformés en filaments ressemblant à du chanvre.

Les os du carpe et du métacarpe sont isolés et décharnés. Le pouce est absent.

Bras gauche. — L'humérus gauche est sectionné d'une façon très nette à sa partie supérieure. *On n'a pas trouvé de tête humérale (?)* Longueur = 25 centimètres.

A la partie inférieure, la section porte au-dessus de la trochlée : oblique de dehors en dedans, la section a été faite de dedans en dehors et les deux fragments s'adaptent.

Cet os est complètement dénudé. De la terre adhère sur ses différentes faces. Sur la partie interne de la trochlée humérale et à la partie postérieure, se trouve adhérent un lambeau de peau desséchée et momifiée dans la partie inférieure et au contraire imprégnée d'humidité supérieurement.

Les fragments inférieurs du radius et du cubitus gauche présentent des irrégularités et des cassures s'adaptant comme précédemment.

Fragment du cubitus : 0,085.

Fragment du radius : 0,053.

Ces deux fragments sont réunis par des tissus légèrement humides à l'heure actuelle, mais semblant avoir subi une forte dessiccation. En les écartant, on voit des traces de transformation en adipocire.

De même, sur la face antérieure et externe du fragment radial, se trouve une tache blanche montrant une transformation en adipocire.

Main gauche. — Nous ne retrouvons que quelques os du carpe, isolés et décharnés.

Ces quatre métacarpiens sont encore réunis par des ligaments à leur extrémité inférieure.

Le pouce a disparu. Les quatre doigts tiennent à leurs métacarpiens.

Les tissus sont conservés à leur niveau.

Ils ont un aspect noirâtre et les tendons sont transformés en filaments ressemblant à du chanvre.

A l'extrémité des doigts, cette momification est très intense. A la paume, les tissus sont un peu plus ramollis, comme si après leur dessiccation ils avaient été en contact avec quelque chose d'humide.

Fémur gauche. — Il se présente avec l'apparence d'un jambonneau.

Longueur = 28 centimètres.

La partie inférieure de l'os est complètement dénudée. Les deux tiers supérieurs sont occupés par une collerette de tissu complètement desséché constituée par la peau et les muscles.

A la partie postérieure, au niveau des parties desséchées, se voient une série de moisissures blanc verdâtre. A la partie antérieure, représentée par les muscles et de la peau, nous retrouvons, vaguement dessinée, une section très oblique et très nette sur ses bords, provenant du dépeçage. A ce niveau, les moisissures sont beaucoup moins abondantes et par endroits sont des taches vertes comme du vert de gris.

La section osseuse supérieure est très nette sauf à la partie postéro-interne où se trouve un dentelé qui s'applique exactement sur les dentelures relevées sur la même face au niveau de la section du col du fémur (partie attenante au bassin trouvé dans la boutasse).

La section inférieure est très nette aussi, sauf au niveau de la partie postérieure correspondant à la ligne âpre du fémur où se trouve une encoche de 9 millimètres qui est comblée en partie par une saillie correspondante, située sur l'extrémité

inférieure du fémur encore rattaché par des ligaments au tibia. A 6 millimètres au-dessus de cette section inférieure, sur la face antérieure du fémur, se trouve un essai de scie de 2 centimètres de long et qui peut donner une idée de la voie de la scie avec laquelle a été pratiqué le dépeçage.

Il y a donc adaptation parfaite et complète continuité entre ces trois fragments qui composent la cuisse gauche et retrouvés en des lieux différents.

Pied gauche. — Au pied gauche tiennent encore les fragments inférieurs du tibia et du péroné. Le fragment du tibia a une longueur de 9 centimètres. Celui du péroné a 10 centimètres. La section du tibia est faiblement oblique de haut en bas et d'avant en arrière. Les irrégularités qu'on relève à la partie externe montrent une section de dedans en dehors. La section du péroné, sur un plan inférieur de 2 centimètres à celle du tibia, est très irrégulière, orientée de la même façon que celle du tibia et présente une cassure sur toute la face externe. Ces surfaces de section ne s'adaptent pas à celles décrites à propos des portions supérieures du tibia et du péroné. Cependant l'aspect des surfaces osseuses et les dimensions des fragments permettent d'établir que ces fragments font partie du même membre. La séparation a dû être faite par plusieurs traits de scie qui ont séparé une portion cunéiforme osseuse dont l'absence nous empêche de rapprocher exactement ces divers fragments.

L'épaisseur des parois osseuses et la petitesse du canal médullaire du péroné sont identiques sur les deux fragments.

Le pied a son squelette complet. Les différents os qui le constituent sont maintenus dans leurs dispositions anatomiques par des tissus desséchés.

La face antéro-externe du pied est complètement dénudée, laisse voir le squelette. Les différentes parties viennent faire saillie en cet endroit.

La portion interne, au contraire, est recouverte de téguments d'aspect noirâtre parfaitement desséchés, ridés, fortement

rétractés, si bien que le pied a la position *varus équin*. Les orteils sont intacts, fortement desséchés.

Au niveau du tibia, sur la partie antérieure de ce fragment d'os attenant au pied, se trouve une longue traînée blanchâtre.

Même remarque au niveau de la partie externe de l'os, de l'interstice tibio-péronéen.

En différents points de ce pied sont des moisissures et des larves d'insectes qui seront examinées.

Fémur droit. — Longueur : 29 centimètres (mesuré sur la face antérieure).

Il se raccorde très bien avec le col et la tête du même os trouvés avec le bassin dans la boutasse Noack.

Sur sa ligne âpre, quelques insertions musculaires faciles à détacher et transformées en adipocire.

La section a été nettement faite en haut et en bas. En haut, près du grand trochanter, un trait de scie qui correspond d'ailleurs à ceux que nous voyons sur le fragment du col.

La section a été faite de dehors en dedans. Il en est de même pour le fragment inférieur qui a été scié de dehors en dedans. Nous trouvons en effet une petite perte de substance en dedans qui correspond à une élévation de la section du condyle interne.

Ces [condyles ne présentent rien de particulier. Du côté externe est attaché un lambeau de peau long de 24 centimètres.

Tibia droit. — Partie supérieure, longueur 23 centimètres. En dedans sont insérés les muscles de la patte d'oie. En bas section nette ; on note sur la crête un essai long de 5 millimètres.

La saillie d'éclat est située en dedans. La section s'est faite de dehors en dedans.

Péroné droit. — Longueur 20 cent. 5. La saillie d'éclat, en bas, a une longueur de 4 centimètre.

Pied droit. — L'adaptation est parfaite avec le pied droit, constitué à la fois par le fragment du tibia (40 centimètres) et du péroné (12 centimètres). Le pied est déjeté en dedans; il repose sur son bord externe.

Tout le côté externe est dénudé de peau. Il y a des brides articulaires avec des points blanchâtres comme des larves d'insectes. Les muscles que l'on voit en haut sont noirâtres, desséchés, sans odeur. A la plante, la peau est comme momifiée, jaunâtre, verdâtre. Les premier, deuxième, troisième, quatrième doigts (le cinquième manque) sont noirâtres, en griffe, comme résultat du voisinage d'une source de calorique. Sur la face dorsale, la peau est encore sèche, parcheminée: elle a éclaté en deux endroits: il semble même qu'en un point, la perforation soit due à des insectes.

Le cinquième métatarsien est tout entier à nu: il manque les os des phalanges.

A la tête du troisième métatarsien, il y a encore des éclatements de cette peau parcheminée. Au niveau du calcaneum la peau est noirâtre et sèche. La portion décrite résulte de la dessiccation, d'une momification brusque et n'est pas le reste d'un état pathologique.

Le pied a bien l'allure d'un pied féminin.

Appelé par M. le professeur Lacassagne à examiner les deux pieds momifiés trouvés dans une haie sur le chemin de Francheville le 27 janvier 1900, j'ai recueilli avec grand soin entre les os du carpe et du métacarpe tous les corps étrangers et toutes les parcelles paraissant avoir un intérêt quelconque.

La cueillette a été particulièrement abondante sur le pied gauche d'où j'ai pu retirer:

1° Une dizaine de petits corps noirs de 3 à 4 millimètres de longueur, obtus à une extrémité, très effilés à l'autre, de forme cylindro-conique;

2° Deux coques chitineuses entières de nymphes appartenant

sûrement à deux espèces différentes et plusieurs débris de coques provenant de nymphes de plus grandes dimensions.

Dans le pied droit il n'existait que de très rares petits corps noirs analogues à ceux décrits ci-dessus et il n'y avait pas trace de pupes, j'ai détaché de la peau à laquelle il était très fortement adhérent un petit fragment jaunâtre de forme irrégulière de 7 à 8 millimètres de long que son aspect extérieur doit faire considérer comme un morceau de bois dépourvu de toute écorce : fait confirmé par l'examen microscopique ; il y avait en outre la moitié d'une coque de très petite graine.

Un examen approfondi m'a permis de reconnaître que les petits corps noirs cylindro-coniques n'étaient autre chose que des excréments de souris de petite taille car leurs dimensions n'excèdent guère 3 à 4 millimètres de longueur ; l'existence à l'extrémité la plus effilée de chacun de ces corps d'une petite pointe droite ou légèrement recourbée ne laisse aucun doute sur leur véritable nature ; on n'a, au reste, qu'à les comparer, comme je l'ai fait, avec des crottes authentiques de souris pour être pleinement convaincu.

Quant aux nymphes dont on retrouve les carapaces plus ou moins intactes, desséchées ou vides de leur contenu, elles sont très rares et n'existent que dans le pied gauche ; elles appartiennent à trois ou quatre espèces différentes au plus.

L'une d'elles (exemplaire unique) brun noirâtre, cylindrique à extrémités obtuses dont l'une un peu plus conique que l'autre, semble devoir être rapportée au genre de diptères *Ophyra* dont les insectes adultes fréquentent les bosquets et dont les larves et les nymphes se trouvent fréquemment dans les cadavres non inhumés et arrivés à la période de la fermentation ammoniacale ; elles appartiennent en effet à la cinquième escouade de P. Mégnin.

La nymphe dont il est question ici a 6 millimètres de longueur, ce qui est exactement la dimension indiqué par Mégnin (*la Faune des cadavres*, p. 58) ; elle renfermait inclus le cadavre de la petite mouche arrivée presque au terme de son développement complet.

La seconde nymphe entière (exemplaire unique aussi) que j'ai rencontrée est beaucoup plus aplatie que la précédente et a un peu la forme d'un petit cloporte avec lequel nous l'avions à tort identifiée à un premier examen superficiel; elle est brunâtre, aplatie, à extrémités arrondies dont l'une, la plus large, porte sur le dernier anneau six prolongements un peu aigus, filiformes, recouvert de sortes de poils cylindriques et tubulaires; l'autre extrémité est nue.

L'ensemble du corps composé de onze à douze anneaux a un peu plus de cinq millimètres de longueur.

Bien que je n'aie pu constater le long des parties latérales de ce corps des prolongements analogues à ceux qui existent à l'une des extrémités, je serais assez disposé à considérer cette nymphe comme appartenant au genre *Anthomyia*, diptère appartenant à la quatrième escouade de Mégnin.

Enfin deux ou trois débris de coques de nymphes rencontrés aussi dans le même pied gauche paraissent devoir être rapportés, en raison de leurs dimensions plus grandes et de leur forme, à d'autres diptères faisant partie de la deuxième escouade, tels que les genres *Lucilia* ou *Sarcophaga*.

De la constatation de ces différents faits : présence de crottes de souris en assez grande abondance, existence de nymphes, rares il est vrai, mais appartenant à des escouades très variées des travailleurs de la mort de Mégnin, jointe à l'état de momification particulière que présentaient les deux pieds qui ont été soumis à mon examen, je crois pouvoir émettre, comme très probable, l'hypothèse que les deux pieds en question n'ont été ni submergés, ni enterrés, mais qu'ils ont été placés dans un endroit qui, sans être hermétiquement clos, était cependant peu accessible aux insectes tout en étant, ce qui est incontestable, fréquemment visité par les souris, tels un placard, un tiroir, etc.

C'est en ce même endroit que ces pieds ont dû subir toutes les phases de la décomposition cadavérique, puisque nous y rencontrons côte à côte des nymphes de diptères appartenant aux deuxième, quatrième et cinquième escouades des travailleurs de la mort.

Cet endroit devait, en outre, soit par la rareté de l'air, soit à cause d'une extrême chaleur, être peu favorable au développement normal des insectes puisque, d'une part, leurs débris sont extrêmement rares et que, d'un autre côté, une des rares nymphes entières que j'ai pu trouver renfermait encore la mouche adulte qui n'avait pu éclore; il est vrai que ce phénomène pourrait aussi s'expliquer par une ponte très tardive.

Je crois enfin que les pieds qu'on m'a dit avoir été trouvés à l'air libre dans une broussaille devaient avoir été déposés là depuis peu, car les débris organiques qui s'y trouvaient, ou auraient complètement disparu et auraient été remplacés par d'autres, ou auraient été recouverts de moisissures beaucoup plus abondantes que celles peu nombreuses qui forment quelques efflorescences à la surface des excréments de souris.

Lyon, le 15 février 1900.

D^r G. Roux,

Professeur agrégé à la Faculté de médecine,
Directeur du Bureau municipal d'hygiène.

Le 9 juin 1900, nous avons reçu de M. le D^r Roux, la lettre suivante :

Monsieur et très honoré maître,

Vous m'excuserez d'avoir tant tardé à vous fournir les derniers renseignements demandés, mais j'ai dû attendre moi-même jusqu'à aujourd'hui ceux que devait me donner le naturaliste de Lyon le plus compétent en diptères au sujet des larves ou plutôt des pupes que vous m'aviez adressées au moment où j'étais malade.

Ces pupes, en effet, malgré une apparente identité, étaient différentes de celles trouvées dans les pieds momifiés que j'avais examinés et je n'avais pu les déterminer exactement. C'est pourquoi j'ai eu recours aux lumières de M. Vanez, chef des

travaux de zoologie à la Faculté des sciences, qui s'occupe spécialement des diptères.

Or, celui-ci, qui pensait pouvoir déterminer sinon l'espèce, du moins le genre de larve que je soumettais à son examen, m'a fait parvenir, ce matin, le mot ci-inclus, qui m'apprend qu'il s'agit de pupes de *diptères*, ce que je savais déjà et de diptères appartenant au groupe des *muscides*, ce dont je n'étais pas absolument sûr.

Malgré l'imperfection de cette détermination qui ne doit pas étonner, étant données les difficultés de l'étude des larves, je peux en tout cas tirer cette conclusion que les pupes trouvées en dernier lieu n'appartiennent ni au genre *ophyra* ni au genre *anthomyia* dont faisaient partie les rares nymphes trouvées dans les pieds. Elles n'apportent donc, à ce point de vue, aucun éclaircissement nouveau au problème à résoudre.

Note envoyée par M. Vanez au D^r Roux.

Vous m'excuserez de ne pas vous avoir fait parvenir ma réponse hier, ainsi que je vous l'avais promis. Mais je pensais pouvoir vous déterminer plus exactement vos pupes, en recourant à quelques ouvrages que je n'avais pas encore sous la main. Tout ce que je puis vous dire actuellement confirme ce que je vous avais déjà annoncé : c'est une pupe de *diptère cyclorophe* du groupe des *muscides*.

FACULTÉ DES SCIENCES DE LYON
BOTANIQUE

Lyon, 20 février.

Rapport de M. Julien Ray.

Nous avons trouvé sur les débris humains examinés :

1^o Des fragments de feuilles mortes, intimement appliquées à leur surface ;

2° Des moisissures ;

3° Des taches bleuâtres ressemblant à des algues bleues.

Les moisissures ont été étudiées par nous :

4° En place ;

2° En cultures pures, sur milieux nutritifs.

Ce sont :

Un penicillium ;

Un aspergillus ;

Un mucor.

Leur nature n'indique rien sur leur provenance : ce sont des moisissures dont les germes sont répandus partout. On ne peut rien dire non plus sur l'époque de leur apparition.

Mais on peut tirer de leur examen sur les débris humains une indication relative à la nature du substratum :

Nous avons détaché au couteau quelques coupes minces du tissu aux endroits moisies, et mis ces rognures dans des flacons bouchés : la moisissure n'a pas tardé à prendre un développement abondant très riche en fructification, sur toute la surface des rognures : cela indique un substratum très nutritif et pauvre en eau.

Les taches bleu verdâtre qui ressemblent à des cyanophycées sont tout simplement constituées par un *sel de cuivre*.

Ce dépôt cuivreux s'étend même à une certaine profondeur au-dessous des taches dans l'épaisseur du tissu.

Signé : Julien RAY.

Note de M. Florence.

Lorsque l'épaisse couche de moisissures est enlevée, la partie sous-jacente reste noirâtre, avec reflets verts qui bientôt s'accroissent fortement.

Nous avons pris alors une trace de cette substance verte, de la taille d'une tête d'épingle environ et nous l'avons chauffée sur une lame porte-objet : elle s'est fondue comme une graisse,

puis a bruni. En reprenant le résidu faiblement calciné par l'acide chlorhydrique pur, nous avons obtenu une solution qui, par l'ammoniaque, a donné une coloration manifestement bleue; en évaporant pour chasser l'ammoniaque et en reprenant le résidu par de l'eau faiblement acidulée par l'acide chlorhydrique, nous avons obtenu avec le ferrocyanure de potassium une belle teinte rouge, caractéristique des sels de cuivre. Il était certain qu'il y avait du cuivre dans le muscle examiné.

Nous avons répété ces expériences avec une plus grande quantité de substance, en vue de rechercher le zinc, ainsi qu'il sera dit dans le second rapport. Puis nous avons procédé à un dosage quantitatif. (Voir le second rapport.)

Un premier essai sur un échantillon pris de côté nous a donné 3,471 de cuivre pour 1.000 ; sur le devant : 3,244.

Ces résultats si importants ayant été aussi constatés par M. Ray, nous avons désiré, selon notre coutume, une confirmation, que nous avons demandée à M. le professeur Hugounenq.

LABORATOIRE DE CHIMIE MÉDICALE

Lyon, 26 février 1900.

Rapport du professeur Hugounenq.

Analyse d'un fragment de tissu desséché et friable, recueilli sur les muscles du haut de la cuisse.

Ce fragment est brun noirâtre avec imprégnation d'une matière verte, pulvérulente, ayant l'aspect des sels de cuisine.

Effectivement, la matière épuisée par HCl concentré et bouillant cède une liqueur qui précipite en noir par H_2S , en rouge par K^4FeCy^6 , en vert par Na^2CO^3 . Cette même liqueur se colore en rouge en présence du réactif de Denigès et en bleu au contact de AzH^3 . La substance contient donc un sel de cuisine.

On a pris 0 gr. 4576 de matière, on a détruit par HCl et le

chlorate de potasse. Le liquide obtenu a été sursaturé par H^2S . On a abandonné quarante-huit heures et après séparation du précipité, celui-ci a été lavé et dissous à l'ébullition par l'acide azotique très dilué. La liqueur a été alors soumise à une électrolyse à l'aide de deux éléments Bunsen. On a obtenu un dépôt, qui oxydé par l'acide nitrique à chaud, puis calciné à fourni 0 gr. 0041 de CuO (oxyde de cuivre), ce qui représente :

Cuivre métallique 2,07 %

CONCLUSION

Une telle quantité de cuivre ne peut être mise sur le compte des traces de cuivre qui peuvent se trouver normalement dans les tissus.

Ce cuivre dont nous avons décelé la présence et dosé la proportion provient de l'imprégnation des tissus par un sel de cuivre.

Signé : Professeur HUGOUNENQ.

Des constatations que nous venons d'énumérer il résulte : que les fragments constituant le corps de la veuve Delorme ont été placés dans des conditions différentes :

1° Les uns ont été *immergés dans l'eau* plus ou moins longtemps après la mort, pendant une période que nous évaluons de seize à dix-huit mois au moins. Ce sont la tête, qui avait séjourné auparavant dans un charbonnier, le tronc, les jambes et les genoux ; les fragments des membres supérieurs ; les coudes, avant-bras et bras.

2° Les autres ont été soumis à l'action des désinfectants tels que le sulfate de cuivre. Ce sont eux qui ont dû séjourner dans la caisse trouvée dans le grenier de Richetto, les cuisses en particulier.

3° Enfin les pieds et les mains sont momifiés. Ils ont été exposés dans un endroit chaud et abrité, tel que le grenier de la maison de Richetto, où ils se sont desséchés puis momifiés.

Les recherches du D^r Roux confirment cette hypothèse.

Sur les mains et les pieds, dans les tissus momifiés, il y a, comme d'ailleurs au condyle du fémur gauche, de nombreux cheveux adhérents. Ces cheveux, châains et fins, comparés à ceux de la tête de la veuve Delorme, non encore grisonnants, sont tout à fait identiques. Il est donc ainsi établi que ces débris se sont trouvés placés près de la tête, en un même endroit, ou, plus vraisemblablement, que les pieds, les mains et le condyle du fémur ont été déposés en un lieu où cette tête avait séjourné quelque temps.

Il semble même que ces débris ont été placés dans un charbonnier. On se rappelle que, dans la chevelure ou dans la fausse natte, il y avait une très grande quantité de poudre charbonneuse.

Nous remarquons de même sur les mains et les pieds une coloration noirâtre, comme si une semblable poussière de charbon s'était incrustée dans les téguments de ces mains ou de ces pieds pendant une partie de leur momification.

SIGNES D'IDENTITÉ

Sexe. — Age. — Poids. — Taille.

Les différents ossements ont des caractères féminins non douteux. Le crâne, par la petitesse de la face, le front bas et petit, les apophyses zygomatiques peu accusées, la disposition des mastoïdes, le maxillaire inférieur grêle à attaches musculaires peu accusées. Enfin, sur la calotte crânienne se trouve encore adhérente une partie du cuir chevelu avec des cheveux grisonnants longs comme ceux des femmes.

Les os longs, par leur aspect grêle, par les insertions musculaires, ont tout à fait le caractère féminin, le bassin est absolument caractéristique.

Les différents os examinés appartiennent donc à un sujet du sexe féminin.

Quel est son âge? Nous ne pouvons le dire que d'une façon

tout approximative. Les points principaux qui vont nous permettre d'en avoir une idée sont l'état des dents et l'étude du système osseux (crâne, vertèbres, os longs).

Du côté des mâchoires, nous notons une absence complète des dents, il ne subsiste qu'une dent à la mâchoire inférieure et à gauche, première molaire. Les alvéoles sont usés, la mâchoire inférieure est proéminente, sa hauteur est très amoindrie au niveau de la symphyse; autant de caractères qui montrent que le sujet était d'un âge avancé et avait dépassé soixante ans.

Du côté du crâne, les soudures osseuses tendent à disparaître, mais n'ont pas complètement disparu.

Les corps vertébraux sont aplatis, il y a quelques épines rugueuses au niveau des vertèbres lombaires et dorsales.

Les os longs ont la constitution des os séniles (raréfaction de la substance médullaire).

En résumé les ossements examinés ont tous les caractères de ceux d'un squelette de femme âgée; on peut évaluer l'âge entre soixante et soixante-dix ans.

Pour évaluer *la taille*, nous avons procédé à l'aide de la planche de Broca aux mensurations des os longs des membres. Ces mensurations n'ont pas pour certains os, dont il nous manque quelques fragments, une précision absolue.

Cependant, grâce à une juxtaposition aussi exacte que possible des différents morceaux, nous sommes arrivés aux chiffres suivants :

Fémur droit . . .	39 ^{cm} donnant une taille de .	1 ^m 45
Radius droit . . .	24,04	1 50
Cubitus droit. . .	23,00.	1 53
Humérus gauche .	29,05.	1 54
Cubitus gauche. .	23,00.	1 53
Radius gauche . .	20,05.	1 44
Soit une taille moyenne de		1 49

Mais comme les os ont été sciés d'une manière très irrégulière, leur longueur n'est pas exacte, d'où un chiffre trop bas de la

taille. On peut dire avec plus de vérité que cette femme avait une taille de 1 mètre 50 à 1 mètre 55.

De quelle manière la mort s'est-elle produite ?

Nous ne pouvons faire à cette question qu'une réponse de probabilité. Nous n'avons relevé sur le crâne aucune lésion produite par un instrument piquant ou contondant ; sur le squelette, sur les côtes en particulier, nulle trace de coup de couteau ou de fracture.

Sur les lambeaux de peau, dégénérés par un long séjour dans l'eau, qui restaient attachés au thorax et au bassin aucune trace de violence n'a été relevée.

Les vertèbres cervicales ne sont pas au complet, nous n'avons pas pu les retrouver toutes et reconstituer parfaitement la continuité de la colonne vertébrale.

Il faudrait donc supposer une dilacération du cou par des manœuvres de strangulation à la main ou par un lien, ou un égorgement.

D'autre part il est très probable que la tête a été détachée du tronc au moment du dépeçage.

Les vertèbres sectionnées nous manquent et nous ne retrouvons aucune trace de cette section. En nous basant sur cette hypothèse, il est possible d'admettre qu'au cours de la putréfaction du corps, les vertèbres voisines de la section au niveau du cou se sont perdues dans la boutasse ou dans la haie, comme d'ailleurs certains fragments de côtes.

En résumé les présomptions sont que la mort doit être le fait d'un égorgement ou d'une strangulation, dont nous ne retrouvons à l'heure actuelle aucune trace.

Les conditions du dépeçage. — A l'aide de quels instruments le corps a été dépecé.

En superposant les différents fragments trouvés soit dans la boutasse, soit dans le buisson, nous sommes arrivé à reconstituer le squelette entier de la veuve Delorme.

Le corps a été dépecé en quatorze fragments :

Six pour les membres inférieurs ;

Six pour les membres supérieurs ;

Un pour la tête et le cou ;

Un le tronc dans son entier.

Il nous manque quelques vertèbres cervicales, la tête de l'humérus droit, des os des mains et des pieds, quelques côtes pour reconstituer absolument le squelette complet. Nous avons déjà fait remarquer que tandis que la tête a été retrouvée dans la boutasse, le maxillaire inférieur, l'atlas ont été déposés dans le buisson.

Une seule trace des sections cutanées reste, et est encore considérablement déformée. C'est le fragment de la cuisse gauche momifiée, que nous avons dénommé « le jambonneau ». On peut en l'examinant se rendre compte que la section cutanée et musculaire faite vers la racine de la cuisse était nette et parfaitement régulière. Les tissus tranchés obliquement d'avant en arrière devaient à l'état frais présenter l'aspect de la viande à l'étal d'un boucher. De même que pour la veuve Catinot, il a dû être fait usage d'un couteau à lame longue et large.

Les sections osseuses ont été faites à la scie. Elles sont les unes très régulières, sur les membres volumineux : les cuisses, à cause de la fixité de ces parties due à leur poids, les autres au contraires très irrégulières, brisées, à la suite de nombreuses reprises sur les os grêles : les bras et avant-bras, les jambes.

Le tronc n'a subi aucune mutilation. Son squelette a été reconstitué dans son entier et les différents os ne portent aucun trait de scie.

Le crâne ne présente pas de mutilation. Il est probable que, comme toujours, la tête a été enlevée tout d'abord, puis que successivement les membres supérieurs et inférieurs ont été dépecés. La section du cou a dû être pratiquée au niveau des vertèbres cervicales qui nous manquent.

En résumé, intégrité de la tête et du tronc, nombre égal de fragments aux membres supérieurs et inférieurs.

Les instruments nécessaires au dépeceur ont dû être un ou

plusieurs couteaux, semblables à ceux qui ont servi au dépeçage de la veuve Catinot et une scie dont les dimensions sont difficiles à préciser, puisqu'on ne trouve pas de section portant sur des parties longues ou volumineuses, comme nous l'avons vu sur le bassin ou la colonne vertébrale de la veuve Catinot.

Date probable de la mort, du dépeçage. — D'après l'état des premiers fragments trouvés dans la boutasse Noack et la transformation en adipocire des tissus, nous avons établi que l'immersion dans l'eau de ces tissus datait environ de dix-huit mois.

La momification des pieds et des mains demande une période de temps variable suivant l'état de la température du lieu où ces débris ont été exposés. En tout cas la dessiccation des os et de la peau est tellement complète qu'on peut supposer qu'un temps aussi long a été nécessaire à produire cette momification.

On peut en conclure que le dépeçage du corps de la veuve Delorme a été pratiqué peu de temps après la mort et que les différentes portions du corps ont subi dans des milieux différents les transformations cadavériques comme nous l'avons établi au début.

Parallèle entre les deux dépeçages.

Nous exposerons d'abord les différences entre les procédés et nous verrons ensuite les nombreuses analogies qui nous permettront d'établir :

1° S'il y a identité dans les procédés ;

2° S'il est possible d'attribuer à un même auteur ces deux dépeçages.

La veuve Delorme n'a pas été tuée de la même façon que la veuve Catinot. Le crâne est intact, il n'y pas eu de lésions cérébrales et nous avons établi que très probablement elle avait été étranglée ou égorgée.

La veuve Catinot au contraire a été assommée par un vigoureux coup de marteau asséné sur la tête, puis frappée de plusieurs coups de couteau et enfin dépecée.

Tandis que chez la veuve Delorme nous voyons le tronc laissé intact par le dépeceur, chez la veuve Catinot cet énorme fragment a été séparé en quatre tronçons à l'aide du couteau et de la scie. Les membres supérieurs au contraire qui chez la veuve Delorme sont séparés en trois fragments, chez la veuve Catinot ne portent qu'une section vers la racine des membres.

De même pour les membres inférieurs, nous trouvons pour la veuve Delorme trois fragments : le pied et le bas de la jambe, la jambe et le genou, la cuisse.

Pour la veuve Catinot, deux fragments : le pied et la jambe, la cuisse.

Ces différents fragments de la veuve Catinot ont été tous (sans subir au préalable aucune préparation) plongés dans l'eau d'une bousasse.

Ceux qui constituent le cadavre de la veuve Delorme n'ont pas tous été traités de la même façon. On dirait qu'il y a eu comme une sorte d'hésitation de la part du dépeceur. Ignorant la meilleure manière de se débarrasser de ces fragments humains, il a dû essayer divers procédés : destruction par diverses substances chimiques, immersion.

Voyons maintenant les analogies :

Ces deux dépeçages ont été pratiqués au couteau et à la scie. La hache ou tout autre instrument usité dans les boucheries ne semblent pas avoir été utilisés.

Dans les deux cas (et c'est une particularité signalée dans la plupart des affaires de dépeçage), la tête a été séparée du tronc sans subir de mutilation pour empêcher la reconnaissance.

L'étude des sections faites à la scie sur les différents membres vont nous montrer des procédés identiques dans le manuel opératoire :

Pour les membres supérieurs, sur les deux femmes, *la tête de l'humérus droit a été sciée plus bas que la gauche*. Le

fragment supérieur à droite a 8 centimètres environ et 3 à 4 centimètres à gauche, sur les deux squelettes.

Du côté des membres inférieurs, nous retenons que la section à la scie a été très nette sur *les deux côtés des fémurs gauches*, au contraire irrégulière, avec des essais et des tâtonnements, sur les côtés des fémurs droits.

Cette constatation nous autorise, il nous semble, à dire que le dépeçage, sur les deux cadavres, en ce qui concerne les membres *inférieurs*, a commencé par *la cuisse gauche*, le corps reposant facilement sur le côté droit. Il n'en a plus été ainsi lorsque l'opérateur a voulu abattre le membre inférieur droit : le corps n'était plus alors bien en équilibre sur le côté gauche amputé, de là les tâtonnements et les essais constatés sur les deux cols des fémurs droits.

En résumé, il y a dans la manœuvre de la scie pour détacher les membres supérieurs et inférieurs une certaine analogie, montrant l'obligation où s'est trouvé le dépeçeur de procéder de la même manière.

CONCLUSIONS

Les fragments humains retirés le 6 janvier de la boutasse Noack, ceux trouvés dans la haie de la montée des Gravières, les 26, 27 et 28 janvier, ont pu être rassemblés et constituer un corps de femme.

Ces quatorze fragments appartiennent au corps d'une femme âgée de soixante à soixante-dix ans, d'une taille d'environ 1 m. 50 à 1 m. 55.

Les présomptions sont que ces débris constituaient le corps de la veuve Delorme disparue le 21 juillet 1898.

Il est difficile de dire quelles ont été les causes de la mort. Il est probable qu'elle a dû être le fait d'un égorgement ou d'une strangulation, dont nous ne trouvons à l'heure actuelle aucune trace.

Les constatations faites par M. le Dr Roux, par M. Vannez, par MM. Florence et Hugounenq et par M. Ray ont montré que les fragments constituant le corps de la veuve Delorme avaient été placés dans des conditions différentes. Les uns ont été immergés dans l'eau, plus ou moins longtemps après la mort, pendant une période d'environ seize ou dix-huit mois. D'autres ont été soumis à l'action de désinfectants, tels que le sulfate de cuivre. Enfin les pieds et les mains momifiés ont dû être exposés dans un endroit chaud et abrité.

Le corps de la veuve Delorme a été dépecé en quatorze fragments. Le fragment momifié de la cuisse gauche nous donne la certitude que la section cutanée et vasculaire faite vers la racine de la cuisse était nette et parfaitement régulière ; — il a dû être fait usage d'un couteau à lame longue et large, comme celui dont nous avons parlé pour la veuve Catinot.

Les os des membres ont été sectionnés à l'aide d'une scie, les fémurs assez régulièrement, au contraire les os grêles (comme ceux des bras, des avant-bras, des jambes) présentent des cassures ou des sections tout à fait irrégulières.

Notons encore qu'il y a intégrité de la tête et du tronc et un nombre égal de fragments aux membres supérieurs et inférieurs.

Il est probable que le dépeçage du corps de la veuve Delorme a été pratiqué peu de temps après la mort et que les différentes parties du corps ont subi dans les différents milieux les transformations dont nous avons parlé.

De la comparaison des deux dépeçages, il résulte que la veuve Delorme a été probablement étranglée ou égorgée. La veuve Catinot a été assommée par un coup de marteau sur le vertex, puis frappée de plusieurs coups de couteau. Le dépeçage a eu lieu ensuite.

Chez la veuve Catinot, le tronc a été fragmenté en quatre tronçons. Il a été laissé intact chez la veuve Delorme. Sur la veuve Delorme, les membres supérieurs ou inférieurs ont été chacun séparés en trois fragments. Il n'y en a eu que deux pour la veuve Catinot.

Nous avons aussi montré que les chairs ont été sectionnées sur ces deux femmes à l'aide d'un couteau à lame longue et large. De même il y a eu dans la manœuvre de la scie pour détacher membres supérieurs et inférieurs une certaine analogie, montrant l'obligation où c'est trouvé le dépeceur de procéder de la même manière.

D^r LACASSAGNE.

Lyon, le 12 juillet 1900.

AFFAIRE RICHETTO

La Veuve Catinot.

Sur la réquisition de M. Benoist, juge d'instruction, en date du 6 janvier 1900, je me suis transporté à Francheville, puis au laboratoire de médecine légale de la Faculté de médecine, à l'effet d'examiner tous les débris humains déjà retirés ou pouvant l'être ultérieurement, d'une pièce d'eau dite boutasse, située à Lyon (V^e arrondissement), lieu dit des Quatre-Chemins, 116, chemin de Francheville, propriété Noack ; de reconstituer dans la mesure du possible chaque individu, décrire chaque individu d'une manière précise et complète, de manière à pouvoir à défaut d'une reconnaissance certaine et directe, vérifier le plus sûrement possible l'identité supposée de telle ou telle des victimes ;

Tout au moins pour les parties de la femme qui semble avoir été tuée et dépecée à une époque récente, rechercher de quelle manière la mort s'est produite, et à l'aide de quels instruments cette femme aurait été tuée, de quelle manière et à l'aide de quels instruments elle a été depecée, dire si ce dépeçage paraît avoir été pratiqué au moment même de la mort ou à une époque plus ou moins rapprochée, en une seule ou plusieurs séances ; en décrire les procédés, dire s'ils supposent une main forte, habile ou expérimentée ; dire pour la même femme à quelle époque la plus probable, en tenant compte de tous les facteurs connus ou inconnus qui ont pu retarder ou accélérer la décomposition, paraissent remonter la mort, le dépeçage ou l'immersion ;

Procéder dans la mesure du possible à des recherches parallèles pour la deuxième femme dont le dépeçage paraît remonter à une date bien antérieure ; étudier notamment le procédé de dépeçage qui lui a été appliqué ; dire s'il est identique au pro-

cédé appliqué à la femme récemment traitée; s'il y a lieu de les attribuer au même auteur ou aux mêmes auteurs;

Procéder, en outre, à toutes les autres constatations et observations propres à la manifestation de la vérité.

Lyon, le 6 janvier 1900.

Les 16 fragments retirés de la boutasse et constituant le corps à peu près complet d'une femme ont d'abord été pesés.

Nous allons indiquer ces poids. Nous étudierons ensuite chaque fragment en les classant plus méthodiquement, c'est-à-dire en étudiant successivement : la tête, le thorax, les membres supérieurs, l'abdomen et le bassin, les membres inférieurs.

Fragment n° 1. — Tête : 3 kil. 750.

Fragment n° 2. — Partie supérieure droite du thorax : 6 kil. 450.

Fragment n° 3. — Portion thoracique, paroi : 2 kil. 900.

Fragment n° 4. — Portion gauche du bassin : 7 kil. 800.

Fragment n° 5. — Portion gauche supérieure du thorax : 5 kil. 600.

Fragment n° 6. — Bras droit : 2 kil. 700.

Fragment n° 7. — Bras gauche : 2 kil. 850.

Fragment n° 8. — Morceau de paroi abdominale : 2 kil. 200.

Fragment n° 9. — Portion droite du bassin : 6 kil. 750.

Fragment n° 10. — Paroi antérieure de l'abdomen : 3 kilos 700 grammes.

Fragment n° 11. — Rein et portion de diaphragme : 460 gr.

Fragment n° 12. — Viscères : 3 kil. 650.

Fragment n° 13. — Cuisse droite : 5 kil. 500.

Fragment n° 14. — Cuisse gauche : 6 kil. 750.

Fragment n° 15. — Jambe droite : 2 kil. 900.

Fragment n° 16. — Jambe gauche : 2 kil. 900.

Poids total : 67 kil. 850. Ce qui donne pour le poids total du corps, à cause de l'absence de fragments du sternum, de côtes et de peau, un poids d'environ 70 kilos à 75 kilos, surtout si

l'on tient compte de l'absence de sang dans les vaisseaux ou organes.

Tête. — La tête appartient à une femme âgée de soixante à soixante-cinq ans. Cette tête pèse 3 kil. 750. Les cheveux sont rares, assez grisonnants. En arrière, un maigre chignon maintenu par quelques épingles métalliques et une branche d'un peigne en celluloid ou en écaille. Sur le vertex et un peu en avant de celui-ci, à un travers de doigt, une plaie contuse ayant environ 3 centimètres en longueur et 2 centimètres en largeur. Les bords de cette plaie sont infiltrés, sanguinolents et ayant tous les caractères de plaie faite pendant la vie. Si on entr'ouvre cette plaie, on tombe sur un foyer de fracture au-dessous duquel tous les tissus sont infiltrés de sang. Les orbites, particulièrement le gauche, sont aplatis, ce qui donne l'aspect d'un strabisme double convergent.

La mâchoire supérieure est dépourvue de dents, il y en a une seule en bas : la deuxième incisive inférieure gauche. Au niveau de celle-ci, la muqueuse de la lèvre inférieure est un peu contuse. La lèvre supérieure est ombragée par des poils assez longs et blancs. Il y en a un bouquet sur la joue gauche et au menton.

Dans les oreilles, du coton, et aux lobules deux pendants en jais.

Sur les conjonctives palpébrale et oculaire, pas d'épanchement sanguin. Pas d'autre blessure, sauf à la section du cou.

Cette section ovalaire a 46 centimètres dans son grand axe et 43 centimètres dans son axe transversal, au niveau des carotides. Pour décrire cette plaie, nous allons commencer au niveau de l'oreille gauche.

En arrière des deux carotides, la plaie est nettement symétrique ; ses bords ne sont pas sanglants : elle a été faite sur le cadavre. Elle présente cependant, plus marquées à droite, des irrégularités comme ont pu en faire les dents de la scie. D'ailleurs, ses bords sont bleuâtres comme s'ils avaient été colorés en bleu par le fichu qui entourait la tête. Au niveau du

lobule de l'oreille droite, la plaie présente une longue encoche de 2 centimètres, produite par un lambeau cutané fait par le passage du couteau. Il y a là à droite un trapèze cutané ayant 7 centimètres de long sur 4 centimètres de large, se terminant en dedans par une pointe de peau de 3 centimètres. De ce point, l'incision descend en décrivant un U qui circonscrit l'incision en V du cartilage thyroïde.

A gauche, un lambeau cutané de forme trapézoïde ayant 2 centimètres de hauteur et 4 centimètres de largeur en haut où sont deux extrémités cutanées très pointues. En dedans, nous constatons la section très nette des muscles de la nuque.

La deuxième vertèbre cervicale a été bien sciée.

En avant, on voit béantes les deux carotides qui n'ont pas été coupées de la même manière : la droite l'a été avec le lambeau cutané plus étendu, présentant un gros fragment irrégulier du sterno-cléido-mastoïdien. Au milieu, en avant de l'épiglotte, le V du cartilage thyroïde ayant à gauche 46 millimètres et à droite 30 millimètres. A gauche, le lambeau du sterno-cléido-mastoïdien n'est pas adhérent à la peau. L'ouverture de la carotide est irrégulière.

De tout cela il résulte que la tête a été désarticulée, le corps ayant été mis à bouchon. L'incision a commencé par le côté gauche, a suivi en arrière à la nuque et s'est arrêtée en avant à 6 centimètres au-dessous du lobule de l'oreille droite. Cela fait, la troisième cervicale a été sciée. Alors la tête est tombée, et en sectionnant la partie supérieure, il s'est produit les deux lambeaux cutanés dont nous avons parlé : le plus grand se trouvant à droite.

13 janvier 1900.

I. — *Tête*. — On trouve sur le vertex, à 85 millimètres au-dessus des arcades orbitaires, une empreinte nettement circulaire de 45 millimètres de diamètre. Cette empreinte produit une dépression sur la calotte crânienne, qui est en cet endroit légèrement enfoncée. Tous les tissus sont fortement ecchymotiques, il

y a particulièrement à droite une disjonction de la suture coronale. En arrière une longue fracture s'étend depuis l'empreinte signalée plus haut, sur une étendue de 7 centimètres. Sur le pariétal gauche se trouve une fracture en T renversé, dont la branche verticale a 72 millimètres et part de l'empreinte signalée sur la tête. La branche horizontale qui a une longueur de 9 centimètres s'étend sur le pariétal gauche jusqu'au niveau de la suture du frontal et du pariétal, pour aller rejoindre en arrière la fracture postérieure qui est déjà décrite.

A 5 centimètres à droite du lambda, sur l'écaille de l'occipital, se trouve une dépression triangulaire qui est venue faire sur le cuir chevelu une ecchymose profonde, alors que rien sur la face extérieure du cuir chevelu ne fait présumer une lésion profonde des tissus. C'est une blessure de dedans en dehors par suite d'un éclatement osseux consécutif au traumatisme violent porté sur le vertex.

La calotte crânienne est sciée, enlevée avec toutes les précautions possibles pour ne pas briser les fragments. — Nous trouvons sur la dure-mère immédiatement au-dessous de l'enfoncement signalé sur le vertex, une empreinte nettement circulaire, dont les bords à la partie antérieure sont très exactement marqués, tandis qu'ils sont effacés à la partie postérieure. Cette empreinte n'est pas aussi caractéristique que celle que l'on trouve sur la boîte osseuse, mais ses dimensions approximatives se rapprochent absolument de celles que nous avons signalées. 45 à 46 millimètres de diamètre. Le cerveau est putréfié.

II. — Un fragment du poids de 6 kil. 450 constitué par la partie supérieure du thorax et comprenant : en haut, la section du cou, l'épaule droite, l'aisselle ; en bas, une partie du sternum et la colonne vertébrale jusqu'à la partie moyenne de la région dorsale. A l'intérieur, les organes thoraciques, le poumon gauche, le cœur qui est ouvert. Il y a aussi une section incomplète de l'aorte.

A la partie supérieure droite du fragment, il y a une incision profonde, à deux travers de doigt de la colonne vertébrale. Cette incision a sectionné en arrière les côtes.

Sur le fragment interne une incision longue de 12 centimètres détache un pont de substance cutanée et grasseuse d'une épaisseur de 1 centimètre. Dans ce lambeau cutané, nous ne trouvons pas le sein. Sur les côtes droites, en haut, il y a un épanchement sanguin, reste d'une blessure faite pendant la vie. Sur le côté droit, en haut, au niveau de la troisième côte, est une ouverture qui a tranché celle-ci et a donné lieu à une hémorragie, qui s'est manifestée non seulement sur le côté pleural, mais aussi au dehors sous les muscles.]

Les poumons sont tout à fait en édredon (pas de taches de Tardieu).

Cœur. — Il y a eu un coup de couteau à la bifurcation de bronches, surtout sur la bronche droite.

Épaule droite. — La plaie du moignon est circulaire, 13 centimètres transversalement et 11 centimètres dans le diamètre perpendiculaire. En haut, il y a un pont de substance de 8 centimètres de long. Le bras a été détaché par une incision qui, partant de la partie supérieure de l'épaule, a contourné ce membre. Une incision des muscles a été faite. L'humérus a été scié de bas en haut, puis détaché brusquement avec éclats à la partie supérieure. C'est alors que le couteau a suivi les muscles supérieurs dont un fragment est attaché par un pont de substance.

III. — Une portion de thorax droit, colonne vertébrale et côtes, du poids de 2 kil. 900. Il y a l'aorte thoracique d'une longueur d'environ 16 centimètres. Le fragment de peau a environ 44 centimètres de long et 12 centimètres de large, très irrégulier. Il y a des incisions le long de la colonne et sur une longueur de 13 centimètres et une largeur de 2 centimètres, une bande de peau brûlée.

En haut, il y a un coup de couteau d'une largeur de 4 centimètres qui pénètre jusqu'à la colonne vertébrale et qui est bourré de sciure de bois.

IV. — Un énorme fragment constitué par le bas du dos, côté

gauche, du poids de 7 kil. 800, de 33 centimètres de longueur et 34 centimètres de largeur au niveau du coccyx. On voit l'anus béant laissant écouler des matières fécales.

A signaler un coup de couteau au niveau de la vertèbre supérieure. Le morceau se tient droit sur la fesse gauche. Les autres bords sont irréguliers. En bas, une surface haute de 9 centimètres, large de 12 centimètres, parcheminée, couenneuse, ce qui montre bien que cette surface a subi l'influence d'une source de calorique.

Rien de particulier du côté de l'anus.

En dessous est la section du fémur et de tous les muscles fessiers. Sur la partie médiane, on trouve en bas une portion de la grande lèvre gauche, une portion de la petite lèvre. On aperçoit le vagin étalé, avec, au fond, le col de l'utérus. On voit la section très nette de la symphyse. Des fragments de l'intestin, l'utérus. La trompe droite a été sectionnée ainsi que le rein gauche. Toute la section extérieure est irrégulière. Il y a en bas un lambeau de substance cutanée avec des poils gris, d'une longueur de 16 centimètres et large de 6 centimètres.

La vessie est vide.

L'utérus a 6 centimètres de long, du fond au museau de tanche, et 5 centimètres dans son grand diamètre en haut. Vers le fond, on trouve quatre petits polypes, deux comme des têtes d'épingle, deux comme une lentille. La surface interne de l'utérus, du bas-fond au col, a 35 millimètres.

Partie gauche et supérieure du thorax. — Ce fragment pèse 5 kil. 600 grammes.

La hauteur de ce tronçon est égale à 32 centimètres. A la partie antérieure se trouve la mamelle isolée du reste de la paroi thoracique par une grande incision que nous décrirons

La face interne correspondant à la cavité thoracique est formée par une section très régulière à la partie postérieure, plus irrégulière en avant. Cette section porte en arrière sur la tête des côtes et à la partie antérieure; les côtes ont été sectionnées en dehors des cartilages.

La face postérieure est représentée par la partie gauche du dos. A la face externe nous voyons une large section correspondant à l'implantation du bras.

La face antérieure est représentée par la mamelle très développée, couverte d'une couche adipeuse considérable. La ligne de section passe à 9 centimètres au-dessous du mamelon dans le sillon sous-mammaire pour se continuer sur la partie antérieure de la poitrine en avant du sternum sur une longueur de 12 centimètres. A cet endroit la ligne de section revient en dehors sur une longueur de 5 centimètres, comme si on avait voulu faire une amputation du sein et remonte pour aller se confondre au niveau du cou avec la surface de section. Sur différentes parties du sein, on voit des ecchymoses que nous décrivons après l'incision des tissus.

A 4 centimètres au-dessus du mamelon on voit, sur une largeur de 4 centimètres, une ecchymose formée par plusieurs taches rosées réunies ; tout autour se trouvent des plaques parcheminées qui n'ont pas le caractère vital.

A 6 centimètres au-dessous du sein, immédiatement au-dessus de la section inférieure, se trouve une large ecchymose de 6 sur 3 centimètres. Cette ecchymose est formée par une série de taches noirâtres comme aurait pu le faire l'empreinte des doigts. A 30 centimètres en dedans et sur la même ligne se trouve une autre ecchymose de 2 centimètres de long sur 1 centimètre de large. Sur la surface interne de ce sein on relève plusieurs écorchures qui n'intéressent que le derme. Elles sont légèrement parcheminées, et dénotent cependant un caractère vital : on dirait des empreintes d'ongles. A 14 centimètres en dehors du sein, sur la ligne axillaire, se trouve une estafilade parcheminée de 16 centimètres de long, qui a pu être faite par la pointe d'un instrument tranchant, ne ressemblant en rien aux empreintes unguéales déjà décrites. A 2 centimètres au-dessous du mamelon, se trouve une légère empreinte parcheminée du même genre.

Face postérieure. — Sur cette face nous relevons des empreintes parcheminées à la partie supérieure, sans caractère

vital. A 18 centimètres du sommet de l'épauche gauche, se trouve une large ouverture intéressant tous les tissus jusqu'au niveau des côtes, se poursuivant sur une longueur de 25 centimètres pour aller rejoindre l'ouverture antérieure du thorax. Cette vaste plaie commence par deux estafilades qui n'ont intéressé que le derme : à 4 centimètres au-dessous de ces estafilades se trouve une ouverture verticale de 31 centimètres de long, dont les bords sont un peu noirs comme s'ils avaient été à un moment donné infiltrés de sang : le sang aurait disparu par le séjour dans l'eau. Cette ouverture communique avec la cavité thoracique et nous la retrouverons en décrivant la face interne.

La *face interne* est composée par la face interne des côtes gauches, recouvertes par la plèvre pariétale. Nous relevons des fractures des côtes au niveau de la troisième, quatrième et cinquième côtes. A la partie antérieure, sur la cinquième côte, se trouve une fracture avec épanchement dans les tissus environnants et ayant les caractères vitaux.

A 3 centimètres au-dessous de la section inférieure du fragment et à 25 millimètres de la section postérieure, nous trouvons une incision verticale de 33 centimètres de long, sectionnant complètement la dixième côte et les espaces intercostaux, au-dessus et au-dessous. Particulièrement dans l'espace séparant la neuvième et la dixième côtes se trouve une ecchymose, montrant que cette plaie a été faite sur le vivant.

Face externe. — Section du bras gauche. Les tissus sont sectionnés très franchement à la partie supérieure de l'épaule et en arrière. La section est plus irrégulière au niveau de l'aisselle et en avant, où se trouve isolé un fragment de peau de 5 centimètres, montrant le commencement et la terminaison de la section.

La section osseuse porte immédiatement au-dessous de la tête humérale, elle est très régulière à la partie supérieure et présente au contraire à la partie inférieure des irrégularités, comme s'il y avait eu cassure et non section.

Bras droit, avant-bras et main. — Poids : 2 kil. 700.

L'amputation a porté au niveau du col chirurgical de l'humérus et présente un ovale de 12 centimètres de grand diamètre.

Les sections cutanées et musculaires sont nettes, la section osseuse est en bec de flûte : la section a été faite de la partie interne à la partie externe où l'os a été cassé.

Du côté de l'avant-bras et de la main, pas de traces de violence. La main présente des durillons sur les doigts. La peau est imprégnée d'une matière noirâtre, comme chez les femmes qui manient beaucoup d'eau. Les incisions pratiquées au poignet et à l'avant-bras ne montrent pas d'ecchymoses profondes.

Mêmes constatations pour le fragment du côté du *bras*, de l'*avant-bras* et de la *main gauche*.

Poids : 2 kil. 850.

L'amputation est plus irrégulière. La section osseuse est aussi beaucoup moins nette. Il y a eu plusieurs traits de scie, qui ont isolé une portion osseuse triangulaire, comprise entre le trait inférieur et la section véritable de l'os. Des crevés pratiqués au coude et au poignet ne montrent aucune ecchymose profonde.

Une portion de la paroi antéro-latérale de l'abdomen mesurant 37 centimètres de long sur 20 centimètres de large, présente des empreintes parcheminées sans autre particularité. Le poids de ce fragment est de 2 kil. 200.

Partie droite du bassin. — Ce segment du poids de 6 kil. 750 peut s'appliquer sur le segment opposé pour former la partie inférieure du tronc.

Ce fragment comprend trois sections :

Une section supérieure ;

Une section interne ;

Une section antérieure, correspondant à l'amputation de la cuisse droite.

La section supérieure porte au-dessus du sacrum et au-dessus

de la crête iliaque pour venir jusqu'à la partie antérieure du pubis. Cette section est assez régulière, mais présente quelques échappées ou queues de rat, dirigées d'arrière en avant.

La section interne comprend, en arrière, toute la région lombo-sacrée, passe dans le sillon inter-fessier, pour arriver jusqu'au niveau de la grande lèvre droite conservée. La section est nette et la section osseuse a été pratiquée à la scie.

Sur la fesse droite se trouve une région qui a l'aspect de la couenne, indiquant qu'elle a été soumise à la chaleur et présente comme dimensions 10 centimètres sur 12 centimètres.

La section antérieure a 26 centimètres de haut sur 47 centimètres de large. La section est régulière à la partie interne, très irrégulière à la partie externe où des queues de rat sont découpées, orientées de bas en haut.

Les sections musculaires sont très nettes. La section osseuse porte au-dessous du grand trochanter, elle a été pratiquée de dedans en dehors, elle est irrégulière à la partie externe où l'os a été cassé.

Portion de la paroi antéro-latérale de l'abdomen (gauche).

— C'est un fragment du poids de 3 kil. 700. Il comprend la paroi abdominale du pubis au sein gauche et de l'ombilic jusqu'à la portion lombaire gauche. Les sections sont irrégulières. Nous relevons, immédiatement au-dessous du sein, une ecchymose qui n'intéresse que le derme et ne s'étend pas aux muscles sous-jacents. A 30 centimètres à gauche et en dehors de l'ombilic, se trouve une ouverture faite par un instrument tranchant et piquant de 13 millimètres de long, non ecchymotique et sans caractères vitaux.

Il n'y a pas de trajet sous-jacent. On remarque de nombreuses empreintes parcheminées sur toute la paroi.

Nous avons trouvé *un lambeau*, qui pèse exactement 450 grammes, composé du *sommet du rein gauche*, auquel tient encore une *portion de la rate* et, en arrière, un morceau triangulaire, le *diaphragme*, une portion de l'*estomac* et le cardia attenants à ce morceau de diaphragme.

Celui-ci mesure 44 centimètres de large, il présente, vers la base, une ouverture correspondant, par sa situation, à la plaie située à gauche du thorax. Elle est ovalaire et a 3 centimètres de long sur 16 millimètres de large. A la partie supérieure, ecchymose diaphragmatique affirmant les caractères vitaux.

Les viscères. — C'est un fragment du poids de 3 kil. 650, comprenant le rein droit avec son atmosphère cellulo-graisseuse, une partie de l'épiploon attenant au côlon transverse, une portion beaucoup plus importante composée du foie, coupé à différents endroits, une portion du cœur droit attenant à la veine cave inférieure et au foie. Nous trouvons également la masse du mésentère et de l'intestin grêle, le cæcum, l'angle droit du côlon, une partie du côlon transverse venant se rattacher au fragment précédent. L'intestin est gorgé de matières fécales.

Il existe également *un fragment* comprenant les 8°, 9° et 10° côtes dans leur portion thoracique gauche, au niveau de leur insertion avec le sternum.

Ce fragment porte deux plaies : l'une, à 3 centimètres de l'insertion sternale, coupe la 7° côte et n'a pas de caractères vitaux.

Au contraire, entre la 8° et la 9° côtes, à 14 centimètres en dehors du sternum, se trouve une plaie ecchymotique verticale de 15 millimètres de long.

Cuisse droite. — Longueur : 23 centimètres ; poids : 5 kil. 300. *Section supérieure* pratiquée un peu au-dessous du col chirurgical du fémur. La peau à la partie antérieure de la cuisse est sectionnée très nettement ainsi que le tissu graisseux sous-cutané et les muscles. Sur la face postérieure, la section est moins régulière, les muscles sont un peu mâchés et la section cutanée présente une queue de rat de 4 centimètres ; la section osseuse très régulière présente cependant sur sa portion la plus externe une légère encoche comme si un premier trait de scie avait été suivi d'une reprise pour terminer la section.

Sur tout le segment qui recouvre cette portion de membre, on ne voit aucune trace de coup, aucune ecchymose apparente.

Section inférieure. — A porté sur l'articulation du genou et consiste en une véritable désarticulation à ce niveau. La section cutanée est très nette à la face postérieure de la cuisse. La peau est rétractée à ce niveau et laisse voir les masses musculaires nettement sectionnées. A la face antérieure et externe se trouvent plusieurs échappées ou queues de rat ; on en peut compter quatre qui sont dirigées de dehors en dedans. Sur la partie interne de la rotule qui est conservée se trouve une autre échappée dirigée au contraire de dedans en dehors. Le condyle interne du fémur est intact et on trouve attenant encore par des ligaments articulaires une portion du plateau tibial sectionné par un trait de scie.

Le condyle externe a été légèrement abrasé par un coup de scie.

Cuisse gauche. — Le fragment de la cuisse gauche est plus volumineux que le précédent. La section supérieure au lieu d'être nettement verticale est oblique, de sorte que ce segment présente, si on le mesure sur la face antérieure 32 centimètres et sur la face postérieure 44 centimètres. Le poids est de 6 kil. 750.

Section supérieure. — Oblique. Cette section à la partie antérieure est très nette. Au niveau de la partie interne, la peau est mince, rosée, recouverte de quelques poils ; cette section correspond aux organes génitaux et a porté immédiatement en dehors de la grande lèvre. A la partie postérieure, section moins nette présentant des hachures et quelques échappées ; à signaler, à la partie postérieure, un triangle cutané de 5 centimètres de base sur 7 centimètres de hauteur. A ce niveau, épiderme exfolié, derme épaissi de coloration jaune, tissu graisseux durci et dans l'un des points on remarque une tache rosée au niveau de laquelle le tissu est encore plus induré.

Nous trouverons dans la portion du tronc correspondant aux fesses et s'adaptant au segment que nous venons de décrire, une région cutanée qui présente les mêmes altérations.

L'aspect du tégument à cet endroit fait penser aux brûlures faites sur le cadavre et ressemble à de la couenne. La section osseuse a été faite au-dessous du trochanter : elle est très nette, présente cependant à la partie inférieure une irrégularité : il est probable que l'os n'a pas été sectionné à fond et a été cassé à ce niveau.

Section inférieure. — Oblique comme la précédente, elle passe au-dessous de la rotule, l'articulation a été ouverte ; c'est une désarticulation. La section cutanée, très nette sur la face postérieure, présente sur la face antérieure deux échappées orientées de dedans en dehors.

La désarticulation n'a pas été opérée en entier avec un couteau car les deux condyles du fémur sont légèrement abrasés à leur sommet et la section présente une série de traits de scie qui indiquent la difficulté de l'effort pour séparer les surfaces articulaires. Les téguments qui recouvrent ce membre ne présentent pas d'ecchymose.

Jambe droite. — Le poids est de 2 kil. 900.

La désarticulation a eu lieu, comme nous l'avons dit, au niveau du genou. La peau au niveau de la face plantaire et au niveau des doigts est légèrement macérée. Les téguments au niveau du mollet ne présentent pas d'altération.

A la face antérieure du tibia on remarque des marbrures et à 10 centimètres au-dessous de l'articulation du genou, une cicatrice brunâtre ancienne, au-dessous de laquelle on perçoit la crête du tibia qui est irrégulière. La section des téguments, très nette sur la partie antérieure de la jambe, présente à la partie postérieure des irrégularités ; entre deux échappées, l'une orientée de dehors en dedans, l'autre de dedans en dehors, se trouve un lambeau cutané de 4 centimètres, qui fait saillie de 2 centimètres sur la ligne de section.

La désarticulation n'a pas été pratiquée au couteau, la partie interne du plateau tibial a été enlevée d'un coup de scie.

Jambe gauche. — Ce fragment pèse 2 kil. 900 avec le pied ; il a été désarticulé au niveau du genou.

Les téguments sont intacts au-dessus de la malléole interne et sur le mollet sont disséminées des marbrures dues probablement à des varices. La section cutanée est très nette, avec une queue de rat à la partie antérieure.

Le tibia n'a pas été touché et on voit à la partie moyenne du plateau des éraflures produites par la scie.

Du côté du pied gauche, un oignon volumineux au niveau de la base du gros orteil.

DOCIMASIE HÉPATIQUE

Nous avons pris dans un des lobes du foie environ 100 grammes de tissu hépatique.

Nous avons préalablement enlevé les parties qui étaient au contact de l'air ou qui avaient pu être lavées par l'eau. Nous découpons cette portion de foie et nous la portons à l'ébullition, décolorant la solution avec du noir animal, et le tout est porté sur le filtre. Le liquide de filtration est très lourd, ressemble à du petit-lait et, par la liqueur de Fehling, on a un précipité d'oxydure de cuivre.

La docimasie hépatique est positive. La mort est survenue en plein état de santé et probablement en pleine digestion.

SIGNES D'IDENTITÉ

Sexe. — *Age.* — *Poids.* — *Taille.*

Tous les fragments que nous venons d'énumérer appartiennent au même sujet. Ils se complètent et s'adaptent les uns aux autres. Il s'agit d'une femme *très grasse*, nous pouvons en juger par le développement du tissu adipeux au niveau des fesses, des seins et de la paroi antéro-latérale de l'abdomen.

Le poids, si nous l'évaluons par l'addition des poids de cha-

cun des segments du cadavre, est de 70 kilos. Il y a lieu de tenir compte des pertes de poids subies par les tissus après la mort et des fragments des parties molles du corps qui peuvent n'avoir pas été retrouvées.

Cette évaluation peut être majorée de 10 kilos environ pour se rapprocher davantage de la vérité.

L'aspect général de la tête, des dents, du tissu osseux montre que l'âge du sujet est d'environ *soixante à soixante-cinq ans*.

Cette femme était de *petite taille*. Nous avons procédé après préparation des os du squelette à la mensuration aussi exacte que possible des os longs (étant donné que pour la plupart ils ont été sectionnés dans leur continuité).

Voici les différents chiffres obtenus et les tailles calculées qui s'y rapportent :

		Taille
Fémur droit	44 ^{cm}	1 m 52
Fémur gauche	44	1 52
Humérus droit	29	1 51
Humérus gauche	29	1 51
Tibia droit	32	1 47
Tibia gauche	32	1 47
Cubitus droit	23 05	1 53
Cubitus gauche	23	1 53
Radius gauche	21	1 50
Radius droit	21	1 50
Péroné gauche	33	1 53
Péroné droit	32 05	1 53

Ce qui nous donne une taille moyenne de 1 m. 51.

L'état des mains, dont l'épiderme au niveau de la face palmaire des doigts et de la paume de la main est fendillé et présente une coloration noirâtre, permet de supposer que cette femme se livrait aux travaux du ménage et devait très souvent avoir les mains dans l'eau.

Nous n'avons pas relevé sur le corps d'autres signes importants à signaler pour établir l'identité du sujet. Les deux jambes

étaient variqueuses et sur le pied gauche se trouve un oignon volumineux qui devait gêner la marche.

De quelle manière la mort s'est produite.

A part les incisions faites pour dépecer le cadavre, nous avons relevé sur plusieurs fragments des blessures faites sur le vivant, les unes par instruments tranchants, d'autres par instruments contondants. Nous allons rappeler successivement le siège et la gravité de ces blessures, nous serons à même ensuite d'établir la manière dont la mort a été produite.

1° On trouve sur le sommet de la tête, à 85 millimètres au-dessus des arcades orbitaires, une empreinte nettement circulaire de 45 millimètres de diamètre. Cette empreinte produit une dépression sur la calotte crânienne qui est en cet endroit légèrement enfoncée. Tous les tissus environnants sont fortement ecchymotiques.

De cette empreinte part une série de fractures irradiées qui sillonnent tous les os du crâne pour aller se perdre au niveau de la base.

Ces fractures multiples nous indiquent la violence du coup porté par un instrument contondant au niveau du vertex, instrument qui a laissé une empreinte si nette qu'il nous est permis d'établir que très probablement il s'agit d'un marteau rond dont le grand diamètre est de 45 millimètres. Les mensurations prises sur les marteaux trouvés dans la loge de Richetto sont identiques à celles que nous indiquons.

Cette blessure a tous les caractères des blessures faites sur le vivant, infiltration sanguine considérable dans tout le cuir chevelu, sur la dure-mère empreinte de la rondelle osseuse détachée de la calotte crânienne projetée sur les méninges et le cerveau.

2° Sur le thorax, en divers points, nous avons relevé des plaies par instruments tranchants.

a) Sur le côté droit, au niveau de la troisième côte, en avant du thorax, une incision qui a tranché la côte, a intéressé la

plèvre (fragment n° 2), elle pénètre dans le poumon, intéresse la bronche droite et l'aorte.

b) Coup de couteau de 4 centimètres qui pénètre jusqu'au rachis et est bourré de sciure de bois (fragment n° 3).

c) A 3 centimètres au-dessus de la portion inférieure du fragment n° 5 se trouve une blessure par coup de couteau ayant sectionné la dixième côte et pénétrant dans le thorax pour perforer le diaphragme et entrer dans l'estomac (fragment n° 11).

d) Entre la huitième et la neuvième côte gauche, à 14 centimètres en dehors du sternum, se trouve une plaie ecchymotique de 15 millimètre de long.

e) Dans la portion gauche du bassin (fragment n° 4), un coup de couteau au niveau de la vertèbre supérieure de ce fragment.

Au total cinq blessures par coups de couteau, *deux* à la partie antérieure du thorax pénétrant profondément et intéressant le poumon et l'aorte.

Deux à la partie postérieure dont une est venue se perdre au niveau de la colonne vertébrale et l'autre pénétrant profondément a perforé l'estomac.

La dernière au niveau des lombes retrouvée sur le fragment n° 4.

Toutes ces plaies ont été faites *sur le vivant*, mais il semble d'après l'abondance de l'infiltration sanguine que la blessure de la tête ait été la première en date.

Le meurtrier a très vraisemblablement assommé sa victime par un coup de marteau sur le vertex et lui a porté ensuite en différentes parties du corps des coups de couteau dans les régions indiquées.

Une série de contusions au niveau du thorax et des seins, des fractures de côtes produites sur le vivant au niveau des troisième, quatrième et cinquième côtes gauche, nous indiquent les violences exercées sur la victime; pendant la période agonique, le meurtrier a appliqué violemment les mains ou les genoux sur le thorax.

Quelles sont les armes dont s'est servi le meurtrier ?

Les plaies par instrument tranchant relevées sur le thorax ont dû être produites par un couteau assez long si l'on en juge par l'étendue du trajet de certaines d'entre elles. Particulièrement au niveau du thorax l'une d'elles traverse le poumon et va atteindre les organes profondément situés (bronches, aorte). La lame devait être large, les ouvertures situées sur la peau sont ovalaires et leur grandeur mesure en moyenne 15 millimètres.

La blessure de la tête par instrument contondant a conservé comme nous l'avons dit plus haut l'empreinte de l'arme avec laquelle elle a été produite. Les téguments du vertex meurtris et comme hachés ont éclaté après avoir été serrés entre la boîte crânienne et l'instrument contondant. Nous retrouvons sur le crâne une empreinte nettement circulaire de 45 millimètres.

Le tissu osseux particulièrement friable s'est laissé déprimer et l'arme s'est pour ainsi dire incrustée dans celui-ci ; sur la dure-mère et le cerveau la rondelle osseuse détachée a laissé une empreinte semblable.

Une particularité est à signaler : la rondelle osseuse détachée est circulaire mais en arrière, sur une étendue de quelques millimètres, la circonférence est interrompue par un fragment osseux triangulaire qui fait saillie.

Il semble que l'instrument qui a laissé son empreinte devait être ébréché à ce niveau. Justement l'un des deux marteaux de cordonnier saisis chez Richetto et dont le diamètre est sensiblement égal à celui de la circonférence de l'empreinte présente une échancrure qui pourrait correspondre à l'irrégularité signalée.

Pour étudier cette question nous avons entrepris des expériences sur des têtes de femmes d'un âge à peu près égal à celui de la femme Catinot ; en voici le résumé.

Expérience n° 1

Le 13 mars, nous nous procurons le corps d'une vieille femme de soixante à soixante-dix ans. Elle est assise sur une chaise, la tête maintenue en avant par un aide. Un coup est frappé sur le sommet de la tête par un de nous placé nettement en arrière. Nous constatons immédiatement que le coup a porté trop à droite; qu'il a été produit non par le plat du marteau mais par le côté; enfin, qu'il a été trop faible, car on constate qu'aucune fêlure n'est partie du point frappé.

On tient, malgré l'insuccès de ce premier essai, à utiliser le même crâne à une deuxième expérience, à titre de simple renseignement. Un deuxième coup est donné, plus fort que le premier.

La calotte crânienne est saine; son épaisseur est sensiblement égale à celle de la veuve Catinot (5 mm. 85, veuve Catinot; — 5 mm. 95, pour l'autre).

Le premier coup qui a porté sur la suture coronale et un peu à droite a produit un enfoncement de la calotte crânienne reproduisant sur la table externe un enfoncement triangulaire ayant 2 centimètres de base. La table interne a éclaté sur un espace de 3 centimètres en esquilles beaucoup plus nombreuses.

Le second coup porté en arrière de la suture coronale, plus violent, a laissé une empreinte circulaire et irrégulière sur certains points, surtout en arrière et à gauche à l'endroit où a porté l'encoche du marteau [son diamètre a 45 mm.]; à cet endroit la ligne de fracture est plus droite et on remarque à cet endroit une portion losangique qui n'a pas été enfoncée comme les portions voisines.

La table interne de l'os a été enfoncée. Il n'y a pas de fracture irradiée, mais il y a disjonction de la suture pariétale.

Expérience n° 2.

Le 15 mars. — Femme de soixante-dix ans, assise sur une chaise, la tête fixée contre une planche par des liens.

Le coup de marteau a porté au niveau de la suture coronale, sur le vertex. Il y a eu éclatement du cuir chevelu; au-dessous, l'empreinte du marteau, est à peine marquée. Il n'y a pas d'enfoncement de la boîte osseuse. On remarque une fissure arrondie qui montre qu'un marteau rond a produit la lésion et de cette fissure partent, pour s'irradier vers la base, deux lignes de fracture. L'une suit à droite la suture coronale; l'autre, sur le pariétal droit, va atteindre l'occipital et se perdre sur cet os sans envahir la base.

Le crâne a une épaisseur très variable, variant entre 6 et 8 mm. 1/2. Les os sont denses et très opaques.

Expérience n° 3.

Le 19 mars. — Femme de soixante à soixante-dix ans, placée sur une chaise; la tête est maintenue par un aide. On porte sur le vertex un coup violent avec le marteau. Le cuir chevelu, est déchiré.

On le dissèque et on met à nu la calotte osseuse. Pas d'enfoncement. Impossible de retrouver l'empreinte du marteau. Des lignes de fracture irradiées surtout sur le pariétal gauche partent du point frappé.

La calotte est sciée; les os sont très épais et raréfiés.

Pas d'irradiations à la base ni à la nuque.

Expérience n° 4.

Le 22 avril 1900. — Homme de soixante-cinq à soixante-dix ans environ. Le crâne est couvert de cheveux blancs. Le cadavre est situé dans la position habituelle : maintenu par un aide

et assis sur une chaise. Un coup de marteau est porté sur le vertex, au siège habituel. Le cuir chevelu a éclaté, mais sur la boîte osseuse on ne relève aucune empreinte faite par le marteau.

Deux fissures, surtout apparentes sur la table interne, partent du sommet du vertex, l'une pour s'irradier en arrière sur l'occipital, l'autre sur la partie gauche.

Expérience n° 5.

Une femme de quarante-cinq à cinquante ans (22 avril 1900). Position des cadavres précédents. Un coup violent du marteau est porté à l'endroit habituel. Le cuir chevelu est entamé et laisse voir une dépression en entonnoir sur la calotte.

On enlève le cuir chevelu et on constate sur la face externe une dépression qui est plutôt rectangulaire, qui a 5 centimètres de large sur 7 centimètres de long. La substance osseuse à ce niveau est séparée en plusieurs fragments. La suture coronale est disjointe et des irradiations portent sur les deux pariétaux.

Expérience n° 6.

Une femme âgée de soixante à soixante-dix ans (29 avril 1900). Cuir chevelu recouvert de cheveux blancs. Cadavre dans la position habituelle. Un coup de marteau est porté sur le point désigné. Il atteint la calotte au niveau de la suture coronale et un peu sur la droite. Cuir chevelu entamé. Dépression en entonnoir irrégulière, plutôt rectangulaire de 6 centimètres sur 6 centimètres. Le tissu osseux à ce niveau est divisé en plusieurs fragments ; des irradiations partent des quatre angles du rectangle.

L'une en avant parcourt le frontal, l'autre en arrière parcourt l'occipital, les deux autres parcourent chacune l'un des pariétaux.

Il résulte de ces expériences qu'il nous a été impossible de

reproduire sur le cadavre avec le marteau décrit une blessure absolument identique à celle que nous avons constatée sur le crâne de la veuve Catinot. Les conditions dans lesquelles a été produite cette blessure sont pour ainsi dire impossibles à réunir dans les expériences de contrôle. Les crânes sur lesquels nous avons expérimenté varient dans leur épaisseur plus ou moins grande, dans la constitution intime du tissu osseux.

Chez les uns l'os se brise comme du verre, chez les autres il est plus ou moins mou ou résistant. Il faut tenir compte aussi des différences physiologiques entre le crâne d'un cadavre et d'un individu vivant. L'état de tension du liquide céphalo-rachidien, la vascularisation des méninges et des tissus osseux, font varier les résistances et les répercussions du choc dans les différents points de la boîte crânienne.

Il n'y a donc pas lieu de tenir pour négative la preuve expérimentale que nous avons cherchée à apporter.

Le dépeçage. — Du mode opératoire.

Nous avons décrit au début les seize fragments qui, réunis et adaptés bout à bout, constituent la totalité du corps de la veuve Catinot.

Il est utile, à présent, d'indiquer le manuel opératoire suivi très vraisemblablement par le dépeceur.

La tête a été décollée du tronc par une incision partant de la nuque et se terminant au-dessous du menton, la section de la colonne vertébrale a été faite à la scie au niveau de la deuxième vertèbre cervicale. Les membres supérieurs ont été détachés du tronc au niveau de l'épaule et laissés dans leur intégrité.

Les membres inférieurs, au contraire, plus lourds et plus volumineux, ont été séparés en deux tronçons symétriques, la totalité de la cuisse d'un côté et de l'autre le pied et la jambe, séparés de la cuisse au niveau du genou par une désarticulation faite à la scie.

Toutes ces sections des membres se font remarquer par la

régularité des incisions cutanées et par la netteté des sections musculaires.

Les sections osseuses, régulières et franches sur les os volumineux comme les fémurs, ont été ratées à plusieurs reprises sur les os fragiles et mobiles comme les humérus.

Reste le *tronc*, qui a été divisé en quatre tronçons principaux par une longue incision verticale partant de la partie gauche du cou pour se prolonger jusqu'au coccyx, sur la gauche de la colonne vertébrale, les têtes des côtes ont été régulièrement sectionnées à la scie et par une incision transversale partant du milieu de la région lombaire, sectionnant la colonne vertébrale vers la deuxième lombaire et passant vers la base du thorax, où les fausses côtes ont été coupées.

A la partie antérieure du corps, les tissus, non soutenus par une solide charpente osseuse comme en arrière, ont offert plus de résistance au couteau, et là nous remarquons des incisions inutiles et la paroi abdominale divisée en une série de fragments plus ou moins volumineux, ainsi que la masse intestinale qui a été éviscérée.

La partie inférieure du tronc (le bassin) présente aussi une section verticale qui n'est pas la continuation exacte de la section signalée sur la partie supérieure du tronc. Au lieu de passer à gauche de la colonne vertébrale, la section postérieure du sacrum est à droite et la section antérieure du pubis à droite de la symphise pubienne.

Si l'on étudie attentivement les incisions cutanées, et particulièrement la large incision du cou, comme cela a été fait à propos de la description des fragments, on peut se rendre compte, par les queues de rats et les échappées, que ces sections ont été faites par un droitier.

De plus, la saillie du tissu musculaire et la rétraction assez nette sur certains points de la peau nous montrent que le dépeçage a dû suivre de très près le moment de la mort, à une époque où la rigidité musculaire n'avait pas encore fait son apparition.

Les organes génitaux et l'anus ne portent aucune trace de

violence, l'examen des liquides que nous avons recueillis, soit dans le vagin, soit dans le rectum, ne nous a pas décelé la présence du sperme.

A l'aide de quels instruments le dépeçage a été pratiqué.

D'après la nature des sections cutanées et osseuses nous pouvons indiquer approximativement à l'aide de quels instruments le dépeçage a été pratiqué.

Les sections cutanées sont irrégulières, nous l'avons montré ; elles portent sur une large surface, la circonférence du membre a été attaquée d'un seul coup, il n'y a pas de reprises. Un couteau long et très tranchant, celui que nous avons examiné et qui a été trouvé enterré dans le jardin des Camilliens peut parfaitement produire de pareilles sections.

Si nous nous reportons aux sections osseuses nous voyons qu'elles ont été toutes pratiquées à la scie. Les unes, portant sur les os longs des membres, ont pu être faites avec une scie petite, mais ce que l'on peut affirmer, c'est que les larges sections pratiquées au niveau du thorax et du bassin, intéressant par exemple le sternum et le scapulum, le sacrum et le pubis, sont le fait d'une scie puissante, bien en main, et dont la lame doit présenter une dimension dépassant 40 centimètres pour pouvoir fournir un jeu suffisant à son maniement dans ces conditions.

En somme, un couteau à lame longue et large, deux scies ou peut-être une seule, dont la dimension de la lame devait atteindre au moins 40 centimètres, sont les instruments indispensables au dépeçeur qui a pratiqué les sections relevées sur le cadavre de la veuve Catinot.

*Date de la mort, du dépeçage et de l'immersion
des fragments.*

Lorsque nous avons examiné pour la première fois le 3 janvier 1900 les débris humains retirés de la boutasse, notre pre-

mière impression fut que nous nous trouvions en présence de chair fraîche. Il n'y avait aucun signe d'une longue macération dans l'eau, la peau semblait nette, son aspect était chair de poule. Les sections régulières et larges sur les muscles roses et durs présentés comme à l'étal d'un boucher.

Certains muscles des bras en particulier étaient rétractés en état de rigidité facile à vaincre.

La peau au niveau des sections était légèrement rétractée.

A quelle époque pouvait remonter le décès et le dépeçage du corps auquel appartenaient ces fragments. Pour notre approximation nous devons tenir compte de plusieurs conditions essentielles :

1° Nous étions au mois de janvier, à une date où les froids les plus intenses venaient de se produire. Vers le milieu de décembre une épaisse couche de glace avait recouvert toutes les boutasses et surfaces d'eau tranquille, nous entrions à peine dans une série de jours moins froids. La température plus douce avait permis le dégel, mais le thermomètre était toujours voisin de zéro. Cette température ambiante est excessivement favorable pour la conservation des corps ;

2° Les débris humains trouvés dans la boutasse étaient entourés de sciure de bois et de papier de journaux, parfaitement liés. Ils étaient ainsi enveloppés dans une sorte de cuirasse isolante pouvant être comparée à une case frigorifique.

3° Le dépeçage avait permis aux liquides cadavériques de s'échapper des tissus, il n'y avait pas de décubitus et ce fait permettait encore le retard dans la marche de la putréfaction.

D'autre part, pour l'instruction, « la veuve Catinot a été tuée par Richetto et chez lui dans la soirée du 19 décembre et le 22 décembre au soir ou le 23 au matin, il avait complètement débarrassé la chambre et probablement toute la maison ».

Pour l'instruction aussi, c'est chez lui que Richetto a dû opérer le dépeçage et le paquetage. On retrouve chez Richetto toutes les espèces de papiers retrouvées dans les paquets de la boutasse. Il est établi qu'il a eu à sa disposition les journaux

l'Autorité et le Peuple Français aux époques des numéros de la boutasse.

Les procès-verbaux de constat nous apprennent que le 31 décembre 1900, la demoiselle Voisin découvre flottant sur une boutasse située dans la propriété Noack, dans l'angle sud-est, — boutasse mesurant 8 m. 65 du côté du chemin et 6 m. 40 du côté est, contenant une hauteur d'eau de 1 m. 60 environ, — un paquet.

Le 2 janvier la femme Voisin constate la présence d'un deuxième paquet ; le 4 janvier, à mesure qu'on agite l'eau de la boutasse, un autre paquet est venu à la surface. Ces paquets contenaient des chairs tellement grasses que l'on croit qu'il s'agit de viande de porc. Le charcutier consulté dit que c'est du veau. Ces débris de viande furent à cause de cela et vu l'odeur qu'ils exhalaient, enterrés.

Le 6 janvier, nous nous transportons avec MM. Benoist et Durand, substitut, dans la propriété Noack et on vide la boutasse. On y trouve la série des fragments énumérés plus haut, tous avaient été solidement ficelés au moyen de cordes de grosseurs différentes quelques-unes croisées avec plusieurs tours.

On découvre aussi une tête de femme avec faux cheveux, un thorax et un bassin qui n'étaient pas, comme les autres d'hier, entourés de papiers et ficelés et dont nous aurons à nous occuper (Affaire veuve Delorme).

Des constatations que nous avons faites et des points relevés par l'instruction, nous paraît résulter que la femme Catinot a été tuée peu de temps après sa disparition. Le dépeçage a suivi. Le paquetage des divers fragments et leur transport à la boutasse a dû être fait après les grands froids, quand la mare d'eau n'était plus recouverte de glace.

Dans tous les cas, dès le 31 décembre, les paquets sont aperçus flottant. Nous ne pensons pas, à cause de la saison et de l'état des chairs, que ces débris humains aient séjourné plus de quatre à six jours dans l'eau.

CONCLUSION

Les débris retirés le 6 janvier d'une boutasse de la propriété Noack, ont pu être rassemblés et constituent un corps de femme. Les seize fragments appartenaient au corps d'une femme âgée de soixante à soixante-cinq ans. Tous ces fragments se complètent et s'adaptent les uns aux autres. C'était une femme très grasse du poids de 70 à 75 kilogrammes environ, de petite taille, d'environ 1 m. 54. La tête a été reconnue ; on sait que c'est la veuve Catinot, qui a disparu le mardi 19 décembre.

Cette femme a été tuée en pleine digestion. Elle a reçu au sommet de la tête un coup violemment porté par un instrument contondant. L'empreinte était si nette qu'il est permis d'établir qu'il s'agit très probablement d'un marteau rond dont le diamètre est de 45 mm. Les mensurations prises sur les marteaux trouvés dans la loge de Richetto sont identiques à celles que nous indiquons.

En outre, cette femme qui n'avait pas encore succombé a reçu cinq blessures diverses par coups de couteau. Mais ces blessures ont été consécutives au coup porté sur la tête. En outre, pendant la période agonique, le meurtrier a porté violemment les mains ou les genoux sur le thorax.

Il a été fait usage d'un couteau long à lame large et dont les dimensions peuvent être rapprochées de celles du couteau trouvé enterré dans le clos des Camilliens.

Les expériences faites avec un marteau brisé ne nous ont pas permis de reproduire sur le cadavre une blessure absolument identique à celle trouvée sur le cadavre de la veuve Catinot.

Toutefois ces expériences ne peuvent être considérées comme absolument négatives.

Au point de vue du mode opératoire, on peut dire que la tête a été d'abord détachée, puis dans l'ordre suivant, les membres supérieurs, les membres inférieurs. Le tronc et le bassin ont été divisés en quatre tronçons ou débris.

Ces incisions cutanées montrent bien que l'opérateur était un droitier, le dépeçage a dû suivre de très près le moment de la mort, lorsqu'il n'y avait pas encore de rigidité. Nous n'avons rien trouvé de suspect du côté des organes génitaux et de l'anus.

Au point de vue des instruments employés pour le dépeçage nous avons déjà parlé du couteau, à lame longue et large. Le dépeçeur a pu se servir de deux scies ou d'une seule dont la dimension de la lame devait atteindre au moins 40 centimètres.

La femme Catinot a été tuée peu de temps après sa disparition. Le dépeçage a suivi. Les fragments du corps ont séjourné dans l'eau de quatre à six jours environ.

D^r LACASSAGNE.

Lyon le 29 juin 1900.

Rapport de MM. Lacassagne et Florence sur tous les objets
suspects saisis au logement de Richetto.

Nous soussignés, Alexandre Lacassagne et Albert Florence, professeurs à la Faculté de médecine de Lyon, sur la réquisition de M. Benoist, juge d'instruction, en date du 9 janvier 1900, avons procédé :

1° A l'examen de tous les objets saisis au logement de Richetto, 96, chemin de Francheville, et transportés à la Faculté de médecine : parties de plancher, portes, rideaux, tentures, échelles ou parties de meubles, linges, vêtements, tabliers, outils et autres objets quelconques.

Avons recherché lesquels présentent des traces de sang, ou des taches suspectes, ou des traces de lavage.

Nous nous sommes appliqués à déterminer l'origine de toutes traces ou taches, à dire si le sang dont il sera trouvé trace sur tel ou tel objet paraît être du sang humain ; à dire si certaines traces ou taches correspondent plus spécialement à ces meurtres ou dépeçages qui auraient été commis dans le logement de l'inculpé, préalablement visité par MM. les experts ; à procéder soit dans le logement, soit sur tous objets saisis ou à saisir ultérieurement audit logement, ou ailleurs, à toutes constatations et observations propres à la manifestation de la vérité.

2° A examiner tous les instruments saisis au logement de l'inculpé et à dire s'ils ont pu servir au meurtre et au dépeçage de la veuve Catinot, et s'il y a quelques raisons de croire qu'ils y ont servi ; à dire, d'après l'examen des locaux occupés par Richetto, s'il est possible que le meurtre et le dépeçage aient été accomplis dans ces locaux, et dans l'affirmative, dans quelles conditions ils paraissent avoir été accomplis.

.....

Les proportions volumineuses de ce rapport ne nous permettent pas de le reproduire ici. Nous en donnerons seulement les conclusions générales.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

1° Les pièces à conviction n° I et II, *lames du parquet prélevées dans la chambre de l'inculpé*, présentent une tache de sang qui a été lavée. Cette tache a été formée de sang pur versé sur le plancher en grande abondance, car il a fusé entre les lames du parquet dans les feuillures. Cette tache, lors de notre examen paraissait vieille déjà de plusieurs mois, car elle donne le spectre de la méthémoglobine et d'autres caractères du sang vieux, il n'a pas été possible d'en régénérer les globules pour déterminer leur origine.

2° *Les deux grandes planches qui servaient d'étagère dans la chambre de l'inculpé* présentent de grandes taches rouges analogues à du sang, mais qui ne contiennent pas trace de cette humeur.

3° *Le marteau brisé* présentait de très faibles taches rougeâtres sur le plat de la tête, analogues à des taches de sang, mais il nous a été impossible d'en obtenir des cristaux d'hémine, ou une autre preuve certaine du sang.

4° Les taches rouges observées sur *l'échelle* ne sont pas formées de sang.

5° *Les taches de la planchette* détachée d'un meuble de la chambre de l'inculpé (pièce à conviction VII) sont formées de sang ; les globules que nous avons pu régénérer avaient le diamètre de ceux du sang humain ; il est donc probable, non certain, que ce sang est du sang humain.

6° La pièce à conviction VI ne présente pas de taches suspectes.

7° Les pièces à conviction VIII, IX, X ne présentent pas non plus de taches de sang.

8° Le chaudron (pièce à conviction XI) contient du sulfate de nickel impur.

9° Les taches de rouille du couteau trouvé enfoncé dans le jardin ne contenaient pas de sang.

10° Les limes, la râpe, les trois marteaux, le petit déplantoir, les rasoirs, les ciseaux, le maillet, le brunissoir et les tranchets n'avaient pas de taches de sang.

11° Les scies diverses formant le lot XIV ne présentent rien de suspect, et aucune d'elles n'a pu servir à faire les sections observées sur les cadavres.

12° *La scie à métaux* montée du lot XV ne porte pas de tache suspecte ; si on fait avec elle des traits de scie dans les os, la largeur de ceux-ci varie de 76 à 80 et 82 centièmes de millimètres ; cette scie a donc pu faire les traits observés sur les squelettes, et ces traits de scie ont précisément cette épaisseur.

13° Les taches suspectes de la petite hache (pièce à conviction n° XVI) ne contenaient pas de sang.

14° Aucune des taches relevées sur le tablier de cuir (pièce à conviction XVII) ne contenait de sang.

15° *La vieille couverture* piquée présente de nombreuses taches lavées qui ont été formées par du sang, car on a obtenu non seulement la réaction du gayac, mais la réaction spectrale du sang et même les cristaux d'hémine.

16° *Le rideau en toile indigo* (pièce à conviction XX) porte de nombreuses taches de sang faites par projection et peu anciennes. Il n'a pas été possible d'en régénérer les globules pour établir l'origine de ce sang. En outre ce rideau porte des taches riches en globules blancs (pus ?) et ne contenant que des traces de sang.

17° *Le rideau en indienne* ne porte que deux petites taches suspectes, l'une très faible probablement formée de sang ; l'autre très petite, due peut-être à des punaises, contient sûrement du sang.

18° Les petites taches observées sur le *chiffon* (pièce à conviction XXI) contiennent du sang.

19° *Le rideau de lit* (pièce à conviction XXII) présente de nombreuses taches faites par projection avec du sang frais ; les globules de ce sang qui ont pu être régénérés avaient un diamètre identique à celui des globules de sang pour origine ; ces taches, bien conservées, paraissent récentes.

20° L'un des draps de lit avait des taches excessivement faibles qui ont donné la réaction avec le gayac, et paraissent avoir été formées par un liquide contenant des traces extrêmement faibles de sang (fin des règles par exemple).

21° L'autre drap de lit porte de nombreuses taches grisâtres, en carte de géographie, dont nous avons pu isoler des spermatozoïdes entiers, bien caractérisés ; ce sont donc des taches de sperme.

22° Les taches des bretelles ne sont pas suspectes.

23° Les taches de la taie d'oreiller sont formées : les unes, qui contiennent du sang, par des piqûres de puces ou de punaises, les autres par du mucus nasal probablement.

24° Les taches observées sur les rideaux en jute vieil or sont formées d'une matière gommeuse.

25° Les taches de la serviette ne sont pas suspectes, non plus que celles de la flanelle.

26° Les pièces à conviction XXVIII, XXIX, XXX, XXXI, XXXII, XXXIII, portent de nombreuses taches dont aucune n'a été formée par du sang.

27° Les taches suspectes et lavées du linge en cotonnade (pièce à conviction XXXIV) ne nous ont donné aucune des réactions du sang.

28° Les taches du papier carton gris et celle du linoléum ne sont pas suspectes.

29° Les taches du carton (XXXVII) sont formées de sang, mais non de sang pur.

30° La caisse en bois contenait une foule de produits, entre autres des débris de creusets ayant servi à faire des métaux (cuivre), de l'alun, du vert de Schweinfurth ou vert d'arsenic, du blanc d'Espagne et un flacon d'huile non étiqueté, c'est une huile minérale à graisser (fausse huile de pied de bœuf).

31° La bouteille (pièce à conviction XL) contient une solution concentrée de *chlorure de zinc* impur, tel qu'on l'emploie pour les injections cadavériques.

32° Les taches rouges du deuxième matelas sont formées de rouille, ainsi que les taches observées sur le sommier.

33° Parmi les taches suspectes de la couverture piquée (XLIII), deux seulement contenaient du sang, mais elles étaient si petites qu'on peut les attribuer à des punaises.

34° Les taches du caillou (XLIV) ne sont pas formées de sang.

35° *La porte de la chambre à coucher* de Richetto est couverte, à la partie inférieure, d'un grand nombre de taches de sang faites par projection. Ces taches contiennent des globules qui ont le diamètre de ceux du sang humain et ont probablement ce sang pour origine.

Nous estimons que ces taches remontaient à moins de trois mois.

36° *La sciure de bois* trouvée sur le cadavre de M^{me} Catinot est de la sciure de sapin, provenant de grandes scieries, et non d'un atelier de menuiserie. Celle qui a été saisie chez l'inculpé est identique; elle contient les mêmes éléments anatomiques semblablement disposés, elle a les mêmes dimensions générales, et ne diffère de celle que nous avons trouvée sur le cadavre que par plus de poussière fine; mais on sait que cette poussière fine a été constatée à la surface de l'eau, et d'autre part, il s'en est retrouvé parmi les journaux qui entouraient les pieds du cadavre; elles nous ont été remises par M. le juge d'instruction; quant aux gros débris de bois trouvés seulement dans le sac, on conçoit qu'ils ne se soient pas fixés sur le cadavre, si réellement cette sciure a été usitée.

37° *La chaux* saisie dans le jardin contenait des matières organiques d'origine animale et de nombreuses larves d'insectes qui vivent dans les matières animales en putréfaction; certaines parties de cette chaux contenaient de petites quantités de sels de cuivre, d'autres n'en contenaient pas trace. La chaux renfermée dans la caisse du grenier est identique, et contient aussi des matières organiques, des pupes d'insectes et du cuivre, celui-ci par places seulement.

38° *Les planches saisies au grenier* présentent des taches de plus de 1 mètre de diamètre, ayant fusé à travers le plancher et le plafond situé en dessous. Ces taches sont formées: 1° par

une grande quantité de graisse pâteuse, fétide, épaisse par places de plusieurs millimètres; 2° par un sel de cuivre (sulfate, carbonate par action de la chaux et de l'air) et par places seulement de traces de sel de zinc. Le sel de cuivre est très abondant par places et peut se détacher en poussière de la surface des planches; 3° Par un liquide ayant contenu du sang ou du suc musculaire en putréfaction, car cette matière colorante brun rouge a donné les caractères de l'hématine provenant du sang ou du suc musculaire (myohématine).

39° *Les taches des poutrelles* sont de même nature que celles du plancher dont elles sont la suite; elles ont été formées par de la graisse fétide, du cuivre et un liquide sanguinolent. Ces taches proviennent de substances contenues dans la caisse.

Il n'est pas possible d'affirmer que les graisses des taches du plancher sont dues à de la graisse humaine, par des preuves tirées des constantes physiques de ces graisses, en raison de leur altération par leur exposition à l'air et leur contact avec la chaux; mais il est certain qu'elles ne sont pas dues à la fausse huile de pied de bœuf contenue dans le flacon saisi; il est peu probable qu'elles soient dues à de l'huile de pied de bœuf vraie, parce que partout elles sont solides ou pâteuses, et qu'elles sont restées telles pendant les plus fortes chaleurs de l'été; le dépôt cristallin d'un flacon d'huile de pied de bœuf renversé serait sans doute resté dans la caisse ou au moins sur le premier plancher et n'aurait pas traversé celui-ci, tandis que l'on sait que la graisse humaine, au sortir des cellules adipeuses, a la propriété de rester fluide un certain temps à sa température normale, ce qui lui a permis de filtrer à travers la caisse et le plancher et de se solidifier après, jusque sur les poutrelles. D'ailleurs son odeur fétide et la présence de pupes dans la caisse d'où proviennent ces taches démontrent péremptoirement que cette huile a été en contact avec des matières animales en putréfaction.

40° La caisse du grenier exhale une odeur cadavérique très prononcée; elle a contenu de la chaux, celle qui a été trouvée

dans le jardin ; cette chaux est riche en matières animales, et elle contient un grand nombre de pupes d'insectes qui vivent sur les cadavres en putréfaction ; ces pupes sont identiques à celles que nous avons trouvées dans le pied de M^{me} Delorme.

La caisse contenait aussi un cheveu (fixé dans la chaux) semblable comme épaisseur et comme aspect général à ceux de M^{me} Delorme. Tout le fond de cette caisse est saturé en quelque sorte par de la graisse fétide, contenant beaucoup de cuivre.

Les empreintes de champignons coprins qu'on voit sur la face interne du couvercle de la caisse permettent d'affirmer que celle-ci a été remplie presque jusqu'au haut de substances organiques en décomposition, et dans des conditions d'humidité nécessaires pour permettre la prolifération de cette variété de champignons.

Enfin, et pour terminer, nous dirons, d'après l'examen des locaux occupés par Richetto, qu'il est possible d'admettre que les meurtres et dépeçages ont été accomplis dans les pièces du rez-de-chaussée.

La conservation des débris humains et les manipulations dont ils ont été l'objet se seraient faites dans le grenier.

Lyon, le 10 octobre 1900.

D^{rs} LACASSAGNE et FLORENCE.

Rapport sur l'état mental de Luigi Richetto.

Nous soussignés, docteurs Rebatel, directeur de l'asile privé de Champret; Jean Boyer, professeur agrégé, chef des travaux de médecine légale à la Faculté, tous deux médecins experts près les tribunaux, commis le 15 juillet 1900 à l'effet de :

Décrire la personne de Richetto, de l'observer et de recueillir les observations de toutes personnes ayant été ou étant en relations suivies avec lui, de prendre connaissance de toutes les parties des dossiers d'information susceptibles de contribuer à cette étude, d'examiner le mobilier et les acquisitions faites par Richetto à différentes époques, de recueillir avec l'aide des autorités italiennes et du corps médical italien, les indications les plus précises et les plus complètes sur les affections dont ont été atteints les parents de l'inculpé et sur les causes de leur internement dans la Maison Royale d'aliénés de Turin où ils sont morts l'un et l'autre, de dire les présomptions qu'il y a lieu d'en tirer au sujet des prédispositions héréditaires chez l'inculpé, de classer Richetto, eu égard à tout ce que l'on sait de ses antécédents et de ses actes criminels ou non criminels, de dire si sa responsabilité doit être considérée comme entière ou comme atténuée en regard des actes qui lui sont reprochés, de procéder, en général à toute constatation ou observation propre à la manifestation de la vérité.

Serment préalablement prêté,

Avons procédé du 15 juillet à ce jour aux différentes recherches, enquêtes, examens, constatations qui nous étaient demandés et en avons consigné les résultats dans le présent rapport.

Nous avons tout d'abord examiné les antécédents héréditaires de l'inculpé au point de vue psychique et moral; nous avons

ensuite recherché les antécédents personnels, pris connaissance des dossiers et des dires des personnes ayant été en relations avec lui, examiné son mobilier et les divers objets réunis par lui, ses acquisitions faites à diverses époques; nous avons étudié son état actuel, son attitude, ses propos et ses idées depuis sa détention, sa personne enfin, au point de vue physique, moral et intellectuel. Puis nous avons fait une étude psychique des faits qui lui sont reprochés, à l'effet de savoir s'ils présentent quelques caractères pouvant faire soupçonner l'influence d'un trouble mental. Enfin, nous avons déduit de toutes ces recherches des conclusions résumant ses antécédents, définissant son état mental et déterminant le degré de sa responsabilité.

I. — ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES

Les différents témoignages recueillis en Italie par l'instruction nous représentent le bisaïeul paternel de Richetto comme ayant laissé à désirer au point de vue moral. On dit qu'il fut peu délicat et qu'il fit du tort à autrui. Il serait parvenu ainsi à acquérir une belle propriété qu'il transmit à son fils Jean. Celui-ci, aïeul de l'inculpé, aurait marché sur les traces de son père; il ne jouissa't pas d'une grande estime, nous affirme un vieil habitant de Chianocco; cependant, il n'eut pas de démêlés avec la justice. A un moment donné, se trouvant chargé de dettes, il frustra ses créanciers en cédant tout son patrimoine à ses deux fils. Ceux-ci vendirent la propriété paternelle et s'en partagèrent la valeur. L'un, Jean, oncle de l'inculpé, en dissipa une partie seulement; l'autre, Louis, père de l'inculpé, gaspilla tout, disent les témoins, dans le vin, le jeu et la débauche. Il aurait, dans son village, commis plusieurs vols pour lesquels il fut poursuivi. Il avait, notamment, volé deux portefeuilles à ses camarades.

Son fils nous affirme qu'il dérobaît des cuillers, différents objets, puis les laissait dans sa poche ou dans un tiroir, sans les

utiliser et sans se rappeler où il les avait placés. Après avoir dépensé tout son avoir, il se rendit à Turin où, grâce « à la prestance de sa personne », il obtint un emploi à la Maison royale. Mais il perdit rapidement cet emploi pour cause de vols. Un témoin raconte qu'il fut renvoyé pour avoir dérobé des couverts d'argent ; un autre dit que c'est pour avoir été surpris en flagrant délit de vol de lampes d'argent dans la chapelle du Saint-Suaire. Puis il serait venu en France, serait retourné à Turin, y aurait commis des vols nouveaux, y aurait été emprisonné et, enfin, serait mort en prison. Tous les témoins interrogés déclarent que, dans toute la famille paternelle de Richetto, ils n'ont connu ou entendu signaler aucun cas d'aliénation ou d'épilepsie.

Quant à l'hérédité maternelle, elle nous est présentée par tous les témoins interrogés au village natal de Richetto comme entièrement indemne de toute tare morale et psychique.

Nous savons aujourd'hui que cette question de l'hérédité mentale paternelle et maternelle de l'inculpé doit être résolue dans un sens tout différent de celui indiqué par les témoins, probablement mal renseignés. M. le juge d'instruction ayant reçu à ce sujet des renseignements contradictoires et incomplets, nous a donné spécialement la mission, comme le stipulent les termes de son réquisitoire, de nous livrer sur ce point à une enquête approfondie, c'est pourquoi nous avons décidé que l'un de nous se transporterait à Turin.

Muni d'une lettre de M. le juge d'instruction de Lyon et du procureur royal de Turin, il a pu pénétrer à l'asile d'aliénés de cette ville. La direction de cet établissement et M. le médecin en chef Marro lui ont communiqué très complaisamment le dossier administratif et le recueil des observations cliniques. Ces documents nous ont fourni des renseignements très utiles que nous résumons ici.

Le père de l'inculpé, Richetto Luigi, était, en 1872, détenu pour vol. Il avait alors trente-sept ans. Le 30 mars de cette année, le Dr Perrotti, médecin de la prison, le déclarait atteint de manie et de démence, annonçait qu'on avait dû l'attacher et lui mettre

la camisole, et affirmait que, probablement, sa maladie datait de plusieurs mois. Cinq jours après, il confirmait dans un deuxième certificat son premier diagnostic et déclarait que Luigi Richetto n'avait ni la raison ni la volonté nécessaires pour se présenter devant ses juges.

Le 5 mai, le même médecin constatait que la situation de son malade s'était aggravée et le 11 mai 1872, il obtenait son internement au Manicomio. Treize mois après, le 14 juin 1873, Luigi Richetto succombait dans cet asile. Aucune observation clinique ne fut recueillie qui pourrait nous fournir des détails sur les symptômes constatés.

Mais un autre document, l'observation de la mère, précise suffisamment à nos yeux le diagnostic qui fut formulé. Il est rappelé, en effet, dans ce document, que Luigi Richetto a succombé avec des signes d'une démence paralytique, autrement dit de paralysie générale.

Ce diagnostic nous paraît d'autant plus vraisemblable qu'il cadre entièrement avec l'âge du sujet, ses excès antérieurs, ses vols bizarres, le mode de début et la durée de la maladie.

En 1881, le 11 janvier, la mère de l'inculpé était internée à son tour dans le même asile. Elle avait alors quarante-sept ans. Dans l'observation très détaillée qui nous a été communiquée par le Dr Marro, nous relevons les points suivants : Tempérament nerveux, ménopause. Père et mère morts de maladie commune. Pas de malformation dégénérative, pas de maladie grave antérieure. Premiers symptômes survenus en 1880 à la suite de contrariétés. Troubles nerveux, sensation de boule hystérique, au bout de quelques mois, troubles mentaux, anxiété, inquiétudes, tristesse, état lypémanique, idées mélancoliques se rapportant moins à la malade elle-même qu'à son fils dont la vue provoquait chez elle de graves inquiétudes : elle le croyait menacé de grands malheurs et d'aliénation.

Cet état mélancolique ne fit que s'accroître, la malade devint de plus en plus anxieuse et inerte, elle finit par refuser de manger et on dut l'alimenter à la sonde. Elle eut des troubles gastro-intestinaux et de l'anurie brusque, elle fut prise de tics

convulsifs. Il y eut des alternatives d'amélioration et d'aggravation des troubles physiques et nerveux tandis que s'aggravaient progressivement les troubles mentaux.

Puis survint de la stupeur; une idée de plus en plus fixe faisait croire à cette femme que son fils était, comme elle, interné à l'asile; elle finit par ne plus le reconnaître. Le 2 septembre, elle fut prise d'attaques convulsives, il y eut un commencement de paralysie à tendance hémiplegique qui disparut. Quelques jours après, se montrèrent des signes de pneumonie hypostatique et le 17 septembre 1882, la mère de Richetto succombait à cette dernière complication.

La lecture de cette observation, dont nous n'avons reproduit ici qu'un résumé succinct, nous a conduit naturellement à cette constatation que la mère de Richetto était atteinte de folie hystérique à forme mélancolique. C'est d'ailleurs le diagnostic qui fut immédiatement formulé par le Dr Marro.

Ces troubles mentaux, développés sur un terrain manifestement nerveux, ont été précédés pendant plusieurs mois de symptômes hystériques, ceux-ci ont réapparu à plusieurs reprises au cours de l'évolution de la maladie et lui donnent l'empreinte incontestable de la névrose hystérique.

Notre enquête aboutissait donc à cette conclusion que le père de Richetto était atteint de paralysie générale et que sa mère était atteinte de folie hystérique.

Cette hérédité double et immédiate était certainement apte à transmettre à l'inculpé une prédisposition importante aux troubles cérébraux. Mais pour donner à cette prédisposition sa véritable portée et ses proportions réelles, nous devons faire remarquer :

1° Qu'en remontant plus haut, aucune tare ne nous est signalée ni par les témoins, ni par l'inculpé chez les ancêtres plus éloignés, qu'il est formellement stipulé dans l'observation clinique de la mère que ses père et mère sont morts de maladie commune et que, par conséquent, la prédisposition semble bien être étroitement localisée et d'origine récente;

2° Que l'affection mentale des deux ascendants s'est produite longtemps après la naissance du descendant;

3° Que la paralysie générale est la moins héréditaire des maladies mentales, que cette qualité de tare héréditaire lui a même été contestée, qu'on a pu soutenir qu'elle ne prédispose en rien à la folie et que, du moins, les névroses et l'aliénation occupent le dernier rang dans ses suites familiales (Balb et Régis);

4° Que si, par contre, l'hystérie est la plus héréditaire des névroses et peut transmettre à la fois des états névropathiques et psychopathiques, ses manifestations mentales sont loin d'être constantes et que son hérédité est d'autant moins forte et accentuée qu'elle éclate à un âge plus avancé.

Dans le cas qui nous occupe, nous pouvons donc affirmer que la transmission paternelle est discutable et que la transmission maternelle a pu être atténuée par son évolution tardive.

D'ailleurs en pratique ordinaire et, surtout, en pratique médico-légale, les prédispositions ne valent que par les effets qu'elles produisent.

Voyons donc maintenant si chez l'inculpé on peut saisir des traces de la prédisposition héréditaire.

II. — ANTÉCÉDENTS PERSONNELS

Richetto Giovanni-Luigi est né à Bussolino le 22 mars 1853. Sa première enfance se passa à la campagne dans un milieu relativement confortable. A l'âge de dix ans environ, il vint à Turin pour suivre les cours techniques de l'École professionnelle où il travailla pendant cinq ans. Après la ruine de son père, il s'engagea chez un entrepreneur de transports et y travailla deux ans environ. Il entra alors comme employé dans la compagnie des chemins de fer de la Haute Italie avec un appointement de 90 francs par mois qui fut successivement porté à 120 francs. Il y resta huit à dix ans et y était encore en 1880

au moment où il commit un vol important de valeurs au préjudice d'un de ses voisins (14 juillet 1880).

Arrêté un an et demi après, en janvier 1882, il fit huit mois de prison préventive et fut condamné à cinq ans de réclusion pour vol qualifié. Il subit sa peine à Fossano. C'est pendant ce temps que sa mère mourut dans les conditions relatées plus haut.

Libéré le 22 septembre 1887, il alla passer un mois dans son pays chez une tante, puis vint à Marseille pour chercher une place. Il n'y resta que peu de jours et s'embarqua pour Alger, espérant y trouver plus facilement une situation. Au bout d'un mois de recherches inutiles, il se fit rapatrier à Marseille où il ne fit qu'un court séjour et partit pour Lyon le 18 décembre 1887.

Il logea d'abord rue de la Thibaudière, 33, chez M^{me} veuve Boitton. Il y vécut pendant deux mois très misérablement, cherchant en vain une place. Il réussit enfin à entrer comme garde-malade chez M^{me} Carron pour soigner son mari au prix de deux francs par jour ; en juillet 1888, il se plaça en la même qualité chez les époux Jovet pour donner des soins à leur père. On fut si satisfait de ses services que, le malade étant mort, les époux Jovet firent entrer Richetto comme garçon de peine dans leur maison de commerce.

Il y resta jusqu'au 16 décembre 1893, époque à laquelle il fut renvoyé pour avoir été surpris volant du vin dans la cave.

Il songea alors à apprendre le métier de cordonnier et entra comme apprenti chez le sieur Chassagnard où il resta trois mois. En avril 1894, il s'établit cordonnier, rue du Colombier, 4, puis en juin 1894, rue des Trois-Rois, 9. Il séjourna dans ce dernier local jusqu'en juin 1896, époque à laquelle il entra comme concierge dans la maison des Camilliens, route de Francheville.

Étudions de quelle façon Richetto s'est comporté au milieu des vicissitudes d'une carrière assez tourmentée.

Il a montré du courage, de l'amour du travail, de la résignation, de la suite dans les idées et de la ténacité. A l'école, il a

toujours été, dit-il, dans les premiers élèves de sa classe ; en admettant même quelque exagération vaniteuse de sa part, il faut reconnaître qu'il a travaillé, car en un temps relativement court, il a recueilli des notions assez complètes sur la physique, la chimie et les mathématiques ; il apprit un peu de français et d'espagnol, il prit surtout des idées générales sur beaucoup de choses et un amour de l'étude qui lui a permis plus tard d'augmenter ses connaissances et d'arriver à un développement intellectuel très au-dessus de sa condition.

Lorsque la ruine, l'emprisonnement et l'internement de son père le laissèrent sans ressources il se mit courageusement au travail. Nous ne pouvons surprendre dans sa conduite aucune trace de découragement ou d'indécision.

Il resta dix à douze ans dans le même emploi, améliorant peu à peu sa situation et subvenant à ses besoins et à ceux de sa mère car il se conduisit pendant toute cette période en fils modèle. Sa mère habita constamment avec lui : quand elle tomba malade, il prit un congé pour la soigner avec dévouement et au moment où la gravité de son état l'obligea à la faire entrer à l'asile, il venait de passer quinze jours et quinze nuits à la veiller sans relâche ainsi qu'en témoigne l'observation recueillie au Manicomio.

Nous retrouvons d'ailleurs un témoignage authentique de sa bonne conduite à cette époque dans les renseignements fournis par la police au moment de son jugement : « Des informations prises sur le compte de Richetto Louis, il résulte qu'il n'y a rien à exciper sur sa conduite politico-morale, que sa manière de vivre fut toujours on ne peut plus économique, il ne fréquente que ses camarades de travail. » (Turin, 3 mars 1882.)

Quant au vol qu'il commit à cette époque, nous ne trouvons dans les circonstances de fait qui l'ont accompagné absolument rien qui sorte des conditions ordinaires d'un attentat de ce genre, mûrement préparé, et prudemment exécuté. Richetto était le voisin de la victime, il la savait riche et connaissait ses habitudes ; il profita de son absence pour s'introduire chez elle par une lucarne et déroba des bijoux et des titres représentant

une somme importante. Le coup fut si bien exécuté que son auteur ne fut pas même soupçonné. Il se garda bien de réaliser ses valeurs avec une précipitation dangereuse et ce n'est qu'un an et demi après le vol que Richetto crut pouvoir se départir de sa prudence et se fit arrêter à Rivoli en allant toucher des coupons dérobés. Il dit à ce moment avoir été poussé au vol par des pertes de jeu : ce n'était probablement qu'une mauvaise excuse car les renseignements ne peuvent relever chez lui des habitudes de jeu.

Son séjour à la prison de Fossano semble n'avoir donné lieu à aucun incident. Après sa libération, il paraît avoir eu une certaine hésitation pour savoir de quel côté s'orienter. Dans son pays il essaie une tentative de mariage, sans grand succès d'ailleurs. Probablement accueilli avec froideur, il part pour la France, sachant, déclare-t-il, que ses compatriotes y sont bien reçus. A Marseille, il se fait exploiter par les bureaux de placement sans trouver aucun emploi et il part pour Alger, où il se rend bien vite compte qu'il y a encore moins à faire pour lui. Sans s'attarder aux démarches inutiles, il revient en France et arrive à Lyon à bout de ressources, n'ayant que quelques litres d'huile achetés à son passage à Marseille.

Ces courses vagabondes ne sont pas chez lui la conséquence d'une mobilité ou d'une indécision dans le caractère, elles témoignent, au contraire, un jugement rapide et une résolution prompte. Il a vite vu que le milieu ne lui convient pas et il ne s'attarde pas aux démarches inutiles.

Ses débuts à Lyon furent rudes. Après avoir donné en paiement les quelques litres d'huile qu'il avait apportés, il se trouva sans aucune ressource, réduit à faire des raccommodages pour désintéresser sa propriétaire, besogne dont il se tira avec adresse (déposition Boitton).

Il chercha une place de comptable, mais il se rendit bien vite compte qu'il ne pourrait trouver aucun emploi de ce genre dans le milieu où il était tombé. Son existence fut des plus précaires : il dépensait 0 fr. 30 par jour, aussi accepta-t-il avec empressement une place de garde-malade chez M. Carron à 2 francs par

jour Il sut s'y faire apprécier, soignant son malade avec beaucoup de patience et se montrant très convenable envers toutes les personnes de la maison (déposition Pancard).

A la mort de M. Carron, il trouva rapidement à se replacer comme garde-malade chez M. Jovet. Là, il s'attira l'estime et la sympathie de tous à tel point que lorsqu'il n'eut plus besoin de ses services comme garde-malade, M. Jovet le prit à son service, dans ses magasins, comme garçon de peine.

Le métier y fut dur. Richetto faisait les courses et traînait la carriole. Il y resta cependant cinq années sans chercher à changer de position. Ses patrons étaient satisfaits de lui et il fallut qu'ils le surprissent en flagrant délit de vol de vin pour se décider à le renvoyer, sans d'ailleurs porter plainte contre lui. Remarquons, toutefois, que dans le moment où Richetto savait inspirer une si grande confiance à son entourage que le témoin Poncet, pour ne citer que celui-là, déclare qu'il lui aurait prêté 50.000 francs sans hésitation, il déroba à ses patrons de nombreux objets de quincaillerie, sans soulever aucun soupçon.

Renvoyé de la maison Jovet, Richetto voulut apprendre le métier de cordonnier, avec l'idée bien arrêtée de trouver une place de concierge dans une maison religieuse. Intelligent et adroit, il fit de rapides progrès. D'une intelligence bien au-dessus de la moyenne, dit le témoin Chassagnard, son patron, il apprit plus en trois mois que bien d'autres en dix-huit. Aussi, il ne paya qu'un mois d'apprentissage, au lieu de trois mois fixés par son contrat.

Il s'établit ensuite à son compte, travaillant plus ou moins et poursuivant toujours son projet de trouver une place de concierge. Après avoir fait auprès de quelques maisons des tentatives qui n'eurent pas de suite, il réussit enfin à entrer chez les pères Camilliens.

Pendant toute cette période assez accidentée de son existence, Richetto vécut simplement, sobrement, sans faire de dettes et, exception faite du vol de vin, sans se susciter une méchante affaire, il se montra courageux et résigné. « Je ne suis plus à un âge à faire des choses inutiles, écrit-il à son

oncle, en 1891, je ne puis compter que sur ma bonne volonté et mon courage de fer. J'ai assez de force pour supporter stoiquement une triste situation. » Aussi vit-il s'augmenter peu à peu le cercle de ses relations, qu'il continua d'ailleurs à cultiver dans la suite malgré son éloignement. Personne n'eut à se plaindre de lui et les témoins sont unanimes à reconnaître qu'il charmait son entourage par son intelligence, son affabilité, ses manières douces et polies.

Richetto séjourna chez les pères Camilliens pendant trois ans et demi qui furent dans sa vie une période à part et non des moins intéressantes pour nous. Il semble, en effet, que, débarrassé de toute préoccupation d'ordre matériel, il se laissa aller plus librement à ses penchants et c'est dans l'étude de cette partie de son existence que nous trouvons les documents les plus instructifs pour l'analyse de ses goûts, de ses habitudes, de son caractère, en un mot de son individualité psychique.

Là, comme à la Guillotière, il s'attira l'estime et la sympathie de tous par son intelligence, sa sobriété et sa bonne tenue. Il arriva même à se créer une situation bien supérieure à celle que comportait sa position dans la maison. On le considérait comme très au-dessus de sa condition et on le traitait en conséquence. Les témoignages sont unanimes sur ce point, celui d'un Camillien, le frère Philippe, en donne une idée très exacte : « J'ai eu pour Richetto des sentiments de confiance, d'estime et de sympathie. Je causais volontiers avec lui de sciences, lettres, arts, religion, et je m'étonnais qu'avec son intelligence, il se contentât d'un emploi aussi modeste. Je le considérais comme une sorte de philosophe à idées élevées, se contentant de satisfactions intellectuelles dans une situation humble. »

Ce jugement flatteur, Richetto le mérita par sa conduite qui fut, en effet, des plus régulières, il ne lui arriva qu'une seule fois de sortir le soir et de ne rentrer que vers 10 heures, et cela fut considéré dans la maison comme un événement extraordinaire. Il ne sortait que pour aller porter des chaussures, rendre visite à des voisins ou chercher quelques provisions au restaurant Ruet.

Chaque lundi, cependant, dans l'après-midi, il descendait à Lyon, ayant sous le bras un grand sac de toile vide qu'il rapportait presque toujours rempli; on ne le vit jamais revenir ivre.

Pendant ses moments de loisir, il travailla et développa son intelligence et ses aptitudes artistiques. La diversité des occupations auxquelles il se livra étonne et retient l'attention; — nous aurons l'occasion d'y revenir.

En dehors de son travail ordinaire, il fit successivement de la littérature, de la musique, du dessin, de l'anglais; il se construisit lui-même plusieurs meubles, entre autres, une commode Louis XV dont il était très fier; il s'occupe d'ornementation, de reproduction galvanoplastique et, en dernier lieu, travaillait un nouveau modèle de frein pour bicyclette.

Dans le même temps, il accumulait autour de lui, dans son étroit logement, une quantité incroyable d'objets de toute nature: livres, dessins, gravures, morceaux de musique, pièces de monnaie, outils de toutes sortes, vieilles ferrailles, vieux habits, coupons d'étoffes neuves ou usagées, etc., etc., collection étrange, sans but ni méthode, dénotant chez son auteur une tendance maniaque, un travers de l'esprit que nous avons à étudier et à apprécier.

Toute cette partie un peu bizarre de son existence chez les pères Camilliens resta ignorée: elle ne le détourna pas de ses occupations régulières. Richetto était toujours tenu pour un serviteur modèle et, lorsque son arrestation survint comme un coup de foudre, elle détermina une telle surprise que tout le monde y vit le résultat d'une méprise qui ne pouvait tarder à être éclaircie.

III. — EXAMEN DIRECT

Richetto est un homme de quarante-huit ans. Sa taille est de 1 m. 73, son envergure de 1 m. 77. La tête mesure 48 cent. 4 dans le sens antéro-postérieur, 46 cent. 4 dans le sens transversal, ce qui donne un indice céphalique élevé: 88.

Le crâne et le squelette facial sont bien conformés. Pas d'asymétrie notable. Il en est de même des oreilles, du nez et des organes génitaux. Dans la bouche, nous trouvons quelques dents cariées et d'autres manquant. En aucune partie du corps nous ne relevons d'indice de malformation dégénérative.

L'examen attentif de tous les organes splachniques ne nous a rien révélé d'anormal. Sa musculature est assez développée. Nous notons un peu d'amaigrissement, une teinte jaune pâle des téguments et quelques varicosités aux membres inférieurs. Néanmoins Richetto nous paraît avoir tous les attributs d'un homme bien portant, doué d'une certaine vigueur et indemne de toute tare pathologique.

La physionomie est fine et intelligente, mais l'expression en est dure, un peu inquiète et attentive à l'excès. Le regard est scrutateur et perçant, les globes oculaires sont parfois agités de petites oscillations transversales (nystagmus). La paupière supérieure est légèrement abaissée et l'œil en partie couvert. Les sourcils sont habituellement froncés et le front est barré par un pli d'attention. Lorsque la conversation perd le ton interrogatoire et devient causerie, le visage se détend, et le sourire vient donner à la physionomie une expression de douceur qui n'est pas exempte de charme.

La mimique est vive et juste, elle paraît parfois un peu exagérée, mais sans dépasser cependant les habitudes de sa race.

Nous avons exploré avec une attention spéciale toutes les fonctions de son système nerveux.

L'acuité visuelle est normale; il y a un peu de presbytie. Les pupilles sont égales et mobiles comme il convient.

Le champ visuel présente des deux côtés une amplitude sensiblement normale. La vision des couleurs est bien conservée, notamment pour les couleurs centrales, le violet, le vert. Il n'y a pas à proprement parler d'inversion de leur champ visuel. La couleur blanche reste largement des deux côtés la couleur périphérique. Le champ visuel du rouge serait un peu diminué à droite et plutôt augmenté à gauche, mais il n'y a pas là une modification suffisante pour constituer une anomalie.

Pas d'anesthésie, ni de la conjonctive, ni de la cornée. Les autres sens : odorat, goût et ouïe sont bien développés. Richetto accuse seulement quelques bourdonnements de l'oreille gauche mais l'acuité auditive de ce côté est conservée.

La sensibilité générale est normale. En aucune partie de la surface cutanée, nous n'avons trouvé de points où elle fût altérée, ni anesthésie, ni hyperesthésie. En somme, nous constatons l'absence de tout stigmate qui aurait pu faire songer à l'existence chez Richetto d'une hystérie latente.

L'intelligence paraît vive et développée. Dans les longs examens que nous lui avons fait subir, Richetto ne s'est jamais départi d'un grand calme et de beaucoup de présence d'esprit, comprenant et analysant les questions avec perspicacité, répondant lentement et avec une entière lucidité ; montrant une mémoire très fidèle, un jugement droit, un raisonnement juste, un esprit pondéré et logique, s'exprimant avec facilité, malgré sa connaissance imparfaite de la langue française, hésitant parfois à la recherche du mot juste, arrivant presque toujours à le trouver et usant assez souvent d'expressions recherchées.

Il a toujours eu à la prison, et devant nous, une attitude correcte et calme. Lorsqu'il raconte sa vie et son passé, lorsqu'il parle du présent, on sent qu'il est doué d'une réelle volonté et possède une certaine énergie de caractère.

Nous n'avons pu saisir chez lui le moindre trouble intellectuel, ni illusions, ni hallucinations, ni faux jugement, ni interprétation erronée, ni défaut de suite ; pas trace de propos incohérents, ni obsessions, ni tendances impulsives, ni idées délirantes. Il nous parle avec une complaisance assez satisfaite de ses aptitudes multiples, de ses goûts artistiques, de ses qualités intellectuelles, de sa supériorité personnelle à l'égard des milieux « vulgaires » dans lesquels il dit avoir été obligé de vivre ; de ses tentatives de poésie et de littérature, de ses lectures sérieuses et élevées. Il manifeste évidemment une satisfaction, un contentement de lui-même et un optimisme qui jurent quelque peu avec sa situation. Mais il n'y a pas là l'élément mental d'une véritable idée délirante.

Il paraît avoir conservé une certaine sensibilité morale et des sentiments affectifs suffisants. Il nous parle avec émotion de sa famille, de sa mère à qui il a prodigué toute son affection et tout son dévouement, de ses souffrances morales, de son isolement douloureux, de l'antipathie pénible que lui auraient valu sa nationalité et ses goûts délicats; des souffrances, des luttes et des difficultés insolubles que lui a occasionnées sa condamnation antérieure, qu'il croyait cependant avoir rachetée.

Tout cela nous est exposé avec tous les accents d'une conviction réellement émue.

Nous l'avons interrogé sur ses penchants féminins et ses instincts sexuels. Ses réponses actuelles n'ont fait que confirmer ce que les renseignements antérieurs nous avaient appris à ce sujet. C'est plutôt un frigide et un indifférent génésique. Ici encore il nous affirme son intellectualité et un certain sentimentalisme répugnant aux satisfactions purement matérielles de l'instinct génital.

Voilà sous quel jour s'est montré Richetto depuis qu'il a été soumis à notre examen. En rapprochant les résultats de notre observation directe des indications fournies par la vie antérieure de Richetto, retrouvons-nous dans son intelligence, son caractère, ses habitudes, une manifestation quelconque de la prédisposition héréditaire qui a pesé sur lui?

Intelligence. — Nous avons déjà constaté que l'intelligence de Richetto était très développée et d'un niveau certainement supérieur à ce qu'avait dû donner son instruction première et le milieu dans lequel les circonstances l'ont fait vivre. Il est même permis de considérer comme une manifestation de son hérédité maternelle certaines qualités brillantes de son intelligence, sa facilité à apprendre les langues, son goût des belles choses et des relations élevées et, surtout, la diversité des études sur lesquelles s'est éparpillée son attention.

Il a appris le français avec une grande rapidité. « Quand il est entré comme garde-malade chez M. Caron, il savait mal le français, mais il l'a bien vite appris. » (Dépos. Marie Pauquard.)

Chez les pères Camilliens, il s'est mis courageusement à apprendre l'anglais; à ce même moment il travaillait la littérature et faisait des compositions françaises remarquables, bien que d'une facture un peu emphatique et déclamative; nous croyons devoir en donner une idée par l'extrait suivant : «... Si nous ne voulons pas que l'âme, cette exilée des mondes infinis, cette prisonnière impatiente qui se vient heurter à toutes les parois de notre cerveau et qui bondit à chaque pulsation du cœur, si nous ne voulons pas qu'elle s'atrophie et qu'elle soit étouffée par l'inertie et la lourdeur de son enveloppe charnelle, assouplissons la matière qui l'étreint, allégeons sa captivité de façon qu'elle ait encore assez d'espace et de liberté pour chanter dans sa cage les hymnes de science, de beauté et d'idéales contemplations... »

Il a souvent déclaré avoir toujours aimé les belles choses et, il a toujours fait preuve d'un goût artistique très sûr dans le choix de ses objets familiers. Ses montres, sa mandoline, etc., représentent une valeur très au-dessus de ses ressources; il payait de ses deniers une publication relativement chère sur les dessins ornementaux au moyen âge. Il collectionnait des modèles de cachets, d'armoiries, d'initiales.

Il aime passionnément la musique et, quoiqu'il n'ait pas fait de grands progrès au point de vue de l'art technique des instruments, il sait l'apprécier et en parle d'une façon intéressante; il en est de même pour le dessin, on a trouvé de lui des dessins à la plume qui ne manquent pas d'une certaine habileté.

Caractère. — Partout où il a passé il a su se faire apprécier par sa courtoisie, ses manières douces et polies; à aucun moment il ne se montre violent ou emporté. La veuve Desmaroux raconte que dans deux circonstances différentes, elle l'a souffleté parce qu'il avait jeté à terre des objets dans un mouvement d'impatience, il n'a pas réagi contre la brusquerie du geste, il s'est contenté d'aller dans sa chambre et en est sorti peu d'instants après, ne manifestant ni bouderie ni rancune.

Le fond de son caractère paraît être une grande possession de soi-même et une réserve poussée jusqu'à la sournoiserie, — il paraissait sournois et renfermé, disent de nombreux témoins. — Cette attitude semble voulue chez lui, si nous en jugeons par les conseils qu'il donne à Marie Renaut sur la manière de se comporter : « Je m'empresse de vous écrire pour vous remonter le courage et l'assurance qu'il ne faut jamais perdre en face des gens très disposés à se mêler des choses qui ne les regardent pas. Avec le respect et la politesse imperturbables qu'on leur doit, on ne doit pas non plus manquer de fermeté pour défendre poliment ses droits en matière de liberté naturelle, déjà très minime en dehors de l'exercice de votre travail obligatoire... Je cherche toujours avec la force de ma volonté de vous soutenir dans vos cas de faiblesse morale ou physique. Ayez du courage et de la gaieté, mais soyez toujours impénétrable en face de votre entourage sous le voile d'une prévenance charmante mais stéréotypée par le métier que vous faites... »

Il semble que c'est là une définition très exacte de l'attitude extérieure que Richetto s'est efforcé de toujours s'imposer.

La conduite de Richetto a été des plus régulières, il ne buvait pas et avait seulement un peu de recherche pour sa nourriture. Il n'a jamais fait d'excès génésiques, ses confidences et les quelques témoignages que l'on a pu recueillir à ce sujet le représentent plutôt comme un frigide ; en tout cas, on ne retrouve chez lui aucune trace de ces perversions du sens génital si fréquentes chez les dégénérés ; il a d'ailleurs toujours professé des sentiments d'une morale élevée, il a des convictions religieuses mais sans aucune exagération dans la pratique.

Il ne s'est jamais occupé de politique ; si parfois il s'exprime d'une façon un peu amère sur les questions sociales, il faut y voir l'expression du sentiment d'aigreur qu'on rencontre presque toujours chez les déclassés.

Le seul point étrange que nous puissions relever chez lui est cette habitude de collectionner, d'accumuler autour de lui les choses les plus disparates. Quand on voit la quantité vraiment

extraordinaire d'objets de toute nature qu'il avait entassés dans son étroit réduit, sans méthode, sans but, sans utilité, on ne peut s'empêcher de retrouver là les caractères d'une véritable manie, d'une bizarrerie pathologique, trace de son hérédité nerveuse. C'est la seule tare légère qu'on puisse relever chez lui.

IV. — CRIMES IMPUTÉS A RICETTO

Il nous reste une dernière question à résoudre : Les crimes imputés à Ricetto se présentent-ils à notre observation avec une physionomie spéciale, se signalent-ils à notre attention par quelque caractère psychopathique reflétant l'incohérence, l'inconscience et l'impulsion ?

L'accusation soupçonne ou accuse Ricetto de quatre crimes :

1° En 1893, assassinat d'une femme Bernaze par écrasement de la poitrine et de l'abdomen ayant déterminé une déchirure du cœur et du foie, des fractures de côtes et du sternum ;

2° En 1894, assassinat par strangulation d'un nommé Planial, suivi d'un dépeçage, dont les débris furent plus tard retrouvés dans le Rhône ;

3° En 1898, assassinat d'une veuve Delorme, probablement par strangulation et égorgement, dépeçage consécutif, vraisemblablement peu de temps après la mort. Division du cadavre en quatorze fragments dont les uns ont été retrouvés dans une boutasse à Saint-Irénée et les autres dans une haie de la montée des Graviers ;

4° 19 décembre 1899, assassinat d'une veuve Catinot, coup porté au sommet de la tête par un instrument contondant et cinq autres blessures. Dépeçage en seize fragments retrouvés dans une boutasse ; tête non mutilée, non défigurée, ayant pu permettre la reconnaissance de la victime.

Nous ne pouvons nous inspirer de nos conversations avec l'inculpé et de ses explications pour analyser et définir son état d'esprit avant, pendant et après l'accomplissement de ces

actes. Il nie énergiquement sa culpabilité, et avec une surabondance d'arguments dont nous n'avons pas à apprécier la valeur, il déclare n'avoir participé en rien à aucun de ces crimes. Nous ne pouvons donc que les étudier en eux-mêmes d'après les documents de l'information. Cette étude, disons-le tout de suite, exclut d'emblée et catégoriquement l'influence d'une perturbation mentale quelconque.

L'instruction, pour ces crimes, ou du moins pour ceux qui sont formellement retenus par elle, établit nettement le mobile qui les a inspirés : à savoir le vol. Elle nous montre le criminel choisissant judicieusement ses victimes, les isolant d'un entourage gênant, captant leur confiance, aiguisant leur crédulité, alimentant leur convoitise, les enveloppant de sa sollicitude, les attirant habilement vers lui et les faisant enfin disparaître avec un luxe de précautions tel que leur disparition a pu rester longtemps ignorée et que le hasard seul paraît en avoir fait découvrir les traces. De pareils procédés, une prudence aussi avisée et une attitude aussi froidement soutenue ne peuvent être le fait d'un impulsif, d'un inconscient, d'un délirant ou d'un dément.

Nous remarquons bien une disproportion entre l'énormité de ces crimes et l'importance relativement médiocre des résultats obtenus. Mais, pour quiconque raisonne froidement, pareille disproportion existe presque toujours entre la gravité dangereuse d'un assassinat et la valeur du vol réalisé. Du reste le criminel qui tue pour voler n'est pas fixé sur le chiffre des sommes en possession de sa victime et il s'en exagère le plus souvent l'importance.

D'autre part, la disproportion dont nous parlons est habituellement le fait des circonstances, le champ d'action du criminel étant toujours très limité ; il prend ses victimes où, quand et comme il les trouve.

Nous remarquons encore que l'auteur des crimes que nous étudions ici en a compliqué la gravité en se livrant au dépeçage de trois de ses victimes, et nous n'ignorons pas qu'on a tenté d'établir une psychopathie du dépeceur.

On a dit : « Le dépeceur est un anormal, un dégénéré, un retardé chez qui un fond de cruauté fait naître l'idée du dépeçage et laisse sommeiller la répugnance naturelle que doivent éprouver pour une pareille besogne des individus normaux. C'est un atavique faisant réversion vers les époques reculées et les phases inférieures de la civilisation. » Mais avant d'appliquer ces données, il faut distinguer entre ce qu'on a appelé le dépeceur offensif et le dépeceur défensif.

L'un dans un accès violent, une colère aiguë, une impulsion véritable, une idée vindicative ou une aberration sanguinaire, mutile aveuglement un cadavre ou un agonisant. Celui-là peut-être est un atavique repris brusquement par l'impulsion sauvage des peuples primitifs.

Mais, chez le second, l'idée de la mutilation a une tout autre cause, elle naît du désir de se défendre, de la nécessité où se trouve le criminel de faire disparaître les preuves de son crime, d'empêcher la reconstitution de l'identité de sa victime, ou la reconnaissance de l'origine de sa mort. Celui-là est un défensif. Il agit par crainte du châtiment et pour échapper à l'action de la justice. Ce n'est pas l'atavisme qui le pousse, mais l'instinct naturel de la conservation. On peut trouver qu'il apporte à cet acte du dépeçage une insensibilité extraordinaire. Mais cette insensibilité n'est ni moindre, ni plus grande que celle dont il a fait preuve en assassinant.

Le criminel qui a tué et dépecé Planial, la veuve Delorme et la veuve Catinot n'était et ne pouvait être qu'un dépeceur défensif car il ne s'est pas contenté de mutiler silencieusement ses victimes mais il a eu la précaution significative d'en faire disparaître les débris.

Nous sommes donc en mesure de déclarer que dans la préparation et l'accomplissement de ses crimes comme dans les précautions qu'il a prises ensuite pour sa propre sécurité, il a fait preuve d'une lucidité entière et s'est montré pleinement possesseur de sa conscience et de sa volonté.

En résumé, son être moral et psychique nous a paru sortir de la banalité et lui constituer une personnalité et une indivi-

dualité bien accentuées, avec certaines bizarreries dans les habitudes. Mais nous n'avons constaté chez lui aucun signe, aucun indice pouvant révéler un trouble mental quelconque.

Pendant tout le cours de notre observation, il s'est montré ce qu'il avait été auparavant : un individu intellectuellement très bien doué et en possession de ses facultés psychiques et morales, chez lequel aucune perturbation morbide n'est venue obscurcir la conscience et affaiblir la volonté.

V. — CONCLUSIONS

En conséquence, nous formulons les conclusions suivantes :

I. — Richetto est un prédisposé héréditaire par sa mère, et, dans une faible mesure, par son père.

II. — Cette prédisposition, que reflètent peut-être certaines bizarreries dans ses habitudes, n'a déterminé chez lui aucun trouble mental.

III. — Les crimes qui lui sont imputés ne présentent aucun des caractères de l'acte inconscient ou impulsif.

IV. — Il en est donc responsable.

23 décembre 1900.

Signé : D^r Jean BOYER. — D^r REBATEL.

Rapport du D^r Socquet sur l'homme coupé en morceaux
(Paris, décembre 1900). (1)

Je soussigné, Jules Socquet, docteur en médecine, commis par M. L. André, juge d'instruction au Tribunal de la Seine, en vertu d'une ordonnance en date du 4 décembre 1900, ainsi conçue :

« Vu l'instruction ouverte contre X... pour assassinat :

« Attendu qu'aujourd'hui ont été trouvés d'une part, dans un recoin de la rue des Plâtrières, des membres humains (deux jambes, deux bras et une tête scalpée, au nez enlevé) et d'autre part, derrière la porte d'entrée du 205 du faubourg Saint-Denis, d'autres débris humains (corps au ventre ouvert, dont les intestins et les parties sexuelles avaient disparu).

« Ordonnons qu'il sera procédé par M. Socquet, docteur en médecine, serment préalablement prêté en nos mains, aux opérations suivantes :

« 1^o M. le D^r Socquet examinera l'ensemble de ces débris humains (actuellement à la morgue) il dira s'ils ont appartenu à un seul et même corps ; il déterminera le sexe et l'âge de ce corps ainsi que la date de la mort.

« 2^o Il déterminera les causes et circonstances de la mort.

3^o Il se prononcera sur la façon dont ces divers débris ont été sectionnés et sur l'instrument ou les instruments ayant servi à ces sections.

(1) Nous devons ce rapport à l'obligeance de M. le D^r Socquet, qui a bien voulu nous le communiquer.

4° Il procédera à l'examen de l'anüs et dira si sa conformation révèle des habitudes de pédérastie.

5° Il fera en outre toutes constatations qui pourraient lui paraître utiles, en vue de déterminer l'identité de la victime.

Serment préalablement prêté, ai procédé ainsi qu'il suit à ces diverses opérations :

Les différents débris soumis à notre examen sont au nombre de six, ce sont :

1° La tête, dont le cuir chevelu a été enlevé, ainsi que le nez et la lèvre supérieure.

2° Le tronc qui présente une ouverture médiane par laquelle les viscères thoraciques et abdominaux ont été enlevés ;

3° Le membre supérieur droit ;

4° Le membre supérieur gauche ;

5° Le membre inférieur droit ;

6° Le membre inférieur gauche ;

Ces différents débris appartiennent au même cadavre. Il manque à ce cadavre pour être complet : le cuir chevelu, le nez, les organes génitaux, le poumon droit et une partie du poumon gauche et les viscères de l'abdomen.

Si on rapproche du tronc la tête et les membres inférieurs, comme à l'état normal, ce cadavre mesure 4 m. 58 à 4 m. 60 environ. Le poids total de ces débris est de 38 kilogrammes.

Aucun de ces fragments n'est envahi par la putréfaction ; ils sont tous dans un parfait état de conservation.

Le point d'ossification de l'épiphyse de l'extrémité interne de la clavicule gauche est réuni à celui de la diaphyse.

On relève sur ce cadavre les cicatrices suivantes : Un peu au-dessous de la queue du sourcil droit se trouve une cicatrice ancienne et nacrée, mesurant 8 millimètres de longueur.

Sous la lèvre inférieure, près de la ligne médiane, se trouve une petite cicatrice linéaire, ancienne et nacrée, mesurant 8 millimètres de longueur.

Sur le bord gauche du menton, près de la ligne médiane, se trouvent trois cicatrices anciennes et nacrées dont l'une supérieure mesure 2 centimètres de longueur, la seconde 8 millimètres et l'inférieure 12 millimètres.

La première grosse molaire supérieure (droite et gauche) sont cariées, il ne reste que la racine. La première grosse molaire inférieure gauche n'a plus que sa racine, celle de droite est cariée.

Sur la face se trouvent de nombreuses taches de rousseur. Les sourcils châtain clair sont assez abondants.

Sur la région latérale droite de la poitrine, au niveau de la ligne axillaire, à 13 centimètres au-dessous du creux de l'aisselle, et à 19 centimètres de la ligne médiane, se trouve une cicatrice ancienne nacrée, gaufrée et paraissant provenir d'une brûlure mesurant 5 centimètres de hauteur sur 2 centimètres de largeur.

Un peu au-dessus du sein gauche, à 9 centimètres de la ligne médiane et à 10 centimètres au-dessous de la fourchette sternale, se trouve une cicatrice ancienne et nacrée, en forme de V, mesurant 23 millimètres de longueur.

Sur le genou gauche, se trouve une petite cicatrice nacrée, circulaire, mesurant 4 millimètres de diamètre.

Sur la région supérieure de la fesse gauche, à 6 centimètres de la ligne médiane, se trouve une cicatrice linéaire, nacrée, verticale, mesurant deux centimètres de longueur.

Sur la première phalange du pouce gauche, face dorsale, se trouve une petite cicatrice linéaire mesurant 1 centimètre de longueur.

Sur la base du pouce gauche, se trouve une petite cicatrice analogue à la précédente.

EXAMEN DES DÉBRIS

Tête. — Le cuir chevelu a complètement disparu, il a été scalpé, suivant une incision irrégulière passant un peu au-dessus des sourcils, contournant les oreilles et descendant jusqu'à la nuque. Les os du crâne ne sont pas fracturés.

Le nez a également disparu; l'incision commencée sur la partie médiane, au niveau de l'union des os propres et des cartilages; a entamé la joue gauche, descend jusque sur la lèvre

supérieure, qu'elle suit dans toute sa longueur, et remonte sur la joue droite pour rejoindre son point de départ.

La section du cou paraît avoir été faite entre la troisième et la quatrième vertèbres cervicales. Cette section n'est pas régulière et présente plusieurs estafilades et encoches.

Au niveau de la section, et par places un peu au-dessus, se trouve la trace d'un sillon ecchymotique doublé d'une légère suffusion sanguine sous-jacente.

Tronc. — La section du cou, sur le tronc, présente également par places la trace d'un sillon ecchymotique doublé d'une légère suffusion sanguine.

La trace de ce sillon permet de supposer que la mort a dû être le résultat d'une strangulation pratiquée à l'aide d'un lien et que la section faite au niveau du sillon avait pour but de faire disparaître les traces de ce sillon.

Ce tronc pèse à lui seul 24 kilogrammes ; sur la région postéro-supérieure du tronc, un peu au-dessous de la ligne de section, se trouvent quelques petits cheveux blonds.

Sur la face antérieure de la vertèbre située au-dessous de la section, se trouve la trace d'une incision linéaire, transversale, de 2 millimètres environ de profondeur.

La face antérieure du tronc présente une longue incision linéaire, verticale, de 45 centimètres de longueur. Cette incision commence à 7 centimètres au-dessous de la fourchette sternale et vient se terminer au niveau du pubis. Sur le bord gauche se trouvent trois ou quatre incisions parallèles, linéaires, résultant d'estafilades.

Le poumon droit a complètement disparu, le lobe supérieur du poumon gauche est en partie adhérent avec le cœur.

Les viscères de la cavité abdominale ont totalement disparu. La verge et le scrotum ont également disparu, suivant une incision circulaire plus ou moins régulière.

L'anus ne présente rien d'anormal.

Membres. — Les membres supérieurs et inférieurs ont été désarticulés, les premiers au niveau des articulations scapulo-humérales, les autres au niveau des articulations coxo-fémorales.

Ces incisions de forme annulaire présentent de nombreuses encoches : on constate également plusieurs estafilades sur les surfaces articulaires et sur les têtes humérales et fémorales.

CONCLUSIONS

1° Les débris soumis à notre examen appartiennent à un même cadavre.

2° Il manque pour reconstituer complètement le cadavre : le nez, le cuir chevelu, les organes génitaux, le poumon droit et une partie du poumon gauche, et les viscères de l'abdomen.

3° Le cadavre auquel appartiennent ces débris est celui d'un jeune homme, paraissant âgé de dix-huit à vingt-quatre ans et mesurant environ 1 m. 58 à 1 m. 60 de hauteur.

4° Toutes ces sections paraissent avoir été faites avec le même instrument, tel qu'un couteau pointu à lame pas très longue, bien aiguisée et à manche un peu gros.

5° Aucun de ces débris ne sort d'un amphithéâtre de dissection, ni d'un hôpital : ils n'ont pas servi à des études anatomiques.

6° Les mutilations pratiquées sur les diverses parties du corps de la victime, tête, face et organes génitaux, ont été faites assez habilement et avec l'idée nettement arrêtée de rendre difficile la reconnaissance de la victime.

7° Les autres sections, désarticulations des membres, ont été faites avec une certaine habileté et par une main qui semble avoir été exercée à découper de gros quartiers de viande.

8° L'absence d'une partie des viscères de la cavité abdominale ne nous permet pas de constater les causes de la mort. Cependant, les traces de sillon ecchymotique, constatées au niveau de la section du cou, permettent de supposer que la mort a pu être le résultat d'une strangulation pratiquée à l'aide d'un lien. La section du cou, pratiquée plus ou moins au niveau du sillon, avait pour but de faire disparaître les causes de la mort.

9° L'absence d'épanchement sanguin au niveau des différentes sections permet d'affirmer qu'elles ont été faites après la mort.

40° L'état de conservation de ces débris permet de faire remonter la mort à trois ou quatre jours environ ; toutefois, si les sections ont été faites peu de temps après la mort, avant que la putréfaction n'eût envahi les viscères, la mort peut dater de huit à dix jours.

41° Le rectum ayant été arraché avec les intestins, l'examen de l'anus ne permet pas de constater de déformations révélant des habitudes de pédérastie.

Fait à Paris.

D^r SOCQUET.

Nous soussignés, Brouardel, Socquet et Descoust, docteurs en médecine commis par M. André, juge d'instruction près le tribunal de première instance du département de la Seine, en vertu d'une ordonnance en date du 13 décembre 1900 ainsi conçue :

Vu la procédure instruite contre X..., inculpé d'assassinat ;

Attendu que des débris humains déposés à la morgue ont été découverts sur deux points différents de Paris le 4 décembre 1900 et qu'ils paraissent avoir fait partie d'un seul et même corps ;

Ordonnons que par MM. Brouardel, Socquet et Descoust, docteurs en médecine, il sera conjointement procédé, après serment préalablement prêté en nos mains, aux opérations suivantes :

1° Rechercher si le décédé n'aurait pas été atteint à une date récente de quelque affection grave et spéciale ;

2° Déterminer si la façon dont les diverses parties du corps ont été sectionnées, ouvertes ou tranchées ne dénoterait pas une autopsie ou une dissection normalement pratiquées ;

3° Dire s'il se dégage de l'examen de ces débris humains quelque contre-indication certaine interdisant l'hypothèse que ces débris puissent provenir de quelque salle de dissection ou laboratoire d'anatomie.

Serment préalablement prêté, avons procédé à l'examen de ces débris humains, et avons répondu ainsi qu'il suit aux questions qui nous étaient posées.

— Le décédé a-t-il été atteint à une date récente de quelque affection grave et spéciale ?

Nous n'avons constaté sur les muqueuses de la bouche, sur la peau et sur les os longs aucune lésion aiguë ou chronique pouvant faire soupçonner une syphilis récente ou ancienne.

— La façon dont les diverses parties du corps ont été sectionnées, ouvertes ou tranchées ne dénoterait-elle pas une autopsie ou une dissection normalement pratiquées ?

La façon dont le corps a été coupé en six tronçons et dont les cavités abdominale et thoracique ont été ouvertes ne dénote ni des exercices de médecine opératoire, ni une autopsie, ni une dissection.

En effet, les sections du cou et des membres ont été faites d'une façon absolument irrégulière ; on voit nettement que les désarticulations des membres supérieurs et des jambes ont été pratiquées par une main véritablement et non pas volontairement inexpérimentée. La peau, les os et les cartilages portent des traces non douteuses d'hésitation sous la forme de coupures multiples.

Ces hésitations sont également très accusées dans l'ouverture de la cavité abdominale et surtout dans celle de la cavité thoracique.

Ces deux ouvertures ont été faites complètement pour le ventre, incomplètement pour le thorax ; en raison de cette ouverture incomplète, les poumons et le cœur ont dû être arrachés par le passage de la main à travers le diaphragme. Cette façon de procéder ne rappelle en rien le mode d'extraction des viscères dans le cours d'une autopsie.

Quant aux mutilations pratiquées sur les diverses parties du corps de la victime, tête, face et organes génitaux, elles l'ont été assez habilement et avec l'idée nettement arrêtée de rendre difficile la reconnaissance de la victime.

Cependant il est encore resté suffisamment de poils isolés pour permettre de dire que la victime avait des cheveux, des moustaches et des poils de pubis de couleur blond roux.

— Dire s'il se dégage de l'examen de ces débris humains quelque contre-indication certaine interdisant l'hypothèse que ces débris puissent provenir de quelque salle de dissection ou laboratoire d'anatomie.

Pour nous, il est certain que ces débris humains ne proviennent ni d'une salle de dissection, ni d'un laboratoire d'ana-

tomie et cela pour plusieurs raisons. La première, c'est que le corps n'a pas été injecté de liquide conservateur comme cela se fait toujours dans les amphithéâtres de l'École de médecine ou de Clamart. Ce n'est certainement pas non plus un corps provenant de l'amphithéâtre d'un hôpital. Les décès dans les établissements hospitaliers sont inscrits sur un registre spécial des décès et sur un autre registre de destination des corps décédés. A l'appui de notre opinion, nous joignons à notre rapport une note qu'a bien voulu nous donner sur ce sujet M. le directeur de l'Assistance publique. Après l'avoir parcourue, on ne tarde pas à être convaincu qu'il est impossible de faire disparaître un cadavre. Il en est de même des corps déposés à la morgue.

De plus, il n'existe pas à Paris, du moins à notre connaissance, de salle de dissection ou de laboratoire d'anatomie en dehors de l'école de médecine, de Clamart et des hôpitaux.

Il existe bien des cliniques privées et des hôpitaux en dehors de l'Assistance publique, mais ces établissements sont également soumis à des règlements administratifs et à des formalités d'enregistrement des décédés qui rendent matériellement impossible la disparition d'un corps entier ou en fragments comme celui que nous avons examiné.

CONCLUSIONS

1° Le décédé, coupé en six tronçons, que nous avons examiné, ne présente aucune trace de syphilis ancienne ou récente.

2° La façon dont les diverses parties du cadavre ont été sectionnées, ouvertes ou tranchées, ne dénote nullement une autopsie ou une dissection normalement pratiquée.

3° Il nous paraît tout à fait certain que ces débris humains ne proviennent pas de quelque salle de dissection ou laboratoire d'anatomie.

CONCLUSIONS

I. — L'examen des cas de dépeçage que nous avons analysés dans notre travail nous montre, comme l'avait indiqué le professeur Nina-Rodrigues, que l'on peut diviser les dépeceurs en deux grandes classes : les offensifs et les défensifs.

II. — Parmi ces dépeceurs, ceux que nous avons dénommés offensifs présentent fréquemment des troubles mentaux ; parmi les défensifs, au contraire, se trouvent de véritables criminels, des anti-sociaux dont le sang-froid, l'absence de sens moral, l'intelligence plus ou moins développée, expliquent les procédés qu'ils emploient pour égarer les recherches de la justice.

III. — Le nombre croissant des dépeçages criminels trouve sa raison d'être dans les lois générales de l'imitation, dont l'influence est d'autant plus grande que les divulgations de la presse propagent dans tous les milieux les exemples et les procédés des dépeceurs.

IV. — Ces distinctions que nous venons d'établir impliquent pour les juges la connaissance de la personnalité biologique du dépeceur. On arrivera ainsi à indiquer dans la genèse du crime un élément découlant de la personnalité de l'inculpé, élément qui pourra fournir des indications précises relatives aux particularités et à la genèse de l'acte criminel (actes sadiques, nécrosadisme).

V. — Les conditions qui tiennent au milieu social nous ont permis d'arriver aux différentes conclusions qui suivent :

a) Les cas de dépeçage criminel d'origine religieuse n'existent plus que chez les peuples sauvages ou anthropophages : la victime humaine est tantôt choisie pour honorer plus dignement la divinité, tantôt pour alimenter un festin, dont le rite religieux n'est que le préambule et le prétexte. Aucun fait ne permet d'admettre le crime rituel en pays civilisé.

b) Les dépeçages pratiqués par la foule dans des émeutes ou des révolutions sont possibles. La femme y joue souvent un rôle prépondérant et la caractéristique de ces dépeçages consistera en des mutilations génitales.

c) Le dépeçage guerrier n'existe plus dans les pays dits civilisés et avec des armées régulièrement disciplinées. Les « hordes armées » doivent rentrer dans la catégorie des foules criminelles.

d) Les infanticides suivis de dépeçage sont aussi en nombre croissant ; — ils sont toujours pratiqués par la femme ; — ils n'ont lieu en général que dans les grandes villes. Les victimes sont presque toujours des enfants du sexe masculin. Comme chez l'adulte, le dépeçage est commencé par la décollation.

VI. — La profession du dépeceur a une influence manifeste sur les procédés de dépeçage employés par lui. Dans la plupart des cas, le cadavre porte la marque, comme la signature de l'auteur du crime.

VII. — Les règles de l'expertise médico-légale ont été établies par nos devanciers (Ravoux). Nous ajoutons comme complément l'épreuve de la docimasia hépatique qui pourra nous indiquer, d'une façon précise, si l'on a voulu faire disparaître un corps ayant succombé à la suite d'une maladie, ou bien si on a dépecé un sujet ayant succombé à une mort violente.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
LACASSAGNE.

Vu :

POUR LE DOYEN,

L'Assesseur :

LACASSAGNE.

Vu et permis d'imprimer :

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE,
Président du Conseil de l'Université,
G. COMPAYRÉ.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DES

DÉPEÇAGES CRIMINELS COMMIS DEPUIS 1888 JUSQU'EN 1902

TABLEAU SYNOPTIQUE DES DÉPEÇAGES CRIMINELS

N ^{os} d'ordre — Dates	Nom de l'affaire Nombre des assassins Mobile du crime	La victime Age — Sexe Profession	Procédés d'assassinat	Le dépeçage — Sa date Nombre des fragments
1-10 — 1888-1889 à Londres	Les crimes de Londres — Jack l'éventreur ou Jack les éventreurs — Le viol	Emma Smith Martha Tabran Ann Nichols Annie Chapman Jane-Mary Kelly, 22 ans. Eidowes Elisabeth Strides Femme inconnue Femme inconnue Femme inconnue	Trente-neuf coups de couteau. Etranglement.	Décapitation. — Ventre ouvert dans toute sa longueur. Tête à moitié coupée. — Ventre fendu, in- testins arrachés du corps. — Cœur et foie placés sous la tête comme oreiller. Tête séparée du tronc. — Nez et oreilles coupés. — Seins arrachés. Mutilations diverses. Gorge coupée. Foie et intestins arra- chés et déposés sur une table. — Mem- bres taillés à coups de couteau. Tête et bras coupés. — Mutilations habi- tuelles.
11 — 1888 à Bradford		Un enfant		Membres et oreilles placées près du tronc. — Bottines placées à la place des viscères.
12 — 1889 à Hambourg		Un garçon de recettes.		Dépecé.
13 — 1890 à Moscou		Une sœur de charité		Dépecée.
14 — 1890 à Paris	Rue de Bercy	Femme inconnue paraissant âgée de 30 à 40 ans.		Tête enveloppée d'un jupon de laine et renfermée dans un sac en grosse toile. — La mort paraît remonter à l'automne de 1888.

COMMIS DEPUIS 1888 JUSQU'EN 1902

Lieux où ont été trouvés débris humains	Signes spéciaux qui ont permis d'établir l'identité		Résultats judiciaires	Observations
	de la victime	des coupables		
Débris envelop- pés dans un sac.				
Envoyé en Amé- rique.				
Mise dans un sac.				
Ramassée lors d'un inven- taire dans un magasin cen- tral de la C ^{ie} P.-L.-M.				Prof. Brouardel et D ^r Megnin.

Nos d'ordre — Dates	Nom de l'affaire Nombre des assassins Mobile du crime	La victime Age — Sexe Profession	Procédés d'assassinat	Le dépeçage — Sa date Nombre des fragments
15 — 1891 à Liverpool		Un enfant.		Dépecé.
16 — 1891 à Bruxelles		Une enfant, 13 mois		Eventrée.
17 — 1891 à Berlin		Une jeune fille		Eventrée.
18 — 1891 à Madrid		Une femme		Mutilations diverses.
19 — 1891 à Melbourne		Cinq victimes. — Une femme. — Deux fillettes, 12 ans et 7 ans. — Deux jeunes gar- çons, 5 ans et 1 an.		Dépeçage et mutila- tions diverses.
20 — 1891 au Brésil	Peraunas (propriété rurale). Une petite troupe armée composée d'environ 50 hommes. Vengeance et brigandage.	Falcod, 60 ans, propriétaire de Peraunas.	Trois coups de fusil.	Aussitôt après la mort. — Neuf grands coups transversaux sur l'ab- domen, faits avec un instrument tran- chant. — Ouverture du crâne. — Extrac- tion de la masse encéphalique jetée aux chiens. — Section du bras gauche et de l'oreille gauche.
21 — 1892 à Paris	Affaire de la rue de Charonne. Vaubourg débardeur. Refus de se prêter à des manœuvres pédérastiques.	Boutry, 20 ans, camarade de chantier de Vaubourg	Etranglement.	Décapitation. — De plus, la tête fut muti- lée. — Le nez était enlevé, la lèvre su- périeure coupée et l'oreille droite deta- chée.
22 — 1892 à Londres		Frances Coleman, 25 ans.		Gorge coupée.

Lieux où ont été trouvés des débris humains	Signes spéciaux qui ont permis d'établir l'identité		Résultats judiciaires	Observations
	de la victime	des coupables		
Jetés dans les docks.				
Dans un terrain vague.				
Sous un plancher cimenté.				
Abandonné devant son habitation en pâture aux animaux.				Professeur Nina-Rodrigues (in Arch. d'Anth. crim.).
Le tronc dans une cave de la rue de Charonne. La tête dans un water-closet.	Boutry avait été arrêté et son identité fut établie par les mensurations prises sur son oreille droite.	Aveux incomplets.	Condamné aux travaux forcés à perpétuité.	

N ^o d'ordre — Dates	Nom de l'affaire Nombre des assassins Mobile du crime	La victime Age — Sexe Profession	Procédés d'assassinat	Le dépeçage — Sa date Nombre des fragments
23 — 1892 à Tilly-sur- Meuse	Affaire Aubertin, Vol qualifié.	Veuve Leblan, 67 ans.	Coup violent sur la tête à l'aide d'un instrument con- tondant, ayant produit une large fracture de la voûte du crâne.	Nombreux fragments. — Tête soumise à l'action du feu. Tho- rax, bassin, membres. Dépeçage peu de temps après la mort à l'aide d'une scie et d'un chevalet.
24 — 1892 à Rio-de- Janeiro (Brésil)	Maria de Macedo. Sol-Porto Pedro Leitaô et Timothée. La jalousie.	Maria de Macedo, 25 à 30 ans, mulatresse prostituée.	Egorgement. — Sol- Porto donne le coup mortel. Ti- mothée, ancien valet de chambre d'un médecin, prit une part active au dépe- çage et mit à profit ses quel- ques connais- sances médicales.	Quelques heures après. — Huit fragments : tronc, tête, deux jam- bes, deux bras, deux avant-bras.
25 — 1892 à Paris	Rue Botzaris	Femme inconnue, de 20 à 40 ans.		Le meurtre et le dé- peçage ne devaient pas remonter à plus de 36 heures. Douze fragments.
26 — 1894 à Bahia (Brésil)	Rue d'Uruguay	Femme inconnue, mêtisse, de 20 à 25 ans.	Le cadavre présen- tait une large plaie pénétrante au rebord des fausses côtes gauches.	Deux fragments. — Le tronc entier et la tête. Décapitation quelques heures après la mort.
27 — 1894-1895 à Lyon	A St-Rambert- d'Albon. Richetto.	Homme, 45 à 60 ans. Planial, chiffonnier.	Coups avec un ins- trument piquant. — Strangulation, fractures des côtes.	Quatre fragments re- trouvés : le thorax, la partie inférieure du bassin et des cui- sses, les deux jambes. Dépeçage très peu de temps après la mort, peut-être même pen- dant l'agonie, à l'aide de deux scies diffé- rentes.

Lieux où ont été trouvés des débris humains	Signes spéciaux qui ont permis d'établir l'identité		Résultats judiciaires	Observations
	de la victime	des coupables		
Jetés dans la Meuse.		Allégations mensongères de l'inculpé. Disparition des billets signés de sa main, d'après lesquels il reconnaissait devoir une certaine somme d'argent à la veuve Leblan.	Condamné aux travaux forcés à perpétuité.	D ^r Verdun Prof. Schlagdenhaufen et Baraban.
Le tronc renfermé dans un sac et mis dans un panier. Les autres fragments dans un sac et jetés à la mer.	La reconnaissance du cadavre fut très facile.	Timothée était l'amant connu de Maria. Sol-Porto, ex-marchand de viande de porc, essaya de vendre des débris humains chez divers bouchers. Aveux.		Professeur Nina-Rodrigues (in Arch. d'Anth. crim.)
Dans la cave d'une maison en construction. Débris enveloppés dans une blouse, un torchon et deux tabliers de femme.				D ^r Laugier.
Tronc trouvé nu dans un quartier désert. La tête enterrée.				Professeur Nina-Rodrigues (personnelle).
Le tronc enfermé dans un sac d'épicier et jeté dans le Rhône. Les autres fragments éparpillés en divers endroits.				Prof. Lacassagne et D ^r Coutagne.

N ^o d'ordre — Dates	Nom de l'affaire Nombre des assassins Mobile du crime	La victime Age — Sexe Profession	Procédés d'assassinat	Le Dépeçage — Sa date Nombre des fragments
28 — 1895 au Récife (Brésil)	Crime du Récife. Manoel d'Assumpção cordonnier. Jalousie et difficulté de la situation, Assumpção vivant déjà en concubinage avec une veuve.	Maria Joaquina, 15 à 18 ans, ouvrière séduite peu de temps auparavant par Assumpção.	Coup de tranchet donné dans la ré- gion ombilicale.	Nombreux fragments. — Cage thoracique, bassin, main gauche, tibia et péroné gau- ches, tibia et péroné droits, viscères abdo- minaux, épaule gau- che, divers fragments de peau, mamelle gauche. Presque tous ces frag- ments dénués de leurs parties molles. Dépeçage peu de temps après la mort, avec un bon couteau et une petite scie.
29 — 1896 à Douai Crime commis à Buenos-Ayres en 1894	Jean, dit Raoul Tremblé. Le vol.	François Farbos, 42 ans, facteur des postes.	Etranglement.	Six fragments : le tronc, les jambes et les bras, la tête. Dépeçage à l'aide d'un poignard à lame courte, large et bien aiguisée (et d'un sabre ?)
30 — 1896 à Tlemcen (Algérie)		Femme arabe.		
31 — 1897 à Paris	Affaire du Kremlin- Bicêtre. Carrara champignoniste et sa femme.	Lamare, garçon de recettes.		
32 — 1898 à Bridgeport ⁴ (dans le Connecticut)		Une jeune femme		Dépeçage peu de temps après la mort. — Trois fragments re- trouvés : la tête et deux jambes.
33 — 1898 à Leyr (Meurthe- et-Moselle)	Le parricide Paul Ancion. Le fils (et la mère ?) Querelle de famille. Brutalité et ivrognerie de la victime.	Joseph Ancion, ancien facteur rural, 50 ans environ.	Coups de marteau sur la tête. Coups de couteau dans le cou ? Egorge- ment probable ?	Deux jours après à l'aide d'un chevalet à scier le bois, d'une hache et d'une scie. Sept fragments : les pieds, les jambes, le tronc en deux par- ties, la tête.

Lieux où ont été trouvés des débris humains	Signes spéciaux qui ont permis d'établir l'identité		Résultats judiciaires	Observations
	de la victime	des coupables		
Débris enfermés dans un sac engrossetoile et jetés dans la rivière Capibarive.		Aveux.		Professeur Nina-Rodrigues (in Arch. d'Anth. crim.).
Tête jetée dans un égout. Les autres débris enveloppés dans des paquets et jetés dans différents quartiers de Buenos-Ayres.	Aux bras et aux jambes, plusieurs cicatrices caractéristiques.		Condamné à mort. Commuée en travaux forcés à perpétuité.	D ^r Cisneros.
			Carrara, condamné à mort et exécuté. Sa femme condamnée aux travaux forcés à perpétuité.	
Enveloppés dans des paquets et jetés à la mer.				
Transport des débris à l'aide d'une hotte et jetés dans un étang. Tête non retrouvée.	La victime portait toujours une ficelle enroulée plusieurs fois autour du poignet droit. Grosse verru sur le côté gauche du cou.	Tachés de sang dans le logement occupé par la famille Ancion. Aveux de la femme Ancion.	La femme Ancion se suicide. Le fils condamné aux travaux forcés à perpétuité.	D ^r Quenette.

N ^o d'ordre — Dates	Nom de l'affaire Nombre des assassins Mobile du crime	La victime Age — Sexe Profession	Procédés d'assassinat	Le dépeçage — Sa date Nombre des fragments
34 — 1899 à Paris	Boulogne-sur- Seine et Pont-de-Clichy	Femme, 25 à 35 ans.		Dépeçage peu de temps après la mort. — Quatre fragments re- trouvés : le tronc avec les bras, deux cuisses et unejambe.
35 — 1890 à Boulak (Egypte)	Une femme arabe jalouse de son mari qui allait épouser une jeune fille de 12 ans.	Le mari.	Assommé à coups de marteau après avoir été endormi avec du haschich.	Dépeçage à l'aide de couteaux.
36 — 1900 à Kœnitz (Prusse Orientale)	Crime rituel ?	Georges Winter, 17 ans, élève du gymnase.	Signes de suffoca- tion ? (pendant un coït ?)	Nombreux fragments : le thorax et les in- testins, l'abdomen, la cuisse gauche, le bras droit, la tête. Dépeçage peu de temps après la mort.
37 — 1900 à Paris	Rue des Plâtrières et Faubourg Saint-Denis.	Un jeune homme, de 18 à 24 ans.	Strangulation ?	Peu de temps après la mort. — Six frag- ments retrouvés : deux jambes, deux bras, une tête scalpée au nez enlevé, le tronc avec une ou- verture médiane, par laquelle on a prati- qué l'éviscération. Mutilation des orga- nes génitaux.
38 — 1900 à Londres	Quartier de Soho	Une jeune femme		Trois fragments retrou- vés : les bras et le tronc.
39 — 1901 à Lyon	Quartier de Perrache.	Une jeune femme, 20 à 25 ans.	Egorgement.	Dépeçage très peu de temps après la mort. Cinq fragments retrou- vés : la moitié gau- che du tronc avec le bras, la moitié droite avec le bras et la tête restée adhérente, scalpée. La cheve- lure scalpée, une cuisse droite, une jambe droite, un paquet contenant l'in- testin et les organes génitaux.

Lieux où ont été trouvés débris humains	Signes spéciaux qui ont permis d'établir l'identité		Résultats judiciaires	Observations
	de la victime	des coupables		
Le tronc jeté dans la Seine, à Boulogne. Le reste retrou- vé près du pont de Cli- chy.				Dr Socquet.
Jetés dans le lac de Munch. Le reste dans un cimetière de la ville, et dans une fo- rêt aux envi- rons de Koenitz.				Observation com- muniée par le prof. Puppe, de l'Université de Berlin. Pour lui, il ne s'agit nullement d'un crime rituel.
Rue des Plâ- trières et Fau- bourg Saint- Denis. Enve- loppés dans des paquets faits de pa- piers d'em- ballage et de toile cirée.	Nombreuses taches de rousseur, di- verses cicatrices au visage, sur le corps et sur les mains. L'identité n'est pas encore établie.			Dr Socquet.
Dans un manège situé à Brewn- Street. Enve- loppés dans un paquet bien ficelé.				
Jetés dans le Rhône. Cer- tains débris enfouis dans un sac. D'au- tres dans un paquet. Le reste sans aucune enve- loppe.				Dr Boyer.

N ^o d'ordre — Dates	Nom de l'affaire Nombre des assassins Mobile du crime	La victime Age — Sexe Profession	Procédés d'assassinat	Le dépeçage — Sa date Nombre des fragments
40 — 1901 à Etterbeck (Belgique)	Demets mari de la victime. Mésintelligence des époux? Folie?	Femme Demets	Coup de couteau au cœur.	
41 — 1901 à Lyon	Richetto. Le vol.	Veuve Delorme, 65 ans, marchande ambulante, en 1898.	Strangulation ou égorgement.	Quatorze fragments. — Dépeçage peu de temps après la mort.
	»	Veuve Catinot, laitière en 1899.	Assommée par un coup de marteau et frappée de coups de couteau.	Seize fragments. — Dé- peçage peu de temps après la mort.
42 — 1901 à Rouen	Bouvier et femme Rogate. Viol.	Madeleine Godalier, 5 ans.	Egorgement. Section des deux carotides et de la trachée.	Nombreux fragments : Tête, thorax, cuisse gauche et moitié cor- respondante du bas sin. Viscères, lam- beaux cutanés. Dépeçage très peu de temps après la mort.
43 — 1901 à Brouillet (Marne)	Forsy. Le mari de la victime. Mésintelligence des époux.	Femme Forsy, 50 ans?	Assommée à coups de bâton.	Huit fragments. — Dé- peçage cinq mois après dans la cave de la maison de Forsy, uniquement dans le but d'opérer plus facilement le transport du cadavre.

Lieux où ont été trouvés des débris humains	Signes spéciaux qui ont permis d'établir l'identité		Résultats judiciaires	Observations
	de la victime	des coupables		
Débris de crâne et de vertèbres de cet.				Dr de Bock.
Les ossements dans une bou- teille. Le crâne dans un sac en li- ège d'origine allemande. Certains os des extrémités étaient en état de décom- position.	Partie presump- tions.		Condamné aux travaux forcés à perpétuité.	Prof. Lacaze- agne et Florence.
Jeté dans une bouillasse.	La tête a été re- connue.		»	»
Une partie jetée dans la rue. Le crâne ram- ené à l'endroit où il avait été trouvé.	Une cicatrice vac- cinale, une cica- trice à la lèvre inférieure. Perfo- rations aux lobu- les des oreilles destinées à des boucles d'oreil- les. Couleur des cheveux.	Taches de sang dans la chambre occupée par Bou- vier et la femme Rogate. Aveux.	Bouvier, condamné à mort et exécuté. Femme Rogate un an de prison.	Dr Didier.
Trois paquets enterrés dans un champ.		Odeur pestilentielle dans la cave. Dans la boue de la cour, forte poi- gnée de cheveux adhérents à des lambeaux de cuir chevelu. Aveux.		Dr Weill.

INFANTICIDES COMMIS DE 1888 A 1902

N ^o d'ordre — dates.	Nom de l'affaire Nombre des assassins Mobile du crime	La Victime Sexe.	Procédés d'assassinat	Le dépeçage — Sa date Nombre des fragments
1 — 1889 à Paris		Enfant nouveau-né à terme.		Main et moitié inférieure de l'avant-bras droit. Dépeçage post-mortem.
2 — 1890 à Saumur	Georgette Boges, 12 ans, mère de l'enfant rendue enceinte par Plot ouvrier maçon amant de la femme Séraphine Boges.	Enfant nouveau-né à terme.	Tué à coups de pieds sur la tête par la femme Boges.	Dépeçage fait par Plot — Vingt-trois fragments. — Sections nettes et habilement faites.
3 — 1891 à Paris	Anna M...	Deux fœtus jumeaux de sexe différent à 7 mois environ de la vie intra-utérine		Décollation complète de de ces deux fœtus post-mortem.
4 — 1892 à Paris	S... Marie-Joséphine.	Enfant mâle à terme. A respiré.		Section complète de la tête, après la mort, à l'aide d'un instrument ne coupant pas très bien.
5 — 1892 à Paris		Enfant mâle à 8 mois 1/2 environ de la vie intra-utérine. N'a pas respiré.		Section complète et très nette de la tête, passant entre les deuxième et troisième vertèbres cervicales.
6 — 1893 à Paris		Enfant mâle à 8 mois environ de la vie intra-utérine.		Nombreuses incisions en tous sens. Eviscération des organes thoraciques. Absence de cerveau.
7 — 1894 à Paris	R. . Eugénie domestique.	Fœtus ou nouveau-né à terme.		Dépeçage et incinération, débris d'os du crâne, os longs, corps et arcs vertébraux, phalanges, etc.
8 — 1894 à Paris		Enfant nouveau-né à terme.		Décollation. — La tête seule a été retrouvée. — La ligne de section paraît avoir été faite avec un mauvais instrument.

Lieux où ont été trouvés des débris humains	Signes spéciaux qui ont permis d'établir l'identité		Résultats judiciaires	Observations
	de la victime	des coupables		
Débris trouvés place du Théâtre-Français.				D ^r Socquet
Les débris enveloppés dans deux torchons et un journal.			Plot et la femme Boges condamnés à mort, Georgette Boges acquittée.	Cité par le D ^r Laurent dans l'Année criminelle 1889-90.
Dans les fosses d'aisances.				D ^r Socquet
Dans les fosses d'aisances.				D ^r Socquet
Trouvé à la sortie de l'appareil cribleur d'Aubervilliers.				D ^r Socquet
Trouvé sur la voie publique				D ^r Socquet
Trouvés dans les cendres d'un calorifère.				D ^r Socquet
Dans les fosses d'aisances.				D ^r Socquet

N ^o . d'ordre — dates	Nom de l'affaire Nombre des assassins Mobile du crime	La Victime Sexe.	Procédés d'assassinat	Le dépeçage — Sa date Nombre des fragments
9 — 1897 à Paris	Fille N...	Enfant mâle à terme A respiré.	Fracture des os du crâne.	Au niveau de l'épaule gauche, incision cir- culaire de la peau et du tissu cellulaire sous-jacent. — Cette peau a été ensuite rabattue à la façon d'un doigt de gant et le bras a été sec- tionné un peu au- dessus du coude. Section faite post-mor- tem.
10 — 1898 à Paris		Fœtus du sexe masculin. Au septième mois environ de la vie intra-utérine. N'a pas respiré.		Quatre fragments. — Section de la tête faite au niveau de la cinquième vertèbre cervicale, le tronc, et deux membres supérieurs avec les omoplates. Sections post-mortem.
11 — 1898 à Paris	J... Françoise	Deux enfants mâles à terme. N'ont pas respiré.		Sections des membres supérieurs et infé- rieurs — post-mor- tem.
12 — 1899 à Paris	Fille C .. Émilie.	Enfant nouveau-né à terme ou à une époque voisine du terme. N'a pas respiré.		Quarante fragments. — Sections faites à l'ai- de d'un instrument bien tranchant.
13 — 1900 à Paris		Enfant mâle à terme.		Section du cou entre la première et la deuxiè- me vertèbre dorsale.
14 — 1900 à Paris		Enfant mâle à terme. A respiré.		Section du cou faite pendant la vie.
15 — à Tours	Fille X... domestique.	Enfant mâle à terme. A respiré.		Dix-huit fragments. — Le corps aurait été plongé dans l'eau bouillante, dépouillé de sa peau et ensuite dépecé à l'aide d'un solide instrument de cuisine. Les extrémi- tés des membres ont été grillées à la flam- me et en partie cal- cinées.

Lieux où ont été trouvés des débris humains	Signes spéciaux qui ont permis d'établir l'identité		Résultats judiciaires	Observations
	de la victime	des coupables		
				D ^r Socquet
				D ^r Socquet
				D ^r Socquet
				D ^r Socquet
Dans une citer- ne du dépo- toir de la Vi- lette.				D ^r Socquet
				D ^r Socquet
Dans les fosses d'aisances.		La fille X... présen- tait les signes d'un accouche- ment récent.	Trois ans de prison.	D ^r Socquet

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM. — Énigmes, n° du *Journal* du 12 septembre 1901.
- ALBANEL. — Le mal criminel (*Revue bleue*, n° du 26 octobre 1901).
- AUBRY. — La contagion du meurtre.
— De l'influence contagieuse de la publicité des faits criminels (in *Arch. d'anthr. crim.*, 1893).
— De l'homicide commis par la femme (*Arch. d'anthr. crim.*, 1894).
- AZÉMAR. — De la docimasie hépatique (th. de Lyon, Storck, 1901).
- BARBASTE. — De l'homicide et de l'anthropophagie (1856).
- BATAILLE. — Causes criminelles et mondaines, Paris, 1886.
- BEULE. — Le problème indien.
- BROUARDEL. — L'infanticide.
- BINET. — La suggestibilité (1900).
- BOURDON. — L'infanticide (*Ann. d'hygiène publique et de méd. lég.*, 1897).
- CORRE. — Crime et suicide.
— Le crime en pays créoles.
- CORADO. — Étude sur le dépeçage (infanticide).
- COUTAGNE. — Précis de médecine légale.
- COLOMB. — La fonction glycogénique du foie, dans ses rapports avec les expertises médico-légales (th. de Lyon, 1894).
- DAGONET. — Traité des maladies mentales (1894).
-

DÉJOUANY. — La grossesse double au point de vue médico-légal (th. de Lyon, 1897).

DALLEMAGNE. — Dégénérescence et criminalité (*Congrès int. d'anthr. crim.*, Genève, 1896).

ÉPAULARD. — Le vampirisme (th. de Lyon, 1901).

FÉRÉ. — Dégénérescence et criminalité.

— L'instinct sexuel.

— Note sur la psychologie de l'infanticide chez les animaux (*Compte rendu de la Société de biologie*, 1897).

France Médicale. — Le meurtre rituel, n° du 10 décembre 1900.

FLEURY (Maurice DE). — L'âme du criminel (1898).

FERRERO. — Le mensonge et la véracité chez la femme criminelle (*Arch. d'anthr. crim.*, 1893).

GANNOUCHKINE. — La volupté, la cruauté et la religion (in *Ann. méd. psychol.* décembre 1901).

ICARD. — La femme pendant la période menstruelle.

— Tendence au meurtre observée pendant les maladies des organes sexuels chez la femme.

JANICOT. — Les assassinats de Londres et l'anatomie en Angleterre (in *Figaro* du 3 octobre 1888).

KRAFFT-EBBING. — *Psychopathia sexualis* (traduction, Paris 1895).

LAURENT. — L'Année criminelle.

— L'amour morbide.

LOMBROSO. — L'Homme criminel (Paris, 1887).

LOMBROSO et FERRERO. — La Femme criminelle et la Prostituée (Paris, 1896).

LEGRAND DU SAULLE. — Médecine légale.

LE BON. — La Psychologie des foules.

LACASSAGNE. — De la mensuration des différentes parties du corps dans les cas de dépeçage criminel (in *Arch. d'anth. crim.*, 15 mars 1888).

— Du dépeçage criminel (in *Arch. d'anth. crim.*, 15 mai 1888).

— Précis de médecine judiciaire.

- LACASSAGNE. — Vacher l'éventreur et les crimes sadiques (Lyon, Storck, 1899).
- De la criminalité chez les animaux (in *Revue scientifique*, 1882, 3^e série, t. III).
- LACASSAGNE et Étienne MARTIN. — Rapports du dépeçage criminel avec la docimasie hépatique (in *Arch. d'anth. crim.*, 1900).
- De la docimasie hépatique (in *Arch. d'anthr. crim.*, 1899).
- MARCUS. — Le meurtre rituel au point de vue médico-légal (th. de Paris, 1900).
- MAGNAN et LEGRAIN. — Les dégénérés (Paris, 1895).
- MOREAU de TOURS. — Crimes et suicides étranges.
- Les aberrations du sens génésique (Paris, 1880).
- MASSENET. — Quelques causes sociales du crime.
- MANOUVRIER. — La genèse normale du crime (*Bulletin de la Soc. d'anthr.* 1893).
- MANTEGAZZA. — La physiologie de l'amour.
- MATIGNON. — Superstition, crime et misère en Chine.
- MICHEL. — Étude sur le dépeçage (in *Vierteljahrschrift für gerichtliche Medizin*, année 1895).
- MOLL. — Les perversions de l'instinct génital (traduction, Paris, 1893.)
- MARCE. — Traité de la folie des femmes enceintes, des nouvelles accouchées et des nourrices.
- MONTALTI. — Dépeçage et infanticide (Observation et commentaires in *Lo Sperimentale*, t. LIX et LX, 1887).
- MAUDSLEY. — Le crime et la folie (Paris, 1875).
- NINA-RODRIGUES. — Des conditions psychologiques du dépeçage criminel (in *Arch. d'anth. crim.*, janvier 1898).
- Le dépeçage criminel au Brésil (in *Arch. d'anth. crim.* 1896).
- OIGIER. — Rapport sur le Congrès international de médecine légale (in *Arch. d'anth. crim.*, 1900).
- PENTA. — I Pervertimenti sessuali nell'uomo (Naples, 1893).

- PIERRET. — Cours inédit professé à la Faculté de médecine de Lyon (Semestre d'été 1900).
- PITOISSET. — Du dépeçage criminel (Th. de Paris 1901).
- PRIEUR. — Essai sur la psychologie du dépeçage criminel (*Mer-cure de France*, mai 1904).
- RAVOUX. — Du dépeçage criminel au point de vue anthropolo-gique et médico-judiciaire (Th. de Lyon 1888).
- ROLLET. — De la mensuration des os longs dans ses rapports avec l'anthropologie, la clinique et la médecine judi-ciaire.
- RIDDER. — Ueber Kriminelle Leichenzerstückelung (Thèse de Berlin 1897).
- ROUX. — Psychologie de l'instinct sexuel (1899).
- SIGHELE. — Les foules criminelles.
Le Crime à deux (Lyon, 1893).
- SIR SPENCER ST-JOHN. — Haïti ou la République noire (Traduit par West, Paris 1886).
- STRACK. — La Superstition du sang et les Meurtres (Traduction française, Paris 1900).
- TAINE. — Les origines de la France contemporaine.
- TARDE. — Les transformations de l'impunité (*Arch. d'anth. crim.*, 1898).
— Les crimes des foules (*Congrès int. d'anth. crim.*, Bruxelles, 1892).
— Foules et sectes (*Revue des Deux Mondes*, 1893).
- TARDIEU. — Étude médico-légale sur l'infanticide (Paris, 1880).
Le Temps. — Étude sur les foules, n° du 23 février 1886.
- THOINOT. — Attentats aux mœurs et perversion du sens génital (Paris, 1898).
- VAUDÈRE (DE LA). — Le mystère de Kama (1904).
- ZOLA. — Germinal.
— La bête humaine.
-

LYON

IMPRIMERIE A. STORCK & C^{ie}

8, Rue de la Méditerranée
